

## Chapitre 1

Paris. Juillet 1995.

Un miaulement tenu derrière la porte. Mélusine, ma chatte siamoise, guettait mon retour. Je tournai la clé dans la serrure et poussai lentement le battant, pour éviter de blesser ses pattes fines. Je n'avais pas le temps d'entrer que, déjà, elle se faufilait dans l'entrebâillement. Elle se frotta contre moi en ronronnant, tourna autour de mes chevilles en faisant des « 8 » qui me chatouillaient. J'avançai avec précaution, traînant les pieds pour ne pas marcher sur une patte ou une queue. Tout doucement, je la repoussai à l'intérieur.

- Moi aussi, je suis contente de te voir, mais les câlins, c'est pour plus tard. Allez, allez, on rentre.

Elle recula à contrecœur, son museau pointu levé vers moi, ses yeux myosotis pleins de reproche. Je ne pus m'empêcher de sourire.

- Ne fais pas cette tête-là. Laisse-moi souffler cinq minutes, ensuite je prépare ton dîner. Et puis, devine ?... On a trois grandes semaines pour les câlins ! Tu te rends compte ?

Du talon, je claquai la porte et soupirai. J'étais vannée.

Au bureau, cela avait été l'enfer. Le thermomètre n'avait cessé de grimper. Malgré les ventilateurs placés aux endroits stratégiques, la chaleur moite n'avait pas tempéré l'humeur des collègues survoltés, particulièrement ceux qui partaient en vacances.

Nous étions le dernier jeudi du mois, veille du départ des « aoûtiers ». Pour certains, les vacances commençaient ce soir même, grâce à une récupération d'heures supplémentaires. J'étais de ceux-là. Chacun, donc, avait voulu faire place nette, expédiant dossiers et coups de fil, confiant les « urgences » à ceux qui restaient. L'effervescence alla crescendo, au fur et à mesure que la journée s'écoulait, pour atteindre son comble en fin d'après-midi. Des jurons avaient volé dans l'air épais. Pour un peu, on en serait venu aux noms d'oiseaux. Pendant un instant, le service *International* d'une firme respectable était devenu une Babel miniature.

Le métro bondé, avec ses relents de sueur et de corps mal lavés, n'avait pas arrangé les choses. J'avais été au bord de la nausée. En courant hors de la station, j'avais inspiré longuement l'air étouffant. Tout valait mieux que les miasmes souterrains, saturés de milliards de germes. Etonnant que les usagers ne tombent pas comme des mouches. Peut-être étions-nous immunisés par toute cette pollution.

Un regain d'énergie avait dirigé mes pas vers le supermarché Casino, à deux pas de chez moi. Pas de stockage inutile, je suis en vacances à partir de tout de suite. Pour dîner, une salade grecque. Tiens, pour ma

minette, un bout de foie de génisse, que je ferai griller à la poêle. Elle adore ça...

Je jetai mon sac sur le canapé du salon. Près de la table basse, sur un petit guéridon, l'œil rouge de mon téléphone-répondeur-fax clignotait. Sans doute ma fille, partie camper avec des copains dans le Connemara. Ou mon fils, à Athènes, dans la famille de sa copine Xenia. Plus tard.

D'abord, me rafraîchir, avant que je ne me transforme en un vieux sarment de vigne tout sec. Sous la douche presque froide, je ne pus m'empêcher de sourire aux allusions de ma fille sur la « gentillesse des Irlandais » avec, en filigrane, un nom qui revenait souvent. « Avec Terry, on a fait ceci... Terry avait suggéré cela »...

Vêtue d'un simple paréo de coton bleu (je suis en vacances !), je filai à la cuisine. Tandis que le foie grillait dans la poêle, je préparai ma salade grecque : romaine, tomate, feta, olives noires, le tout arrosé d'un filet d'huile d'olive et d'une goutte de vinaigre balsamique. Mélusine, perchée sur le bord de la table, surveillait chacun de mes gestes, miaulant avec impatience. Elle ne fut satisfaite qu'une fois son assiette pleine du foie dûment coupé en dés, auquel j'avais ajouté un reste de riz.

Pour ma part, je m'installai sur le canapé, le plateau de mon dîner sur les genoux. Quel plaisir de taquiner ma fille au sujet de Terry ! Un grain de nostalgie me traversa : le visage d'un autre Irlandais, celui de mes vingt ans. J'étais alors « jeune fille au pair », dans le sud de Londres...

Je me penchai vers l'appareil et pressai la touche « vocal ». La voix étrangère me figea. Au lieu du joyeux « Coucou, Maman... » de Bénédicte, on disait : « Votre mère très malade... Venir tout de suite... Vous appelez vite, je donne mon numéro... ». Mon cœur s'emballa, bloquant ma respiration. Je posai mon plateau sur la table basse et tendis l'index, prête à interrompre le déroulement de la bande magnétique. Trop tard. La femme répéta le message, très vite, mot pour mot, comme une leçon apprise à l'avance. Si la voix m'était inconnue, l'accent m'était familier. Je le connaissais par cœur. Il était en moi, inscrit dans mes cellules comme un chromosome supplémentaire. Indubitablement vietnamien. Je notai mentalement le code d'appel. Un numéro en province. Une chape de glace m'enveloppa. Le thermomètre indiquait 27°, et je frissonnais. Mes mains se mirent à trembler de façon incontrôlable.

Oh, non. Ce n'était pas possible... Après toutes ces années ? Ne pouvait-on me laisser en paix ? M'oublier ?... Je ne voulais pas. Jamais plus... Tout mon être était refus. Il refusait que l'on rouvrît une blessure que le temps avait cicatrisée. Non. Pas cicatrisée. Engourdie, comme la terre en hiver. Chaque année passée avait recouvert cette déchirure d'un voile d'oubli, de même que l'automne

recouvrait la terre d'une couche de feuilles mortes. Il suffirait d'un rien pour réveiller la douleur. Pas question. Je ne suis pas maso. J'ai eu mon compte.

Je me laissai aller contre le dossier du sofa, vidée de toute énergie. Une poupée de chiffon. Je croisai les bras, serrai mes mains sous les aisselles pour en arrêter le tremblement. Que faire ?... Ignorer... Faire la morte... C'est ça. Si je suis morte, je ne peux pas répondre, non ?

Mais je n'étais pas morte et, tout au fond de moi, très loin, quelque chose hésitait, et cela me contrariait. Je n'inscrivis pas le numéro indiqué, mais ne l'effaçai pas. Allait-on revenir à la charge ?

Le froid céda la place à une chaleur inconfortable. Mon cœur palpitait. Mon cerveau était en ébullition. Mes oreilles bourdonnaient. Ma tension montait. Oh, que ça m'énerve ! Faire quelque chose, mais quoi ? Quoi ? Mes pensées s'entrechoquaient. Ecouter de la musique ? Regarder la télévision ?... Pas vraiment la tête à ça. Un grand verre d'eau, peut-être. Je me levais, me raseyais, me levais à nouveau, me dirigeais vers la cuisine, revenais au salon les mains vides. Je tournais en rond.

Pourvu que ma fille ne m'appelle pas, ma voix me trahirait. Pourtant, il faut que je parle à quelqu'un, avant que ma tête n'éclate. Est-ce que je ne risque pas une rupture d'anévrisme ? Tomber dans les pommes, là, sans avoir le temps de prévenir qui que ce soit... Mourir d'un coup, toute seule... Voilà que je débloque. Je tâtai mon front. Un peu chaud. Oui, mais cela ne signifie rien, il fait si lourd, un temps d'orage. La sueur me colle de partout. Pas étonnant, le thermomètre marque toujours 27°. Ouvrir d'autres fenêtres ? Elles sont déjà toutes ouvertes : la grande baie sur le balcon, les fenêtres des chambres, les portes... Il faut boire. De l'eau fraîche. Pour se calmer. Appeler quelqu'un.

Mais qui ? Ce n'est pas juste. Pourquoi n'ai-je pas une famille comme tout le monde, une fratrie complice ? Difficile de demander conseil dans une affaire si... Si quoi ? Mes amis ne connaissaient pas vraiment ma vie d'avant, seulement une plaisanterie ici ou là.

- Une fois, chez les bonnes sœurs...

- T'as été chez les bonnes sœurs ? Moi aussi...

J'écoutais, donnais mon avis à l'occasion, mais ne parlais guère de mon enfance. Leurs bonnes sœurs, pour sévères qu'elles fussent, n'étaient en rien comparables aux miennes. Mes camarades retrouvaient leurs parents après la classe, ou en fin de semaine si elles étaient pensionnaires. Les miennes, de bonnes sœurs, me tenaient lieu de famille. Une famille austère, aux principes bien établis, auxquels on ne dérogeait pas. Jamais.

Quelle heure est-il ? Il n'est pas trop tard, je vais appeler Jeanne, une de mes amies d'enfance, une « presque sœur ». La guerre nous avait embarquées, toutes jeunes - avec d'autres filles -, dans la même galère, menées vers l'exil. Après nos études, Jeanne et moi avons suivi des chemins différents - elle, infirmière dans la région lyonnaise, moi, secrétaire à Paris -, mais n'avons jamais

rompu le lien tissé dans l'enfance. Jeanne n'était pas au courant de mes problèmes familiaux. Pudiques, nous évitions de parler de nos difficultés, les contournant comme autant de cailloux sur un chemin de campagne. Nous forcions la vie à nous être clémente, nous contentant des joies quotidiennes avec la famille que nous avions créée. Nous avons chacune trois enfants : Jeanne, deux filles et un garçon ; moi, deux garçons et une fille.

- Jeanne ? Excuse-moi de t'appeler si tard...

- Tu exagères. Il est à peine neuf heures. J'habite à la campagne, mais de là à me coucher avec les poules... Allez, raconte. Dis-moi ce qui te tracasse.

- On dirait Monsieur l'Aumônier à confesse : « Alors, mon petit, qu'avons-nous fait cette semaine ? ». D'abord, comment tu sais... ?

- Primo, tu ne m'appelles jamais « si tard ». Secundo, ta voix...

- Voilà... Je ne sais pas par quel bout commencer...

- Si tu me disais ce qui a motivé ton appel.

- D'accord. J'ai reçu un appel. Non, on a laissé un message sur mon répondeur. Une dame vietnamienne me fait savoir que ma mère, avec laquelle j'ai cessé toutes relations, est mourante et souhaite me voir...

- Et tu hésites.

- Exactement. Qu'en penses-tu ?

- Hum... Difficile de te répondre.

- Oui, je sais, mais... Connais-tu des filles dans le même cas ? Je veux dire, qui ont fait venir leur mère ? Notre tutrice, à qui j'en ai parlé après avoir rapatrié la mienne, m'a reproché de ne pas l'avoir fait avant. Elle me l'aurait déconseillé, comme elle l'a fait pour celles qui l'avaient approchée.

- Je connais celles qui habitent dans la région. Par exemple, Jacqueline Dumas et sa sœur, elles et leur mère s'entendent comme si elles ne s'étaient jamais quittées. Par contre, Claudine Laurier... Tu te souviens d'elle ? Une fille du Sud, arrivée en 54. Plus âgée que nous, deux ou trois ans. Jolie comme tout, et si gentille... Je suis la marraine de Julie, son aînée... Quelle histoire ! C'est Julie qui a mis les pieds dans le plat, si on peut dire... Elle en avait eu assez de voir sa grand'mère sans cesse sur le dos de sa mère, qui encaissait sans rien dire, lui trouvant même des excuses : « Il faut la comprendre, la guerre... ».

- C'est ce que je me disais aussi. Je voulais lui faire une vie agréable, compenser en quelque sorte ce qu'elle avait perdu.

- Je ne crois pas que la mère de Claudine ait perdu quoi que ce soit. Habitant à Saigon, je ne pense pas qu'elle ait eu à souffrir de la guerre. Rien qu'à voir ses bijoux et ses vêtements... Quoiqu'il en soit, un dimanche, après déjeuner, Julie a éclaté. La petite, si réservée d'habitude, criait si fort que toute la famille en est restée pantoise. « La guerre, la guerre, elle a bon dos, la guerre. Pour qui elle se prend, celle-là ? La Reine de Saba ? Un grand'mère comme ça, je n'en veux pas. Qu'elle

retourne chez elle ! » Il fallait voir la tête de la grand'mère ! Arrêtée au milieu d'une longue tirade, elle est restée bouche bée, puis a marmonné Dieu sait quoi. Tu te rends compte, se faire moucher par une gamine de douze ans ! Claudine riait en me rapportant la scène.

- Comment ont réagi les parents ?

- Claudine n'en est pas encore revenue. Sa gentille Julie. Quant à son mari... Pour la forme, il a réprimandé la petite mais, le connaissant, je suis certaine qu'il l'a applaudie intérieurement.

- Et la grand'mère ?

- Deux semaines plus tard, elle avait plié bagages... Elle avait débarqué six mois plus tôt, toutes voiles dehors, comme une impératrice douairière, pensant régner sur la maisonnée... Elle a d'abord reproché à Claudine de n'avoir pas su choisir un riche mari pour l'entretenir, lui offrir de beaux bijoux... De ce fait, elle devait « s'absenter toute la journée au lieu de s'occuper de ses enfants » - sous-entendu « et de moi » -, bien que les enfants en question soient des adolescents capables de s'occuper d'eux-mêmes. Claudine avait beau lui expliquer que le salaire de Bernard, architecte, lui aurait permis de rester à la maison, mais qu'elle aimait son travail et n'avait pas l'intention de le quitter, sa mère ne voulait rien savoir. C'était devenu un leitmotiv. Sans compter les petites piques à propos de tout et de rien : la couleur des rideaux, pourquoi elle porte des pantalons, pourquoi on ne sert pas du riz à tous les repas... Jusqu'au jour de la grande scène.

- Elle s'est calmée ?

- Si on veut. Elle a joué les impératrices outragées, desserrant à peine les dents. Imagine l'ambiance. Toute la famille a poussé un soupir de soulagement quand elle est montée dans l'avion.

- Cela s'est passé quand ?

- Quand... Attends... Que je me souviene... 71, je crois.

- Mais c'était la guerre.

- Dans le Sud, ça allait. Et puis, elle n'était pas toute seule. Lorsque le père de Claudine a disparu - on n'a jamais su s'il était décédé ou rentré en France -, elle s'était remariée avec un Vietnamien et a eu trois autres enfants.

- Pourquoi a-t-elle voulu venir en France, alors ?

- Je n'en sais rien... Elle a peut-être été poussée par ses enfants. A l'époque, elle était veuve depuis deux ans. J'ai entendu dire que, à de rares exceptions près, les mères, dès qu'elles ont rétabli le contact, s'empressent de réclamer de l'argent aux filles. Non pas qu'elles soient dans le besoin, mais pour en quelque sorte « frimer » devant amis et relations : « voyez comme ma fille est riche ». Riches, nous !... Comme Madeleine, qui s'est tout à coup découvert une flopée de demi-frères et demi-sœurs (vrais ou supposés, elle n'a jamais su), et une ribambelle d'oncles, tantes, cousins et cousines, qui voulaient tous venir lui « rendre visite ». Inutile de te dire qu'elle a vite compris. Bon, et toi ?

- Avec la mienne, c'est un peu le cas de Claudine. Quelle idiote ! Pourquoi n'en ai-je pas parlé à notre tutrice avant ?

- Tu ne pouvais pas deviner... Tu te rappelles cette actrice, une Eurasienne ? Comment s'appelle-t-elle déjà ?... Elle, aussi, avait regretté d'avoir retrouvé sa mère...

- Ah oui... Elle en avait parlé à la télévision. Est-ce qu'elle n'a pas écrit un livre aussi ?... Dis-moi, Jeanne, que ferais-tu si ta mère...

- La mienne ne s'est jamais manifestée, alors... Et toi, qu'as-tu décidé ?

- Ma première réaction, c'est non. Nos retrouvailles, après vingt années de séparation, se sont soldées par un échec. Depuis, plus de vingt autres se sont écoulées, alors... D'un autre côté, si elle meurt, ne vais-je pas regretter d'avoir refusé ?... Pour ne rien te cacher, j'ai peur. Peur que ses dernières paroles ne soient pour me maudire... Des paroles qui me hanteraient toute ma vie. Tu comprends ?

- Comment ça, te maudire ?

- C'est difficile à croire, mais... Je n'oublierai jamais cette nuit où je me suis rendue à Sarcelles en catastrophe. Je n'ai jamais su exactement ce qui s'est passé ce jour-là, seulement que ma mère avait quitté l'appartement de ses amis dans l'après-midi et n'était pas rentrée. Toute la famille s'était mise à sa recherche, sans résultat. Ils étaient affolés : on était fin Novembre, il faisait nuit noire, c'est pourquoi ils m'avaient appelée. Les enfants étaient couchés depuis une heure, j'ai dû les sortir du lit, les habiller. Quand nous sommes arrivés, mon mari, mes enfants et moi, ils venaient de la retrouver, assise au sous-sol de l'immeuble. Ils ont réussi à la faire monter jusqu'au rez-de-chaussée, mais elle refusait d'aller plus avant. A ma vue, elle a piqué une crise de colère : « Sois maudite, fille ingrate, que la colère des dieux tombe sur toi... Si j'avais un couteau, je te tuerais de mes propres mains... ». Imagine les hurlements dans l'escalier, les voisins sur le palier croyant qu'on assassinait quelqu'un. J'étais sidérée. Pourquoi m'en voulait-elle ? Finalement, on s'est mis à trois pour presque la porter jusqu'au deuxième étage, chez les amis qui l'hébergeaient, puisqu'elle ne voulait pas habiter chez nous. Je ne suis pas superstitieuse, pour des trucs comme le vendredi 13 ou passer sous une échelle, mais là... J'en ai la chair de poule rien que d'en parler.

- Ma pauvre Paule... Je ne sais quoi te dire. Si c'était moi, tu me connais, ce serait *niet*, sans appel. Mais toi, tu as toujours été plus sensible que nous... Va, si tu crois que ta mère a changé, pas juste par obligation, pour ensuite te dire « Si j'avais su ». Oublie la « charité chrétienne » des bonnes sœurs. Pense à toi.

- Comment être sûre que c'est elle qui souhaite me voir ? Et non son entourage, pour mon porte-monnaie ? Tu comprends, les funérailles et tout ce qui s'ensuit. Cela m'est égal d'en régler les frais, mais y aller...

- Justement. Réfléchis bien. Et puis, il y a tes frères... et ta sœur.

- Apparemment, elle avait renoué avec eux. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle avait été si dure avec moi. Qu'avait-elle pu raconter à l'aîné de mes frères, pour que, du jour au lendemain, il ait coupé les ponts avec moi ? Ah, comme j'aurais voulu... J'avais tellement rêvé, espéré... Te souviens-tu ? Lorsque nous étions gamines, la corvée mensuelle de courrier ?

- Bien sûr, que je m'en souviens. Comme je vous enviais, vous, qui aviez quelqu'un à qui écrire ! Je vous revois en salle d'étude, le nez en l'air, les yeux au plafond, cherchant les mots à jeter sur le bouillon... Pas toi, tu avais toujours fini la première.

- Ce n'était pas compliqué, nous avions si peu à raconter : « Maman chérie. J'espère que ma lettre te trouvera en bonne santé... Je vais bien... Je travaille bien à l'école... Ici, c'est l'été. Il fait chaud. Pendant la promenade, mes compagnes et moi avons ramassé les pommes tombées en bordure des champs. Elles sont encore vertes, mais cela ne fait rien, avec un peu de sel, c'est bon. (Variante : c'est le printemps, nous avons trouvé des violettes, cachées dans l'herbe qui borde le chemin. Elles sentent très bon. Parfois, nous en trouvons des blanches, qui sont plus rares. Non loin de la pension, il y a un champ recouvert de jonquilles, qui sont jaunes, et un autre recouvert de narcisses blancs. Nous avons la permission d'en cueillir, à condition de ne pas abîmer le champ...) ». Pour moi, c'était une sorte de rédaction, qui variait avec les saisons. Tout y passait : les feuilles couleur d'automne, les gelées et les sapins recouverts de neige en décembre... Les filles faisaient mine de nettoyer leur encrier ou de tailler leur crayon en attendant que j'aie fini pour en copier des petits bouts. Puis Sœur Grégoire passait pour nous donner du papier à lettre rayé, et on s'appliquait à recopier notre brouillon sans faire de taches.

- Pendant ce temps, nous, les « sans personne », assises au fond de la salle, étions de corvée de lecture. De temps à autre, j'entendais un soupir, des pieds traînant sur le parquet ciré, un crayon que l'on rattrapait avant qu'il ne tombe, ou le crissement des porte-plumes sur le papier... Ah, comme je vous enviais ! Et puis, tu me montrais ton brouillon. J'aurais voulu, moi aussi, avoir une « Maman chérie »...

Dans les livres de la bibliothèque, les fillettes bien élevées appelaient leur mère « Maman chérie ». Je trouvais cela joli. La mienne répondait tous les trente-six du mois. Parfois, je me demandais si elle était toujours en vie. Puis une lettre arrivait. Et je rêvais qu'un jour, je la retrouverais, plus douce que dans mon souvenir. Une « maman chérie » qui m'aimerait, me prendrait dans ses bras en disant combien je lui avais manqué, que nous allions rattraper le temps perdu. Elle me parlerait de mon père...

Je m'étais certainement déconnectée du présent car, soudain, la voix de Jeanne me parvenait :

- Allo, Paule ! Paule, tu es toujours là ? Je ne t'entends plus.

- Excuse-moi. Tu disais ?

- Rien. J'attendais la suite.

- Ah oui. Un jour, j'ai cru que mon vœu était exaucé, j'avais tant prié. Je reçois une lettre de mon cousin Louis. Je tombais des nues, je ne savais pas que j'avais un cousin. Je n'avais aucun souvenir l'avoir vu chez nous, et ma mère ne l'avait jamais mentionné. Il était beaucoup plus âgé que moi, et avait été rapatrié en 47, par les Frères de Don Bosco. Je ne répondais pas. Et pour cause... Un cousin n'est pas un parent aux yeux de la Mère Supérieure : les timbres coûtent si cher ! Mais il ne se décourageait pas. De temps à autre, je recevais une lettre à laquelle était jointe une photo de son service militaire en Allemagne, ou avec sa Vespa. Tu te souviens de lui ? Il est venu me rendre visite un week-end...

- Tu parles ! A part l'aumônier et le jardinier, on ne voyait guère d'homme à l'Abbaye. Avec un scooter tout neuf qui plus est ! Il avait l'air si gentil.

- Louis est entré dans les bonnes grâces des Sœurs en servant la Messe le dimanche... et en leur offrant des pâtisseries. Par la suite, il n'a pas cessé de me seriner « Mère Jeanne dit que je suis un saint ». Je ne sais pas où il a été chercher ça. Quoiqu'il en soit, tout saint qu'il fût, Mère Jeanne lui a refusé l'autorisation de m'emmener en vacances avec lui, parce qu'il était célibataire. La chair est faible, tu comprends ? Quel esprit tordu ! Il avait beau insister : « Chez des amis, avec des enfants de son âge... Une grande maison non loin de Bonifacio... ». J'ai ainsi perdu à jamais l'occasion de visiter la Corse.

- Ton cousin s'est marié avec l'une de nous, je crois ?

- Oui, Marthe... Elle a neuf ou dix ans de plus que nous. Elle était avec les Sœurs de Toulon... J'avais onze ans, quand Louis m'annonce la venue de ma mère pour Noël. Il lui avait envoyé l'argent du voyage, elle devait être en train de préparer son départ. Noël était encore loin, mais qu'importe. Quelle joie ! Je ne pensais plus qu'à ça. Je la voyais me prendre dans ses bras, me murmurer des mots gentils, me dire qu'elle était heureuse de me retrouver, qu'elle ne me quitterait plus jamais... A quelque temps de là, mauvaise nouvelle : elle avait changé d'avis. Je ne sais lequel a été le plus déçu... Un ou deux ans plus tard, la même opération se renouvelle. Je ne comprenais pas. Les rares lettres de ma mère m'apprenaient qu'elle s'était définitivement installée à Vientiane, au Laos. Elle travaillait comme cuisinière pour une famille américaine « qui la traitait bien ». Elle semblait heureuse. Pas un mot sur son désir de venir en France. Jusqu'en 1967.

- Et alors ? Que s'est-il passé ?



- Je n'ai su la raison que plus tard. A l'époque, elle disait simplement qu'elle se faisait vieille et souhaitait finir ses jours auprès de ses enfants et petits-enfants. Tu connais les asiatiques, tout de suite les grands mots. Suite à ses deux précédents faux départs du Vietnam, mon attitude à son égard s'était quelque peu modifiée. Une mère aimante jouerait-elle ainsi avec les sentiments de ses enfants ? Cependant, je décidai de faire un geste de bonne volonté. Je fis part de son désir à mes deux frères, avec lesquels j'avais repris contact.

- Tu lui as envoyé le prix de l'avion ?

- A cause du contrôle des changes, il était impossible d'envoyer un montant supérieur à 1500 francs, et le prix du billet Air France coûtait le double.

- Qu'as-tu fait ?

- Je me suis renseignée auprès d'une agence de voyages. « Vous nous réglez ici, le bureau d'Air France à Vientiane remettra son billet à votre mère », m'avait dit la responsable. Rien de plus simple.

- Cela me revient maintenant. Je me souviens vaguement de cette histoire de billet. Et alors ?

- Alors... Air France me fait savoir qu'on n'arrivait pas à la localiser. Affolée, j'ai écrit au « Grand Charles »...

- Quoi ! Tu ne me l'as jamais dit !

- C'est comme je te dis. De ma belle écriture. En fait, je l'ai tapée à la machine. Cela fait plus sérieux, et plus lisible pour le destinataire.

- Je ne te savais pas si...

- Culottée ? Tu peux le dire, Mère Jeanne ne peut pas nous entendre... C'est une collègue qui m'en avait donné l'idée. La quarantaine bien sonnée, la voilà qui tombe amoureuse d'un Hongrois, un écrivain rencontré pendant ses vacances en Hongrie. Elle correspond avec lui, le revoit l'été suivant. Ils décident de se marier. La cérémonie a lieu à Budapest. A l'époque, la Hongrie était fermée, et Virgil, le marié, n'était pas autorisé à quitter son pays. On disait qu'il devrait attendre cinq ans avant d'obtenir son visa de sortie. Suzanne, ma collègue, s'est battue comme une lionne. Je me souviens qu'au bureau, on suivait avec intérêt ses démarches auprès des services administratifs. On avait lu sa lettre à De Gaulle, et la réponse. Un an et demi plus tard, Virgil est arrivé à Paris.

- Et pour toi ?

- J'ai attendu deux ou trois mois, je ne sais plus, une réponse du Consulat de France à Vientiane, disant qu'aucune rue mentionnée dans ma lettre n'existait. J'ai insisté, en joignant une copie du dernier courrier de ma mère, lettre et enveloppe. A nouveau, réponse négative. Désespérée, j'ai eu alors une inspiration : les curés ! Tu sais comment les prêtres et les bonnes sœurs ont des antennes partout. Et là... J'ai carrément écrit à l'évêque de Vientiane.

- On peut dire que toi... Il t'a répondu ?

- Assez vite. Tu aurais vu ma tête quand j'ai vu l'en-tête de la lettre, avec le logo de l'évêché. Monseigneur m'avait écrit de sa propre main, m'expliquant que le nom de la rue avait été « asiatisé », si je peux dire : « Docteur Lassus » était devenu « Doc la Suite ».

- On peut dire que les fonctionnaires là-bas ne se sont pas trop foulés pour faire le rapprochement.

- Après cela, j'ai obtenu son visa, pensant qu'elle arriverait dans le mois suivant. Mais elle ne cessait de reporter son départ, et je ne comprenais pas pourquoi. En fait, je n'en ai soupçonné la raison qu'après son arrivée : elle voulait l'argent, pas le billet.

- Comment l'as-tu appris ?

- Dès le premier soir. Après que tout le monde soit couché, elle m'a coincée au salon. Debout contre la fenêtre, j'ai subi ses jérémiades, jusque tard dans la nuit. La journée avait été stressante - son arrivée, ses premiers contacts avec mon mari et mes enfants -, j'étais fatiguée, et rien qu'à la pensée du lendemain, ma tension était montée d'un cran. Je n'avais qu'une envie, me mettre au lit. Après ce long trajet en avion, où trouvait-elle encore l'énergie pour ressasser tout d'une traite : mon « ingratitude » et celle de mon cousin Louis, ses allées et venues entre Hanoi et Saïgon et son installation à Vientiane, « où elle aurait dû rester au lieu d'être auprès d'une fille ingrate » ?

- Tu avais l'intention de la garder chez toi ?

- Evidemment. Je lui avais préparé une jolie chambre, qu'elle aurait pu décorer à son goût par la suite. Mais, dès la première semaine... L'âge n'a pas adouci son caractère, au contraire. De plus, elle était jalouse de mon mari et de mes enfants. Tu imagines ça ? Elle qui m'avait abandonnée !... Pour en revenir à ce que je disais, ce n'est que le second soir que tout s'est éclairci. Figure-toi que la mère de Marthe, la belle-mère de mon cousin, s'était également réfugiée au Laos. Je ne sais pas si elle travaillait ou pas, toujours est-il que Marthe lui envoyait un peu d'argent, sans en parler à son mari. De toute façon, Marthe n'en a jamais fait qu'à sa tête. Donc, sa mère s'est vantée à tous les échos comme sa fille était riche, etc. Bien entendu, il fallait bien qu'un jour, au vu d'une photo, celle de leur mariage...

- Ta mère a découvert le lien qui les unissait. Et alors ? Elle ne t'en a rien dit, dans ses lettres ?

- Pas un mot. Je pense que c'est à ce moment-là qu'elle a mijoté son coup : prétendre vouloir venir et encaisser le prix du voyage. Son plan avait fonctionné les deux premières fois, avec Louis, mais pas la troisième, avec moi, à cause du contrôle des changes. Comme cela n'a pas marché selon son désir et qu'elle a été presque obligée de venir, elle avait un plan B : elle ne resterait pas chez son ingrate de fille.

- Comment ça ?

- Dès son arrivée, elle m'a montré un bout de papier avec une adresse à Sarcelles, celle d'un couple d'amis avec lesquels elle est restée en contact. D'anciens

voisins à Hanoi. Je leur ai écrit. Ils sont venus le dimanche suivant. Ils ont mentionné mon père, « si beau et si gentil », puis ont emmené ma mère « On te la ramène dans deux ou trois jours ». Je me doute de ce qu'elle leur a raconté au sujet de son horrible fille, parce qu'ils sont revenus au bout d'une semaine... pour prendre ses bagages. Dans la foulée, elle a réclamé un petit Bouddha de jade qu'elle m'avait offert à son arrivée. Elle partait vivre à Sarcelles. De temps à autre, le dimanche, je lui rendais visite avec ma famille.

- Cela s'est bien terminé, alors ?

- Penses-tu. Une vraie corvée. Elle nous parlait à peine. Moi, j'étais plutôt gênée (tu te souviens comme j'étais timide ?), je ne connaissais pas ses amis... Je t'avais dit qu'elle avait un plan B. Quelques mois plus tard, je reçois une convocation de la Préfecture, la concernant. Je pensais avoir simplement à remplir un document ou deux, pour lui obtenir la résidence permanente. Je me disais que je pouvais faire cela. Surprise totale. On me faisait savoir qu'il était de mon *devoir* de lui verser une pension. Aidée par ses amis, elle en avait fait une demande officielle...

- Qu'as-tu fait ?

- J'étais très en colère. Qu'elle l'ait fait dans mon dos, sans m'en toucher un mot auparavant... Rien que pour cela, j'ai refusé tout net. Mais les quatre femmes - deux fonctionnaires, ma mère et sa copine - qui me faisaient face ne voulaient rien entendre. Elles répétaient sans cesse la même litanie : *vous devez... vous devez...*, comme pour me l'enfoncer dans le crâne. Le supplice chinois de la goutte d'eau...

- Elle tombe sur ta tête, toujours au même endroit et, au bout d'un certain temps, elle devient aussi lourde qu'une goutte de plomb.

- Exactement. « Devoir, sacrifice », les bonnes sœurs nous l'ont assez serinée, cette chanson-là. Mais je n'étais plus une petite fille ou une adolescente qui disait *amen* à tout. J'avais fondé une famille, avec trois jeunes enfants à charge. « C'est la loi », m'assénaient les fonctionnaires. Quelle loi ? Je suis « pupille de la Nation », donc officiellement orpheline. Ma mère m'ayant abandonnée, je ne lui devais rien. J'avais accepté de la faire venir et de prendre soin d'elle, elle a préféré faire sa vie ailleurs, libre à elle... Les femmes m'ont retenue pendant plus de deux heures, refusant de me laisser partir tant que je ne donnais pas mon accord. C'était à se taper la tête contre les murs. A la fin, j'ai piqué une crise de nerfs. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. Quand je pense à cette matinée, j'ai encore des bouffées de colère.

- Comment t'en es-tu sortie ?

- Peu avant midi, un jeune homme est entré, un employé de la mairie chargé du courrier. Mes yeux rouges et bouffis parlaient d'eux-mêmes. « Vous n'êtes pas bien, Madame ? », me demande-t-il. Dans cet état-là, tu es contente de te confier à la première personne qui

s'intéresse à toi. Entre deux hoquets, je lui expose la situation. Il met la main sur mon épaule. « Ne vous laissez pas faire, Madame. Il m'est arrivé exactement la même chose. Mon père m'a mis à la DDASS quand j'étais tout petit. J'ai commencé à travailler à dix-huit ans. Dès qu'il l'a appris, il s'est manifesté pour me réclamer de l'argent. J'ai évidemment refusé. L'amour filial, le devoir, ce sont des mots... Allez, venez, c'est l'heure de déjeuner ». Imagine la tête des quatre femmes, quand il m'a prise par la main et emmenée comme une gamine. Pas une n'a protesté. Je ne sais pas comment je suis rentrée chez moi. A l'époque, j'habitais dans le Val d'Oise.

- Ta mère est revenue à la charge ?

- Je ne sais pas. De toute façon, je ne lui en ai pas laissé le temps. Tu me connais. Je me laisse faire, jusqu'au moment où ça déborde. Et là, rien ne m'arrête. Dès le lendemain, de ma belle écriture du dimanche, j'ai écrit au député du coin. Peu m'importait sa couleur politique, du moment qu'il débrouille mon affaire. Tout est allé très vite : convocation au commissariat, où je suis reçue par le Commissaire en personne. Il m'écoute, m'interrompant seulement pour préciser que « les fonctionnaires doivent rester neutres, et que celles de la Préfecture auraient dû seulement recueillir des informations, sans prendre parti ». Pour appuyer mes dires, j'avais apporté un document : le jugement du tribunal de Saïgon qui faisait de moi une « Pupille de la Nation », puisque mon père a été tué en combattant. Le document est ancien, mais tout à fait lisible, et dûment tamponné par « les autorités compétentes ». Il en fait une copie. « Je transmets à qui de droit, dès aujourd'hui. Vous ne serez plus inquiétée », me dit le Commissaire en me serrant la main.

- Ta mère t'a laissée tranquille après ça ?

- Tu ne vas pas le croire. Environ un an plus tard, elle me fait savoir qu'elle travaillait à la Mission Catholique Vietnamiennne et qu'elle souhaitait me revoir... sans mon mari ni mes enfants. Délirant, tu ne trouves pas ?

- On ne peut pas dire que la tendresse l'étouffe. A sa place, je serais tellement heureuse d'avoir des petits-enfants.

- Tu vois, avec elle, ça a raté dès le départ, dès sa descente d'avion, pour ainsi dire. J'étais prête à m'occuper d'elle, à l'entourer. Il n'était pas question de droit ou de devoir... ou même d'affection. La « voix du sang », c'est du roman. Je ne ressentais rien... Peut-être un peu de joie : j'ai une mère, comme tout le monde... On aurait pu créer des liens, par la suite, reformer une famille avec mes frères et ma sœur...

- Et ton mari ? Qu'a-t-il dit ?

- Rien. Pour une fois, j'aurais souhaité qu'il donne son avis, qu'il dise non dès le départ. Les enfants étaient si contents d'accueillir une grand'mère pour ainsi dire tombée du ciel, une « pas comme les autres », qui aurait plein de choses à leur raconter. Ensemble, nous

avons préparé sa chambre, celle du fond, la plus calme, choisi avec soin le couvre-lit neuf, mis une rose sur la table de nuit... Je ne m'attendais pas à la catastrophe.

- Que s'est-il passé ?

- En partant pour l'aéroport, j'avais fait la leçon aux enfants : grand'mère aura fait un long voyage, il faudra la laisser se reposer. Ils étaient donc sages comme des images, malgré leur impatience de connaître enfin cette aïeule exotique. Dès sa descente d'avion, j'avais senti que ça n'allait pas. Il n'y eut pas de « joie des retrouvailles ». Nos gestes de bienvenue ont été ignorés, écartés d'un revers de main. Son attitude glaciale avait arrêté mes enfants dans leur élan. Leurs regards disaient : c'est ça, notre grand'mère ? Je me disais : *pas de panique, ça ne veut rien dire, cet air renfrogné, c'est la fatigue*, et redoublais d'attentions.

- Et ton mari ?

- Il ne disait rien, mais je voyais sa tête. Durant son séjour chez nous - une semaine -, ma mère s'est imaginée qu'elle allait pouvoir régenter notre vie. Elle avait déplacé certains meubles, mis dans un coin les bibelots qui étaient sur notre buffet Regency (dont une photo des parents de mon mari) et placé les siens à la place. Dans la cuisine, même topo. Je l'avais laissée faire sans rien dire. J'avais accepté qu'elle prépare le dîner parce que cela lui faisait plaisir, mais elle se fâchait parce que mon mari et les enfants trouvaient que le riz à tous les repas, cela faisait beaucoup. De plus, elle refusait de se mettre à table avec nous. La plupart du temps, elle s'enfermait dans sa chambre, ne parlant à personne. Par contre, le soir, dès que mon mari et mes enfants étaient au lit... Des remontrances, des jérémiades, auxquelles je ne comprenais rien. Je crois qu'elle en voulait à la terre entière. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu être heureuse avec nous... Plus tard, elle raconterait à qui veut l'entendre que je l'enfermais et ne lui donnais rien à manger !

- Pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit ?

- Je dois avouer que j'étais gênée. J'avais même honte. Honte d'avoir une telle mère. Je me sentais coupable, aussi. Comme si c'était de ma faute. Etais-je une fille sans cœur si je ne ressentais rien, pas un brin d'affection ? Pour moi, ma mère, c'était comme une parente éloignée, qui s'est occupée de moi parce que « j'étais là ». Jusqu'à ce qu'elle ait pu en être débarrassée. M'aurait-elle aimée - un peu - si mes traits avaient été plus... *asiatiques* ? Je ne le saurais jamais... Qu'est-ce que je dois faire ? Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la dernière fois que nous nous sommes vues.

- Ecoute. Je ne peux pas me mettre à ta place, mais je comprends que tu sois dans tous tes états. Je sais que c'est facile à dire, mais essaye de penser à autre chose. Fais n'importe quoi. Mange un peu, même si tu n'as pas faim. Ecoute de la musique, celle que tu aimes, la flûte, qui te « fait partir dans les nuages ». Ou du grégorien.

Tu dis qu'écouter chanter les moines te « remplit de béatitude »...

- C'est ça, moque-toi de moi.

- Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu pas pointer un sourire sur les lèvres de Paule ?... Je ne moque pas, idiote. Au fait, ce monastère bénédictin...

- Je l'adore. C'est un vrai refuge. Dès que s'ouvre le portail, tu as l'impression d'entrer en sérénité. On dirait que des âmes sont là pour t'accueillir. Puis le portail se referme lentement sur l'extérieur, sur des choses qui n'ont plus la même importance : elles sont *feutrées*, noyées dans le silence. Tu peux t'entretenir avec les moines, avec le Père Abbé, de tout et de rien. C'est incroyable comme ils sont au courant des « choses du monde ». Dans la journée, tu les vois en jeans et T-shirt travailler au jardin, ou dans leur atelier, à peindre des icônes puis, à l'heure des offices, vêtus de leur habit à capuche. Malgré toi, tu ressens une paix incroyable à entendre ces hommes chanter comme... je dirais presque, des anges. Et tu te mets à psalmodier avec eux. J'aime bien leur petite chapelle, l'ancienne, en sous-sol. Je crois qu'elle date du IV<sup>ème</sup> siècle, au tout début du monastère. Elle ressemble à une catacombe. Il y a seulement deux ou trois chaises, et un lumignon rouge. Pas besoin de prier, juste laisser la paix t'envahir. Et là, tu oublies tout, tu as envie d'y rester pour toujours... Rien que d'en parler, je me sens mieux. Cela fait longtemps que je n'y suis pas retournée.

- Tu es en vacances, non ? Pourquoi ne pas y faire un tour ?

- C'est trop tard pour réserver. En été, leur hôtellerie est prise d'assaut. D'un autre côté, je suis attendue chez une copine. Elle et son mari ont hérité d'un vieux mas, près d'Aix-en-Provence, qu'ils ont retapé dans le style du pays, avec piscine en prime. Etant donné qu'ils sont tous les deux profs, ils y sont depuis la fin des classes. Leur fille, dont je suis la marraine, doit arriver avec son mari et leur bébé de trois mois. Pendant que nous pouponnerons, ma copine et moi, les jeunes pourront respirer un peu. Enfin, c'est ce qui était prévu mais, pour le moment, je n'ai guère la tête à ça.

- Notre maison t'est ouverte aussi, tu le sais.

- Je le sais bien, merci. Il se fait tard, je vais te laisser. Et merci d'avoir écouté.

- N'hésite pas à me rappeler si tu en as envie. A n'importe quelle heure. Et maintenant... Je parie que tu n'as pas dîné. Fais-toi une petite salade, n'importe quoi. Rien ne vaut un estomac plein pour réfléchir.

A peine avais-je raccroché que le téléphone sonnait à nouveau. Jeanne ?... Le numéro affiché était celui d'un correspondant de la région parisienne, que je ne reconnaissais pas. Mon cœur battait la chamade. Le répondeur se déclencha.

- Allo ! C'est Lucette. Je t'appelle au sujet de ta mère...

La voix était différente, mais le message à peu près identique. On me demandait de rappeler, sinon, on rappellerait plus tard.

Lucette était l'aînée des cinq enfants de Monsieur et Madame Vernier. Nos relations s'étaient limitées à deux ou trois rencontres durant la période où ma mère habitait chez eux. Je n'avais pas revu Lucette depuis la rupture d'avec ma mère. J'aurais préféré qu'elle m'oubliât.

L'amitié de ses parents avec ma mère remontait à l'époque de l'Indochine. Monsieur Vernier, un Eurasien né à Hanoi, avait combattu dans les rangs de l'armée française. Après le désastre de Diên Biên Phu, il avait été rapatrié avec sa femme et leurs deux aînés, âgés de quatre et deux ans. Le couple avait proposé à ma mère de se joindre à eux. Pour quelle raison avait-elle refusé ?... Réfugiée un temps à Saigon, elle était revenue à Hanoi puis, après un nouveau séjour à Saigon, s'était fixée à Vientiane, au Laos. Jusqu'à cet automne 1969, où elle avait débarqué à Orly.

J'avais écrit aux Vernier. Ils étaient venus nous rendre visite le dimanche suivant. Bien qu'ils m'eussent assuré qu'ils avaient connu mon père, et moi-même dès ma naissance, je ne me souvenais pas d'eux. J'étais contente de voir ma mère heureuse de retrouver ses amis. Elle paraissait plus heureuse de les revoir que moi, sa fille aînée. Avec eux, elle était une autre personne, bavardant avec animation. En fin de journée, les Vernier l'avaient emmenée. « Pour quelques jours », avait dit Madame Vernier. « Le temps se retrouver ».

Avais-je ressenti de la jalousie ? Du soulagement, plutôt, après cette semaine de cohabitation, où la tendresse avait été absente. Au début, je pensais qu'elle avait besoin de prendre ses marques, de temps pour faire connaissance avec nous, de s'adapter. Les jours avaient passé, sans amélioration. L'atmosphère était tendue, les enfants silencieux, n'osant faire du bruit à cause de cette grand'mère taciturne qu'ils entrevoyaient à peine. Pour ma part, je redevais une petite fille timide devant son visage fermé. Que dire à une personne après vingt ans de séparation, bien qu'elle fût votre mère ?

Monsieur et Madame Vernier l'avaient ramenée le dimanche suivant. Ils étaient restés à peine un instant, juste le temps de prendre ses bagages, qu'elle n'avait pas défaits. J'avais compris son désir de vivre parmi la colonie vietnamienne de Sarcelles, mais le reste ? L'avais-je déçue d'avoir mis au monde des enfants au teint clair et aux yeux bleus ? Ou bien étions-nous moins riches qu'elle ne l'avait supposé ?

Les deux années suivantes avaient été jalonnées de rencontres chaotiques, avant la rupture définitive : à l'avenir, ma mère daignerait me voir, à la condition que je viendrais seule, sans ma famille. Je n'hésitai pas une seconde. En représailles, elle incita mon frère, que j'avais retrouvé quelque temps auparavant et avec lequel j'avais commencé à nouer des liens amicaux, à rompre avec

moi, ainsi que ma demi-sœur, à peine retrouvée aussitôt perdue.

J'avais voulu oublier tout cela mais, à minuit, le téléphone sonna. Comme dans un mauvais rêve. Je ne pouvais fuir éternellement. Je décrochai l'appareil.

- Ta mère est très malade, dit Lucette, sans préambule. Elle va mourir...

- Je sais. Une dame m'a laissé un message.

- Elle s'accroche. Elle t'attend pour partir...

- Je ne souhaite pas la revoir, maintenant moins que jamais. Tu es bien placée pour connaître ses sentiments à mon égard. Imagine que ses dernières paroles soient pour me maudire.

- Elle te réclame, tu dois venir. Juste une petite visite. Avec le TGV, tu y es en un rien de temps... C'est ta mère tout de même...

Bang ! L'argument suprême.

Comment pouvait-elle me faire la leçon ? Que savait-elle d'une enfance entourée de femmes au cœur froid, en pensant à sa mère, essayant de l'aimer malgré l'absence de nouvelles, en espérant qu'un jour... Issue d'une famille nombreuse et unie, il lui était facile de parler de liens du sang et d'amour filial.

- Ecoute, Lucette. Je ne ressens rien. C'est une étrangère pour moi. Ce n'est pas la peine d'insister. Je n'irai pas.

Mais Lucette insistait. Sa voix, lente et monocorde, débitait un monologue hypnotique. J'essayais de m'en évader, effrayée à l'idée de céder par lassitude. Le sang battait dans mes veines, mes oreilles bourdonnaient, un étai serrait mon front, annonce sans équivoque d'une migraine. Une autre peur s'installa, qui fit se répandre dans mon corps une chaleur malsaine. La sueur coulait en longues rigoles, sur mon visage et mon corps, collait mon paréo sur ma peau. L'image d'une mourante s'imposa à mon esprit, si réelle que je faillis me retourner. La voix de Lucette me parvenait à travers le brouillard du souvenir.

Non, je n'irais pas. Je ne voulais pas prendre le risque d'entendre d'autres imprécations, une malédiction qui resterait à jamais gravée en moi... Je ne pouvais pas, ne voulais pas, mettre en balance le devoir filial, fil presque inexistant, et ma sérénité, si durement acquise.

Voyant qu'il était inutile de discuter plus avant, Lucette me communiqua à nouveau son numéro de téléphone. Puis, à bout d'argument :

- Réfléchis encore, c'est quand même ta mère...

C'est ta mère... Ces mots cognèrent dans ma tête, comme des balles de ping-pong... Si je rappelais Jeanne ?... Trop tard, et je l'ai assez ennuyée comme ça. Prendre un Donormyl et essayer de dormir ? Solution extrême...

Dans le fond d'une coupelle de porcelaine blanche décorée d'un dragon en relief, je déposai un charbon que je venais de faire rougir à la flamme d'une bougie. J'y versai un peu d'encens. Tandis que les petits grains noir et or grésillaient en émettant une fumée odorante, je choisis une cassette de chants grégoriens. J'éteignis la



lumière et m'allongeai sur le canapé. Seule, la flamme dansante de la bougie éclairait la pièce.

Les yeux fermés, je me laissai emporter par l'harmonie des voix masculines chantant des psaumes, et perdis la notion du temps. Combien de clics annonçant la fin de la cassette et l'enclenchement automatique de l'autre face ? Je ne saurais le dire. Je ne dormais pas, seulement « partie dans les nuages ». Le message sur mon répondeur, ma conversation avec Jeanne, puis celle avec Lucette, me paraissaient lointains, comme si je les avais rêvés...

Un gazouillis me tira de ce demi-sommeil. J'ouvris les yeux. Dehors, derrière la grande baie vitrée donnant sur le balcon, il faisait encore nuit. Tout en bas, dans les jardins, comme chaque jour, perchés en grappes dans les peupliers et les bouleaux, les oiseaux pépiaient déjà. Ce sont des lève-tôt, ils chantent matines, comme les moines.

Je passai dans la cuisine et, d'un coup de pouce, mis en route la bouilloire électrique. Dans une grande tasse, je me préparai du thé, noir avec un nuage de lait, sans sucre, et l'emmenai au salon. L'odeur douçâtre de l'encens flottait encore dans la pièce. Je bus mon thé en regardant se consumer la bougie.

J'appréhendais un nouveau message, mais le téléphone était resté muet. Pourquoi attendre ? Je me rafraîchis et me changeai : jeans et T-shirt, puis entassai quelques vêtements dans mon sac de voyage de cuir fauve. Le sac calé sur l'épaule, Mélusine sous le bras, je tournai la clé dans la porte. En un rien de temps, l'ascenseur me déposa au rez-de-chaussée. L'immeuble était silencieux, les bonnes gens dormaient encore. Je fis signe à l'agent de sécurité qui sommeillait dans son bocal de verre, et descendis dans le parking souterrain. Je fuyais. Je partais vers mon refuge.

A part quelques camions, le périphérique était désert. Je bifurquai avant Orly pour entrer sur l'autoroute du Sud, dépassant des vacanciers, reconnaissables à leurs véhicules chargés jusqu'au toit, et des caravanes aux immatriculations étrangères : B, NL, GB, D... Belges, Hollandais, Anglais, Allemands... Tous, des gens du Nord, pressés de faire griller au soleil leur peau trop pâle. Ils espèrent éviter les bouchons habituels sur l'autoroute du soleil, en partant avant le lever du jour.

Sortie Courtenay, quelques kilomètres de route départementale serpentant au milieu des champs, et je roulais dans l'allée caillouteuse menant à ma petite maison des bois. Je m'arrêtai devant la porte du garage.

Il était à peine cinq heures. La brume estompait le paysage environnant, donnant aux arbres une allure fantomatique, semblable à un dessin à l'encre de Chine. J'aimais ces instants « entre chien et loup », où jour et nuit hésitent à laisser la place à l'autre : le soir, au crépuscule, ou le matin, avant l'aurore. L'aube allait poindre. Bientôt, le soleil effacerait le brouillard et lèverait le voile sur le mystère de la nuit.

Je descendis de voiture, attrapai mon sac de voyage et me dirigeai vers la porte du garage, laissant la portière

ouverte pour Mélusine. Tu viens ?... Perchée sur le dossier du siège conducteur, la chatte pointa prudemment son museau pour humer l'air matinal, me regarda d'un air offusqué.

- *C'est tout mouillé par terre. Tu veux vraiment que je salisse mes coussinets ? Ou que j'attrape un rhume ? Et les petits cailloux, ça ne fait pas mal aux coussinets, peut-être ?...*

Je revins sur mes pas et tendis mon bras.

- Douillette, va. Allez, Princesse, grimpe. Entre nous, un peu de rosée n'a jamais tué personne... Et ne plante pas tes griffes dans ma peau.

- *Ben... Perchée comme ça... Il faut bien que je m'accroche quelque part. T'avais qu'à mettre des manches longues.*

- Quel toupet ! Change de position.

Mélusine au creux de mon bras, mon sac sur l'épaule, je traversai le garage qui abritait bien d'autres choses que ma voiture : la gazinière qui n'avait jamais servi, la réserve de bois pour la cheminée, la tondeuse à gazon... J'ouvris la porte donnant sur le salon. Brr... A cause, ou grâce à l'entourage de chênes, frênes, bouleaux et ormes au milieu desquels avait été construite la maison, l'intérieur conservait une certaine fraîcheur, accentuée par le revêtement de tomettes rouges. Le froid que je ressentais était certainement dû au fait que je n'avais pas dormi, ni rien pris de solide depuis le déjeuner de la veille... et à l'événement qui occupait mon esprit.

Je déposai Mélusine sur le canapé « rustique » - chêne foncé, habillage fleuri sur fond rouge - et entrepris d'allumer un feu dans la cheminée, qui faisait office de cuisinière. La vraie, celle à gaz, dormait depuis le premier jour dans le garage. Lorsque les flammes se mirent à danser, j'entrouvris la porte-fenêtre à petits carreaux et m'allongeai tout habillée sur le canapé. Mélusine sauta sur mon estomac. Aïe ! Je me tournai sur le côté. Inutile de monter dans la chambre, on est mieux ici tu ne crois pas ? En guise de réponse, elle se lova au creux de mon estomac, encore plus près, comme pour s'y fondre, augmenta l'intensité de son ronronnement.

- Tu as raison, un petit somme nous fera du bien...

Il me semblait avoir à peine fermé les yeux que, à travers les brumes du sommeil, un ronronnement me parvint. Sans ouvrir les yeux, je donnai un léger coup de coude à Mélusine, et la voix pâteuse :

- Dis donc, Mélu, tu peux baisser le son ?...

La chatte, indignée, bondit, rampa le long de mon bras jusque vers mon cou, plantant ses griffes çà et là pour se maintenir en équilibre. Son museau fouilla mes cheveux, renifla ma joue.

- *Ce n'est pas moi ! Un bail que je suis réveillée. Et j'ai faim...*

- Dis donc, sauvage, tu me fais mal ! Alors, c'était quoi, ce bruit ?

Le jour passait à travers le petit cœur découpé dans les volets de chêne clair donnant sur l'arrière de la

maison, côté bois. Le temps de réaliser que j'étais ailleurs que dans mon appartement, le bruit avait cessé. Un murmure lui succéda. Je repoussai Mélusine - protestation de Madame -, me redressai, passai mes mains sur mon visage pour chasser le sommeil, lissai mes cheveux d'une main hésitante. Mélusine s'étira de tout son long sur le canapé, bâilla. Je l'imitai. Hm... Que ça fait du bien... A tâtons, j'enfilai mes nu-pieds.

- Viens, Mélu, on va voir ce qui se passe.

Je tournai l'espagnolette de fer forgé, poussai les battants de bois, fis quelques pas sur le gazon. Le soleil m'aveugla. Quelle heure peut-il être ?

- Tout juste dix heures. Bonjour M'dame.

Une voix d'homme. J'ai dû parler tout haut.

- Bastien ?... Quelle surprise ! Bonjour.

- Bonjour, M'dame, dit une autre voix. J'allais confier votre courrier à Bastien.

Je m'avançai vers les deux hommes.

- Bonjour facteur. Merci pour le courrier.

De l'index, le facteur souleva la visière de sa casquette.

- De rien. Content de vous voir. Allez, bonne journée, et à la prochaine.

- Bonne journée à vous, répondis-je.

Mon courrier consistait en une enveloppe carrée à fenêtre, de couleur bleue. Ma facture d'eau.

Je suivis des yeux l'homme qui s'en allait : crissement d'un pas ferme décroissant sur le gravier de l'allée, bruit d'une portière que l'on claque, ronron d'un moteur qui s'éloigne, l'éclair jaune de la voiture postale à travers les arbres...

Pas bavard, le bonhomme. Pas par manque de savoir-vivre, non, seulement le temps lui faisait défaut. Comme le curé de campagne qui, entre le samedi soir et le dimanche, devait faire son plein de messes à des ouailles dispersées aux quatre vents, le préposé de la Poste desservait un vaste territoire de fermes et de hameaux... sans compter les résidences secondaires qui avaient poussé comme champignons en automne. Je faisais partie de ces « usagers à temps partiel », dont le courrier se limitait aux factures courantes : eau, électricité, impôts locaux. Alors, pour la causette...

Bastien, mon jardinier occasionnel, n'était guère plus disert. Bastien n'avait pas d'âge, un long corps mince et musclé, des yeux clairs qui ressortaient de façon étonnante dans un visage tanné par les caprices des saisons. Il portait uniformément une chemise d'un bleu délavé, comme s'il s'était fixé depuis toujours sur cette couleur. Cantonnier municipal, il arrondissait ses fins de mois en « bricolant » pour les Parisiens acharnés du bol d'air hebdomadaire.

Bastien était très sollicité, et pour cause : les agents immobiliers, ayant fait main basse sur les bois des alentours, s'étaient empressés de les diviser en parcelles constructibles. Mais, pour nous, il s'arrangeait toujours pour passer « entre deux ».

Notre rencontre remontait à l'époque où la jeune famille que nous étions avait acheté ce bout de bois en Gâtinais, pour y construire la maison de nos rêves. Le contrat signé, l'agent immobilier nous avait glissé en douce, comme s'il s'agissait d'un secret, le nom de Bastien, nous assurant qu'il nous serait utile.

- Bastien comment ? avais-je demandé.

- Juste « Bastien », avait-il répondu. Demandez-le au café du coin.

Nous l'avions rencontré par le truchement de Madame Sagot, patronne de l'épicerie-buvette située par-delà le champ de luzerne qui jouxtait notre propriété. D'ordinaire, j'étais plutôt réservée mais, avec Bastien, le courant était passé dès le premier contact. Bien qu'il m'appelât « Madame », je ne le respectais pas moins en disant simplement « Bastien ».

Depuis lors, je faisais partie d'un cercle restreint de « privilégiés », avec lesquels il se permettait une petite conversation, et faisait affaire autant par plaisir que moyennant finance. Il exécutait parfois de menus travaux « pour le plaisir », disait-il, refusant tout paiement.

Le débroussaillage pour la construction de la maison, nous le devions à Bastien, ainsi que la pelouse - mélange savant de graines -, belle en toutes saisons.

- Alors, Bastien, comment ça va ? Et la famille ?

- Tout va. Et vous, ça n'a pas l'air d'aller fort.

- Oh, ça va. Juste que je n'ai pas beaucoup dormi. Vous savez bien qu'ici, je renais... Et vous ? Vous ne partez pas en vacances ?

- Oh, les vacances...

Il fit un geste vague, comme pour chasser un insecte.

- Oh, moi... Ma femme est partie chez ses parents, en Dordogne, avec mon aînée, qui attend un petit.

- Comme je suis contente pour vous ! Fille ou garçon ?

- On le saura début septembre. Ma fille et son mari veulent avoir la surprise. Ma femme a tricoté la layette en bleu, rose et blanc. Comme ça, on est parés.

- Bonne idée... Comment se fait-il que vous soyez par ici aujourd'hui ? Je ne vous attendais pas.

- Monsieur le Maire m'a demandé de passer à la ferme des Ménard. Rapport aux nids-de-poule de leur chemin, qu'il faudrait combler avant les pluies d'automne. Il voulait savoir, pour la caillasse à commander. En passant, j'ai vu votre voiture. Alors je me suis dit, un coup de tondeuse, ça ne peut pas faire de mal.

- Merci pour la pelouse... Et aussi d'avoir installé le hamac.

- Par ce beau temps, j'ai pensé...

- Bastien, vous êtes ma Providence, je l'ai toujours dit, et je le répèterai encore et encore.

- Ce n'est pas grand-chose. A présent, il faut que je passe chez les Ménard. Je reviendrai, pour les rosiers grimpants.

Je me tournai vers le mur aveugle du garage, où serpentaient deux rosiers totalement différents. Celui aux

belles fleurs écarlates avait poussé au-delà de mes espérances et grimpé jusqu'à la gouttière. Ses branches, alourdies par une floraison exceptionnelle, avaient débordé du treillis et menaçaient de se briser.

- Mon *Prince Igor* devient trop prolifique, il va falloir le discipliner un peu. Il va finir par étouffer *Madame Butterfly* et ses jolies roses thé.

- Un bon coup de sécateur... Sur la lavande et le romarin aussi, qui ont poussé comme du chiendent. Avez-vous pensé aux nouveaux plants pour la rentrée ? Si vous avez le temps, passez chez le pépiniériste.

- D'accord. Maintenant, sauvez-vous vite. Laissez la tondeuse, je vais la ranger.

Il souleva son béret en guise de salut.

Le passage du facteur et la visite de Bastien me faisaient presque oublier la raison pour laquelle j'étais venue chercher refuge dans « ma campagne ». Je fis le tour de cette maison que j'avais vue bâtir brique par brique, avec la cheminée que j'avais dessinée. Elle était parfaite, avec, au rez-de-chaussée, une immense cuisine, un salon et une salle à manger, et trois chambres mansardées à l'étage. Comme je l'aimais ! De me trouver dans cet endroit verdoyant et paisible, où le silence était rompu par le seul pépiement des oiseaux, où les rares envahisseurs étaient des lapins de garenne, tout étonnés de trouver une géante si près de leur gîte, c'était comme si j'étais dans une bulle où rien ne pourrait m'atteindre.

Mélusine m'avait suivie puis, après quelques pas dans l'herbe, avait battu en retraite et regagné le canapé du salon. En me voyant, elle sauta sur le carrelage, s'avança d'un balancement gracile, posant avec élégance ses pattes fines l'une devant l'autre. Tout son corps ondoyait. Celui d'un mannequin sur un podium, présentant un habit de grand couturier : de la soie, avec juste ce qu'il fallait de brun aux pointes - museau, pattes et queue - pour rehausser le beige de la robe. Elle leva vers moi son museau de furet, émit un miaulement chevrotant, un son grêle de nouveau-né. Quelle comédienne !

Elle m'adorait, mais tout de même... Sortir à cette heure matinale... Obliger la reine des minettes à me suivre, au risque de mouiller ses coussinets sur l'herbe encore humide de rosée... D'accord, le soleil... Mais je dois reconnaître qu'il en reste encore quelques gouttes, non ? Et son petit déjeuner, je l'avais oublié ?

D'une main, je la soulevai, la calai au creux de mon bras. Elle enfouit son museau dans mon cou, éternua dans mes cheveux.

- Arrête, tu me chatouilles.

Un bisou sur le nez, et je la posai à terre. Elle fila en direction de la cuisine, sauta sur le bord de l'évier. Là où se trouvait son assiette. Elle me regarda avec intérêt ouvrir les placards, puis les refermer d'un claquement sec. Leur exploration fut rapide : du thé, du sucre, un paquet de céréales largement entamé, une brique

de lait « longue conservation ». Je vérifiai la date sur le carton, fis la grimace...

- Tiens, une boîte de *Gourmet*.

Un éclair de résignation traversa son regard d'azur.

- Désolée, menu d'urgence. Ne fais pas cette tête-là, j'irai faire les courses tout à l'heure... Bon, où est l'ouvre-boîte ?

Elle se poussa, dévoilant l'instrument.

- Coquine !... Mais où avais-je la tête ? Il y a un truc pour ouvrir sans ouvre-boîte... Voilà, ton Altesse est servie. A moi, maintenant.

Mon corps me rappelait soudain que je n'avais rien mangé depuis près de vingt-quatre heures. J'ouvris le frigo. Vide. Ou presque. Un bout de gruyère racorni, un fond de gelée de groseille veloutée de moisissure. Dans le bac à légumes, pas même une feuille de salade. Mes enfants et leurs copains avaient fait la razzia... et oublié de renouveler le stock.

- Ils auraient pu au moins laisser des pâtes et quelques boîtes de conserve, tu ne crois pas ?...

Mélusine n'était pas « juste un chat ». Nous étions des âmes sœurs, et nous nous comprenions à demi-mot. Un regard, un mouvement de queue, le frissonnement d'une oreille... Son corps tout entier était expressif. Et lorsqu'elle se mettait à parler...

Notre relation de tendresse date du jour où ses yeux d'azur s'étaient levés vers moi. Je m'étais baissée pour prendre cette chatonne toute en pattes, et l'avais serrée contre moi. Elle s'était agrippée à mon gilet avec toute la force de ses petites griffes. Malgré les conseils de l'éleveuse - « Prenez celle-ci, plus vigoureuse » -, j'avais serré encore plus fort ce corps mince, presque malingre, assemblage d'os et de peau, et l'avais prénommé Mélusine. Depuis lors, je me suis demandé : qui avait choisi l'autre ?

- Pendant que tu festoies, je vais me changer.

Une chance que j'aie pensé mettre en route le ballon d'eau chaude en arrivant. La douche me fit renaître, chassant les effets d'une mauvaise nuit. Mélusine me renifla. Le parfum du gel douche la fit éternuer.

- Je vais à la ferme. Juste du lait pour les corn flakes. T'es sage, hein ? Je reviens tout de suite.

Elle cligna de l'œil. Je le jure.

Je saisis une berthe, la rinçai. J'en avais acheté trois, à l'époque où mes enfants étaient petits. Une pour chacun, selon sa taille. Qu'ils étaient fiers, le samedi soir, d'aller chercher le lait « tout frais sorti du pis de la vache ». Je le faisais bouillir dans la cheminée, dans une grande casserole posée sur un trépied de fonte, puis nous nous partagions l'épaisse peau crémeuse qui avait un goût de fumée. Cette pensée me fit saliver.

La ferme des Ménard se trouvait à environ dix minutes à pied. J'y retrouvai Bastien, en grande conversation avec « Monsieur le Maire » et le propriétaire des lieux. Le maire, Monsieur Sagot, était un solide agriculteur, qui traitait avec sérieux les affaires municipales dans un

coin de l'épicerie-buvette de sa femme. Avec l'afflux des Parisiens, il avait vu, du jour au lendemain, augmenter le nombre de ses administrés... et la clientèle du café.

- Quand Bastien nous a dit que vous étiez là...

Madame Ménard s'était attendue à ma visite. Elle ne tarissait pas d'éloges sur mes enfants, qui étaient passés prendre du lait, avec leurs copains... Trois ou quatre, chaque soir, pendant une quinzaine... Bien polis, tous, garçons et filles... J'étais fière, comme si tous étaient mes enfants.

La brave femme refusa de me faire payer le lait et, en prime, m'offrit quelques *Charlottes* enrobées de terre. J'insistai pour lui régler la demi-douzaine d'œufs tout frais pondus.

- Si vous en voulez d'autres, n'hésitez pas. Des patates, il y en a plein le champ. Mon fils vient d'en ramasser trois sacs de cinquante kilos. Si vous voulez un poulet pour dimanche... A propos de poulets, vos jeunes m'en ont pris une demi-douzaine. Et des œufs !

Je remerciai la brave femme et retournai chez moi, balançant à bout de bras la berthe, comme une gamine.

Mélusine guettait mon retour, son museau collé à la fenêtre de la cuisine. Dès qu'elle me vit, elle bondit pour se poster derrière la porte d'entrée. Elle m'accompagna à la cuisine, grimpa sur l'évier, et campa sur son arrière-train à côté de son assiette vide. Son regard et son miaulement plaintif en disaient long.

- Goût de trop peu ? Ah, ma pauvre Mélu... Je glisserai un mot à *Monsieur Gourmet*, au sujet de ses mini boîtes. Des rations pour chats faméliques... T'as raison. T'inquiète pas, on va faire les courses. Mais d'abord, laisse-moi boire un peu de ce bon lait tout frais. T'en veux ?... Non, bon, on va en ville. Je me dépêche parce qu'ici, on ferme pour le déjeuner et une petite sieste.

Dès la portière ouverte, Mélusine avait sauté dans la voiture et s'était pelotonnée sur la custode arrière. En ville, c'était Courtenay, bourgade sympathique, dont je connaissais tous les commerçants. Week-end après week-end, ils avaient vu mes enfants grandir. Au fil des ans, certains avaient pris leur retraite, laissant leur commerce à leurs enfants, que j'avais vu grandir et se marier. Dès la portière ouverte, Mélusine avait sauté dans la voiture.

Ce fut un régal de passer chez le charcutier, qui fabriquait lui-même ses produits, le boulanger qui cuisait son pain au feu de bois, le marchand de légumes... Le fait de m'intéresser aux gestes aussi simples que de choisir un bon saucisson ou des pêches juteuses m'occupait l'esprit. Sur le chemin du retour, je grignotai quelques « Tuc ».

- Dis donc, ma Puce, si on passait chez cette dame, sur la route de Bazoches ? Tu sais, la danseuse du Moulin Rouge reconvertie dans l'élevage de chèvres. C'est quoi, son nom, déjà ? Eliane ? Viviane ?... Je demanderai Madame Sagot, en passant lui dire bonjour. Une lichette de chèvre frais, ça te dirait ?... Je ne dirais pas non à un petit crottin.

Mélusine s'en moquait, de mon crottin. Sa préférence allait au gruyère et à l'emmenthal.

- Avec un peu de chance, elle nous mettra de côté un lapin ou un poulet. Ah, ton œil s'allume.

Je remis à plus tard ma visite à l'ancienne danseuse de cancan qui, dès que les Allemands avaient débarqué à Paris, avait abandonné froufrous et paillettes pour se consacrer à l'élevage de chèvres et à la fabrication de fromage. Elle avait aussi quelques lapins, qu'elle cédaient avec parcimonie, si votre tête lui revenait.

Après un déjeuner composé d'une large tranche de pain beurré accompagnée de saucisson « fait maison » et de fromage, je me sentis rassasiée. Mélusine, bien entendu, avait eu sa part de gruyère.

L'air tiède de cet après-midi se prêtait à l'oisiveté. Les oiseaux eux-mêmes avaient mis une sourdine à leur gazouillis. J'avais presque oublié ce qui m'avait fait fuir quelques heures plus tôt, et m'installai dans le hamac de corde tendu entre deux arbres, avec l'intention de relire un roman de Christian Jacq, *La Reine Soleil*. Mélusine sauta sur moi. Du museau, elle repoussa le livre. La lecture, elle n'en avait que faire, il lui fallait sa place, et toute mon attention. D'ailleurs, après ce déjeuner campagnard...

La chatte se mit sur le côté, s'étira, pointa son museau vers ma joue. Son ronronnement était soporifique. Je passai une main distraite sur son dos, grattai une oreille. Mon esprit somnolent se remémorait ma conversation avec Lucette.

« C'est ta mère... » Argument ultime devant mon refus obstiné. Ma mère ? Si peu. Je ne me souviens d'aucun geste de tendresse de sa part. Même du temps de mon père.

Indochine. 1941-1949.

Je suis née un 8 mai, quatre ans avant l'armistice marquant la fin de la guerre en Europe, d'un père français et d'une mère vietnamienne (on disait « Indochinoise », à l'époque). Je suis d'une race à part, une « métisse », alors méprisée des deux côtés, ni tout à fait blanche, ni tout à fait jaune. Dans ces années-là, on ne savait que faire des ces enfants de la honte, de ces bâtards issus de parents qui se sont « mariés derrière l'église », entre deux batailles. Les pères, pour la majorité d'entre eux, étaient des militaires, parfois dotés de femmes et d'enfants, et les jolies Indochinoises, le « repos du guerrier ». Une fois la guerre finie, les hommes étaient repartis chez eux, à 10.000 km. de là, laissant derrière eux le fruit de leurs amours, tel un mauvais souvenir. Que faire de ces enfants-là qui, comme les « autres », les enfants « normaux », avaient grandi, étaient devenus adolescents puis adultes ?

Je ne crois pas que mon père était du nombre de ces couards, partis retrouver leur famille française, sans un regard en arrière. J'espère que le souvenir des ces visages innocents les aura hantés jusqu'à la fin de leurs jours. Mon père, lui, m'avait donné son nom. Il ne



m'aurait jamais abandonnée, jamais. S'il était resté dans son village de Franche-Comté, il aurait probablement vécu de longues années. Mais il avait parcouru des milliers de milles sur un vieux navire, pour me permettre de voir le jour. Sans lui, je serais encore dans les limbes...

Nous habitions Sontay, petite ville du Tonkin, dans un endroit ensoleillé qui, à mes yeux d'enfant, était le plus beau du monde. Portes et fenêtres de la maison s'ouvraient sur une verdure parfumée : jasmin, frangipaniers, bananiers... Je me rappelle avec précision les murs de crépi blanc, le carrelage brique de la salle à manger, la chaise laquée de noir réservée à mon père, son haut dossier sculpté. Et lui, assis de guingois, un coude sur la table, le menton reposant dans le creux de la main, qui nous regardait jouer, mon frère, mon cadet de deux ans, et moi. Parfois, son visage était sérieux, son regard lointain.

Il semblait que rien, jamais, ne viendrait troubler la quiétude de ce lieu. Cependant, le Destin en décida autrement, et la vie cessa d'être belle lorsque mon père cessa d'être là. J'avais quatre ans lorsque la guerre, cette *maladie mortelle*, nous sépara à jamais.

Je me souviens de cet homme aux yeux clairs qui me serrait très fort dans ses bras et disait tout bas, comme un secret : « Ma petite chérie ». Depuis, je n'ai plus été la *chérie* de personne.

Je le vois, qui me regarde sautiller sur le carrelage de notre salle à manger. Il se joint à moi, prenant soin à poser ses grands pieds dans le carré des dalles en évitant les rainures, enjambant mon frère, qui rampe ici et là. Pour nous distraire, il nous emmène à l'extérieur et nous montre le va-et-vient incessant d'une colonie de fourmis, tranchant le mur blanc d'une ligne ininterrompue, du sol à la fenêtre.

- Ne les dérangez pas, elles vous mordraient.

Elles étaient minuscules mais, puisque Papa l'avait dit... Puis il riait.

- Elles ne mordraient pas fort, seulement, elles ne doivent pas entrer dans la maison.

- Pourquoi ? Demandai-je.

- Pourquoi ? Parce qu'elles ont toujours faim et seraient capables de manger toutes nos provisions. Et comme elles sont très gourmandes, elles s'attaqueraient à tout ce qui est sucré.

J'imaginai les fourmis partant à l'assaut de notre réserve de gâteaux et bonbons.

- Et Maman serait très fâchée, dis-je.

Ses absences me paraissaient interminables, ses passages à la maison trop courts. J'appréhendais l'instant où un jeune militaire paraîtrait sur notre seuil. Sa présence signifiait qu'un véhicule attendait devant notre portail. Papa se baissait, prenait mes mains dans les siennes :

- Je vais me battre contre les méchants, mais je reviendrai vite. Promis. Ne pleure pas, tu es une grande fille... N'est-ce pas, que tu es une grande fille ?

Je hochais la tête, sans conviction, et sanglotais de plus belle lorsqu'un klaxon, par-delà le jardin, le rappelait à l'ordre.

- Au revoir, ma petite chérie, disait-il en m'embrassant très fort. On m'attend. Je reviendrai, je reviens toujours, tu le sais. Prends soin de ton petit frère... Maintenant, reste avec Maman.

Il traversait le jardin d'un pas alerte, repoussant à l'occasion une feuille de bananier qui débordait sur le chemin, se retournait en m'entendant courir derrière lui. Je ne tenais pas compte des cris de ma mère, je voulais mettre ma main dans la sienne, sentir sa main emprisonner la mienne, encore et encore...

Tandis que s'éloignait le véhicule militaire, mon père, le buste hors de la portière, agitait le bras en criant :

- A bientôt ma petite chérie !

Il souriait encore, lorsqu'un virage le déroba à mes yeux. Cette fois-là, je ne savais pas que c'était la dernière que je voyais son sourire. Je ne savais pas qu'il ne me prendrait plus sur ses genoux, ne caresserait plus mes boucles en disant « Elles sont plus dorées que le soleil ». Je ne savais pas qu'il *partait pour toujours*, alors que je n'avais pas l'âge de raison. Mais le malheur s'impose-t-il une limite minimum *raisonnable* pour frapper ? Considère-t-il, ce malheur, que, quatre ans, c'était déjà un bel âge ? Cette fillette blonde n'avait-elle pas eu sa part de bonheur, alors que d'autres enfants étaient orphelins dès leur naissance ?

Et lui, savait-il que ce départ était un aller simple vers un pays dont on ne revient jamais ? Avait-il espéré, comme tant de fois déjà, échapper à cette dernière balle ?

Mon père était un homme bon, m'avait assuré Madame Vernier, qui l'avait connu. Et si beau ! Bien que la famille de ma mère eût refusé d'accepter cet étranger, je suis certaine qu'à l'heure où il quitta son enveloppe terrestre mes ancêtres asiatiques s'étaient rassemblés pour l'accueillir, l'accompagner dans cet autre monde où obscurité et douleur étaient inconnues. Mon père est couché quelque part, dans cette terre indochinoise qu'il était venu défendre contre un envahisseur que, en quittant son village franc-comtois, il ne savait pas à quoi il ressemblerait.

Les circonstances ont fait que je n'ai pas pleuré mon père. Personne ne m'avait annoncé sa mort. Il était parti et n'était pas revenu. Peut-être était-il revenu et avait-il trouvé la maison déserte ?... Était-il... mort ?... Cette question m'avait hantée, sans que j'aie pu en parler à ma mère. Cette incertitude m'avait fait espérer jusqu'au jour où je fus confiée à un orphelinat, dans lequel vivaient des filles sans parents. Étais-je une orpheline comme elles ? Mais non, puisque j'avais ma mère. Et mon père ? Rien ne disait qu'il fût mort.

Comment pleurer un homme que l'on *pensait* mort, sans en avoir la certitude ? Comment pleurer un homme qui n'a pas de tombe ? Pendant longtemps, il avait fait partie de

cette cohorte de disparus, des âmes « sans domicile fixe », qui errent entre ciel et terre. Jusqu'à ce dimanche d'avril.

Face à la mer, le « Mémorial des Guerres en Indochine » n'aurait pu trouver de site plus parfait que cette colline de Fréjus. Avec une amie eurasienne, j'en avais parcouru les allées bordées de plaques blanches, déchiffré les noms des « Morts pour la France » inscrits sur le « Mur du Souvenir », trouvé le *sien* parmi des milliers d'autres... Arthur M... 20 octobre 1945. Je ne pouvais détourner mes yeux de l'épithaphe. Lettres noires, gravées dans la transparence du souvenir. Pas de larmes, seule une légère bruine a voilé mon regard. Maintenant, lorsque je pense à mon père, les yeux de mon esprit ont un endroit où se poser.

J'ai, si on le peut dire dans une telle circonstance, de la chance : mon père est un *mort officiel*. Mon amie est encore dans l'incertitude : on lui avait dit « 1945 », puis « 1954 ». Langson ou Diên Bien Phu ? Elle a abandonné ses recherches. Peut-être est-il du nombre de ces soldats repartis en France pour fonder un nouveau foyer, ayant fait table rase de ce court séjour tropical... et de ses suites. L'incertitude est pire que tout, elle vous grignote l'âme.

Papa avait trente ans lorsqu'une balle a mis un point final à sa vie. Comme à la fin d'une phrase. Une phrase si courte. Une phrase à laquelle on aurait pu ajouter des épithètes, attributs ou compléments. Une phrase qui aurait pu devenir paragraphe, page, récit. A sa phrase à lui, on peut seulement ajouter des points de suspension...

Je suis plus âgée que lui, désormais. Cependant, lorsque je regarde sa photo - en noir et blanc, mon unique héritage -, je me sens toujours sa petite fille. Lui, restera à jamais ce jeune homme au regard droit, la cravate soigneusement nouée sous un col blanc, une mèche de cheveux retombant sur son front. S'était-il fait « tout beau », ce jour-là, pour poser devant le photographe avant l'ultime départ ? J'essaie d'imaginer la réaction de ses parents, mon grand-père « scieur de long », ma grand-mère joliment prénommée Clémence Elisabeth. En avaient-ils discuté avant, de ce départ aux antipodes, ou bien mon père les avaient-ils mis devant le fait accompli ? L'avaient-ils encouragé ou s'étaient-ils fâchés qu'il eût choisi de partir si loin ? Et d'ailleurs, pourquoi était-il parti ? S'était-il porté volontaire ? L'avait-on envoyé d'office ? Autant de questions suivies de points de suspension...

La période d'après ce départ de mon père de notre maison de Sontay est floue dans mon esprit. Ce dont je me souviens, c'est le bouleversement qui s'ensuivit. Ma mère, réservée de nature, devint plus silencieuse encore et, tandis que les jours s'ajoutaient aux jours, fronça davantage ses sourcils. Ensuite, il y eut cette longue marche nocturne.

Ma mère m'avait tirée hors du lit sans ménagement.

- *Mau lên, mau lên* (vite, vite), disait-elle en me secouant.

A peine étais-je debout qu'elle m'avait habillée comme une petite Indochinoise, chaussée de sandales de caoutchouc blanc et couvert mes cheveux d'un fichu. Elle-même était prête. Sa tenue me surprit. Elle ne portait pas une de ses longues tuniques soyeuses, ni ses socques laquées. Vêtue, comme moi, d'un pantalon de satin noir et d'une tunique s'arrêtant aux hanches, sans aucun bijou, ma mère ressemblait plus à une paysanne des rizières ou à une marchande ambulante qu'à l'élégante Madame Thao, pourvue d'une garde-robe fournie. Avait-elle prévu ce départ ? Probablement.

Quelques jours plus tôt, elle nous avait emmenés, mon frère et moi, rendre visite à une amie. Madame Phong demeurant plus avant dans la campagne, nous nous mîmes en route de bonne heure. Nous marchâmes à la queue leu leu sur le chemin étroit qui sinuait entre les rizières, saluant au passage les paysans en train de repiquer le riz, leurs pantalons retroussés jusqu'aux genoux, ou des gamins, à peine plus âgés que nous, chevauchant des buffles.

Madame Phong habitait une grande maison, devant laquelle jouaient ses quatre enfants. Dès qu'il nous aperçut, celui qui semblait l'aîné entra pour avertir sa mère. La maîtresse de maison, toute en rondeur, le visage avenant, nous accueillit avec effusion, nous pressa d'entrer, s'excusant de l'absence de son mari. Ma mère répondit qu'elle comprenait. Après les salutations et compliments d'usage - chacune s'extasiant sur la santé et la bonne tenue des enfants de l'autre -, Madame Phong nous offrit à déjeuner, puis le thé avec des nougats aux cacahuètes enrobés de graines de sésame. Ensuite, les deux femmes nous envoyèrent jouer à l'extérieur, pour bavarder plus à l'aise. Par la fenêtre, je les voyais, face à face, se pencher l'une vers l'autre, comme pour se confier un secret, hocher la tête, puis se redresser et parler avec animation, ponctuant la discussion de grands gestes du bras. A un moment donné, Madame Phong se rapprocha de ma mère, mit la main sur son épaule et lui parla doucement. Ma mère hocha la tête. Les deux femmes se levèrent.

Le thé fut à nouveau servi. Après un temps raisonnable dicté par la politesse, ma mère et moi saluâmes Madame Phong, la remerciant pour son hospitalité. Nous rentrâmes chez nous sans mon frère, resté chez Madame Phong..

Pour l'heure, baluchon en main, ma mère fermait sans bruit la porte de notre maison, lui donna un tour de clé, et prit ma main sans mot dire. A voir l'attitude de ma mère, je sentais la gravité du moment. Nous traversâmes le jardin à pas de loup, comme si un ennemi invisible était à l'affût. Dans l'obscurité, il était effrayant, avec ses arbres aux allures de fantômes, des frôlements imperceptibles, des sons indistincts... Le paradis que je connaissais semblait soudain habité par une multitude

d'êtres malveillants. Des *ma cui*, démons qui se manifestaient dès la nuit tombée.

Ma mère m'entraîna en direction du fleuve. La berge était déserte. Ma main dans celle de ma mère, je trottais, mes pieds butant parfois sur les cailloux ou s'enfonçant dans le sol humide qui brillait sous la lune. J'avais beau calquer mon allure sur la sienne, elle ne cessait de me morigéner.

*Mau lên ! Mau lên ! Plus vite ! Plus vite !*

Depuis quand marchions-nous ? La fatigue s'installait dans mes jambes. J'avais mal à mes pieds, à mon bras, sur lequel ma mère tirait sans ménagement. J'aurais voulu m'arrêter, juste un peu, m'asseoir là... Regarder la lune, toute ronde dans le ciel. Sa face était amicale. J'essayai de deviner la silhouette du lièvre qui, selon la légende, y avait son gîte. La forme grise qui tranchait sur la clarté ne ressemblait en rien à un lièvre. Peut-être dormait-il ? Sous la clarté blafarde, le paysage luisait d'une lueur fantomatique. L'onde mouvante du fleuve - ondulations d'argent et de plomb - qui se perdait dans l'obscurité m'effrayait. On aurait dit les écailles d'un dragon. Je craignais qu'au méandre suivant cette bête fantastique ne nous emportât vers des ténèbres sans fin.

Malgré la présence de ma mère, j'étais inquiète. L'endroit ne grouillait-il pas de *ma cui* ? L'instant et le lieu étaient propices à leur apparition. Ma mère, qui n'avait peur de rien, serait-elle de taille à affronter ces démons qui, parfois, s'accrochaient à vous de toutes leurs griffes ?

Ma mère s'arrêta brusquement. Elle lâcha ma main, leva la sienne en visière à hauteur du front, les yeux plissés, elle scrutait le fleuve. Qu'espérait-elle découvrir dans ce noir ?

- Le sampan ! souffla-t-elle d'une voix urgente.

Je n'eus le temps de rien voir, déjà, elle m'avait empoignée et tirée en avant. Plus vite ! Plus vite !

Je courais. Je ne savais comment, mais je courais, je volais. Mes pieds ne touchaient plus terre, mes jambes avançaient comme une mécanique que l'on avait remontée. Envolée la fatigue, oubliée la peur. Avec une femme telle que ma mère, l'impossible devenait réalité.

Nous nous arrêtâmes enfin. J'étais à bout de souffle. Pas ma mère, dont les yeux fixaient un point précis. Je la voyais enfin, cette silhouette sortie de l'ombre, glissant sur le friselis argenté du fleuve, qui se précisait de seconde en seconde. C'était bien un sampan. L'embarcation fut habilement menée vers la berge. Le sampanier enfonça sa pagaie dans la terre pour stabiliser la barque. Prenant appui sur la longue hampe de bambou, il sauta prestement à terre. C'était un homme mince, comme la plupart des Vietnamiens du Nord. Il jeta quelques mots, où je saisis le mot *tiên*. De sous sa tunique, ma mère sortit un portefeuille, en tira quelques billets qu'elle lui tendit. L'homme compta, empocha l'argent et se tourna vers moi. Il me tendit les bras. Je me pressai contre ma mère. Allait-elle me confier à cet inconnu ?

- *Di* (Va).

Ma mère me poussa vers l'homme. Il me souleva et me déposa dans le sampan. Jetant son baluchon par-dessus bord, ma mère grimpa derrière moi, suivie du sampanier. A peine étions-nous à bord qu'il avait empoigné sa pagaie pour nous pousser loin du rivage. Déséquilibrée par le mouvement brusque, je faillis tomber. Ma mère me retint.

Une jeune femme se tenait devant l'habitacle, sorte de tonnelle de bambou tressé. Elle se précipita et me tendit la main pour me conduire à l'intérieur. Ma mère se courba pour entrer. La jeune femme rabattit derrière nous la légère couverture de coton tissée, de couleur sombre, qui faisait office de porte : rien ne devait trahir notre présence, nous devions nous fondre dans la nuit. Souriante, elle s'enquit de notre santé, et nous invita à prendre place sur la natte. Tandis que nous nous mettions à l'aise, la femme s'affaira devant un brasero installé dans un coin, sur lequel elle posa une vieille bouilloire de fer blanc remplie d'eau. Au-dessus du brasero, quelques vêtements séchaient sur une corde. La bouilloire émit un jet de vapeur. Bientôt, un petit en-cas - thé vert, boulettes de riz, nougats - nous fut servi.

Je n'eus conscience de m'être assoupie qu'à l'instant où notre hôtesse me réveilla. Le sampan était à l'arrêt. La couverture occultant l'entrée ayant été relevée sur le côté, j'aperçus les silhouettes de ma mère et du passeur à l'avant. L'homme parlait, ma mère hochait la tête. Après cet échange, ma mère vint vers moi, ajusta mes vêtements et le foulard sur ma tête, attrapa son baluchon et sortit de l'habitacle. Je la suivis. Le sampanier avait débarqué et me tendait les bras. Il me prit sous les aisselles et me déposa sur la berge. Ma mère, agrippée à son baluchon, débarqua à son tour.

Le sampanier regagna son bord et, sur un dernier salut de la main, planta sa pagaie dans le fleuve. L'embarcation disparut rapidement, tel un fantôme. Il faisait encore nuit, mais on devinait l'aube toute proche.

*Mau lên ! Mau lên !* Je trébuchais sur les cailloux. Grâce aux semelles de caoutchouc épais de mes chaussures, je les sentais à peine. Le voyage en sampan m'avait reposée. Ma mère portait des chaussures que je ne lui connaissais pas : des sandales à semelle de crêpe, moins bruyantes que ses socques, et plus adaptées à notre équipée.

Une ombre surgit soudain de nulle part. Ma mère eut un mouvement de recul et me plaqua contre elle. L'homme se fit reconnaître et nous pressa de le suivre, le jour ne tarderait pas à se lever. Je fus soulagée en prenant place dans le pousse-pousse, garé non loin. Le coolie s'inséra dans les brancards, et commença à courir. Il courait vite, sans hésiter, dans les rues sombres. Dans le silence de la ville endormie, on entendait à peine le *tap tap* de ses pieds nus sur le macadam.

Hanoi.

Impasse Rollande - avec deux l. Aujourd'hui encore, cette dénomination m'intrigue : un colon illustre avait-il légué son nom à ce bout de rue de terre battue, ou l'avait-on baptisé d'après un saint missionnaire ?

Si notre impasse n'était pas goudronnée, elle était cependant bien entretenue. De par sa situation, elle nous offrait les agréments inhérents à la proximité d'une artère commerçante sans ses inconvénients. Notre maison, l'avant-dernière du cul-de-sac, n'avait pas de jardin. Toutefois, sa cour intérieure était précédée d'une avant-cour qui la mettait en retrait de l'animation extérieure et protégeait notre intimité. Côté rue, cette avant-cour était bordée par un muret ajouré, couvert d'une plante grimpante aux minuscules fleurs rose pâle.

Coincée entre deux propriétés aux murs mitoyens hérissés de tessons de bouteille, la maison comportait une grande pièce au rez-de-chaussée. Nous y prenions nos repas, assis sur des nattes, autour d'un plateau rond de cuivre jaune, sur lequel étaient disposés plats et condiments. Armés de nos baguettes et de nos bols, nous le faisons tourner pour atteindre le plat désiré.

Un grand lit à baldaquin, recouvert d'une moustiquaire, occupait un angle de la pièce. Mon frère - que ma mère avait ramené quelque temps après notre installation - et moi étions censés y dormir mais, dès que notre mère avait le dos tourné, nous le désertions pour nous étendre sur le carrelage frais, sous le ventilateur fixé au plafond, pour sentir sur nos corps l'air que brassaient ses pales. Lorsque nous étions pris, comme de juste, la faute retombait sur moi, l'aînée. Mon frère, étant le favori, n'était jamais grondé, bien qu'il fût l'initiateur de toutes nos bêtises.

Dès que l'on avait franchi le seuil, l'on ne pouvait manquer de voir l'autel des ancêtres, dressé contre le mur face à l'entrée. Je ne me souviens d'aucune photo d'aïeuls, pas même celle de mon père, seulement des offrandes - bol de riz et coupe de fruits - placées devant l'autel, auxquelles il nous était interdit de toucher. Durant les restrictions sévères, période où nous avions à peine de quoi nous nourrir, ces récipients ne manquaient jamais d'être garnis, quoique en moindre quantité.

La maison était tarabiscotée. Pour monter à l'étage, il fallait passer par un escalier extérieur, situé à l'arrière. Cet escalier menait également à la cave, qui servait d'abri en cas d'alerte, et où était entreposée notre réserve de bois et de charbon.

Dans un renforcement de la cour se trouvaient les cabinets à la turque. Mon frère y tomba une fois, tête la première. Il en fut extrêmement vexé, non seulement à cause du lessivage en règle auquel il fut soumis, mais surtout à cause des plaisanteries de nos camarades.

A la belle saison, ma mère délaissait la cuisine intérieure et préparait nos repas dans la cour, sur une cuisinière sommaire, faite de pierres posées les une sur les autres. Elle était fine cuisinière et faisait tout elle-même : égorger les volailles, les plumer... J'admirais

la dextérité avec laquelle, assise sur une marche, elle déshabillait le poulet ou le canard fermement coincés sur ses genoux. Je ramassais les plumes, les entassais dans un grand sac de toile prévu à cet effet, avec d'autres plumes. Une monnaie d'échange avec le marchand de caramel.

Dès notre installation, ma mère avait récupéré mon frère de chez Madame Phong. Lui et moi étions heureux de trouver là des camarades de jeux à notre mesure, des Vietnamiens de notre âge. Pour une raison mystérieuse, notre mère n'aimait pas nous voir trop souvent en leur compagnie. Peut-être parce qu'ils allaient pieds nus ? Elle nous obligeait à rester chaussés, nous surveillait un moment, debout sur le seuil, puis rentrait. Nous acquiescions sagement... et imitions les autres dès qu'elle avait le dos tourné, assurés que l'on courait plus vite sans entraves ! Nous prenions soin de renfiler nos sandales avant de rentrer mais, à l'heure du bain, la poussière collée à nos pieds nous trahissait.

Bien entendu, j'étais la seule réprimandée : a-t-on jamais vu une fillette bien élevée sans chaussures ? Je ressemblais à une *nha qué* ! Nous n'étions pas des paysans ! N'avais-je aucun égard pour ma mère ? Avec le temps, elle renonça à ces réprimandes quotidiennes. S'était-elle lassée ? Ou bien s'était-elle rendu compte que cela n'affectait en rien mon éducation, et que nos voisins - des familles honorables - ne la respectaient pas moins à cause de cette enfant qui ne ressemblait pas aux leurs ?

Presque en vis-à-vis de notre maison, se dressait une immense propriété - la dernière de l'impasse - cernée de hauts murs et défendue par une grille noire, aux pointes effilées comme des lances. Cette demeure nous intriguait. Certains de nos camarades avaient entendu leurs parents chuchoter qu'un très riche Chinois y résidait, servi par d'innombrables serviteurs. L'on s'étonnait du mystère qui entourait cet homme. Quoi ! Nul visiteur, parentèle ou amis ? Comment assurait-on l'approvisionnement quotidien ? Par où passaient les domestiques ? Existait-il une porte secrète ?... Quelqu'un affirma avoir fait le guet et aperçu, à la nuit tombée, se mouvoir des ombres. Ce n'étaient que rumeurs, personne n'ayant pu confirmer quoi que ce fût.

Nous, les enfants, n'étions pas les moins intéressés par cette étrangeté. Au cours de la journée, l'un ou l'autre se postait devant la grille avec l'espoir de voir surgir quelqu'un. Peine perdue. Derrière ses murs et son jardin peuplé d'arbres touffus, la maison gardait son secret.

Enfin, l'on supposa le propriétaire parti, *du fait des événements*. Quels événements ? Les rumeurs colportées par les marchands ambulants ne nous concernaient pas. Dans notre impasse protégée, rien n'avait changé. Jusqu'au jour où je perçus ce mot - la guerre -, flottant dans l'air, comme un papillon. D'où venait-il ? Qui l'avait prononcé ? Ce mot semblait lourd de menace.



La guerre... Une époque bizarre, surtout au début. Le jour, elle semblait absente. Les parents n'en parlaient pas, du moins en présence des enfants. Ils ne paraissaient pas inquiets, leur recommandant simplement de ne pas s'éloigner de la maison.

La plupart du temps, notre ruelle suffisait à nos jeux. Cependant, dans l'enthousiasme d'une course, il nous arrivait de « déborder » sur l'avenue. Depuis les événements, nous nous cantonnions sagement à notre impasse, l'endroit où la terre battue rejoignait le bitume de l'avenue étant la frontière à ne pas dépasser.

Puis la menace se fit plus précise. Les plus grands de nos camarades nous rapportèrent les propos de leurs parents. Des pères avaient rejoint l'armée, les autres attendaient d'être appelés.

On appréhendait la nuit, lorsque la sirène ordonnait bruyamment à chacun de rejoindre les abris. Ma mère accueillait nos voisins ne possédant pas de cave. Ils arrivaient en courant, les enfants dans les bras, le dos voûté, comme pour mieux se défendre des éclairs qui zébraient le ciel nocturne. Chacun s'installait du mieux qu'il pouvait, sans cris ni larmes. La plupart des enfants dormaient, dans les bras de leurs parents ou sur des nattes, enveloppés dans des couvertures emportées à la hâte. Serrés les uns contre les autres, on guettait la fréquence des fusillades, la flamme dansante d'une bougie projetant des ombres fantasmagoriques sur les murs sombres. Lorsqu'elles cessaient, nous nous tenions dans l'expectative. Était-ce la dernière ? La sirène allait-elle annoncer la fin de l'alerte ?

Après les premières nuits passées dans l'angoisse, on décida de ne pas sombrer dans le défaitisme. Quelqu'un suggéra des jeux de cartes ou de mah-jong, un autre, le récit de contes et légendes et autres anecdotes. Ainsi, tandis que les enfants dormaient sur des lits de fortune, les adultes s'occupaient. C'était leur façon de vaincre la peur qui grignotait l'âme. On appliquait cette philosophie toute simple : vivre l'instant, pourquoi se soucier à l'avance d'un malheur hypothétique ?

Par le soupirail qui s'ouvrait au niveau de la cour, on apercevait un coin de ciel ponctué d'étoiles. Dès que l'aube pointait, l'agitation extérieure s'évanouissait comme un mauvais rêve. On aurait cru que les belligérants n'attendaient que ce signal pour cesser de combattre, et se reposer pour reprendre le duel nocturne. Alors, chacun rentrait chez soi. On se saluait, on se disait : « A ce soir », comme si l'on s'invitait pour le thé ou une partie de *tam cuc*... Tout en espérant qu'aucune alerte n'aurait lieu ce soir.

Ce fut à cette époque que commença l'exode des marchands ambulants. Ces camelots étaient un de mes bonheurs d'enfance. Ils se succédaient tout au long de la journée, offraient des mets variés chauds ou froids, salés ou sucrés, qui faisaient que l'on pouvait se restaurer à

bon marché dans la rue, debout ou assis à même le sol. Dès leur apparition, nous les prenions d'assaut, achetant pour quelques sous un bol de soupe ou une friandise.

Ma mère m'autorisait parfois à acheter un *pho* fumant ou mon dessert favori - petits haricots noirs cuits dans de l'eau sucrée. Elle m'interdisait toutefois de manger dans la rue avec mes petits camarades, et je rentrais avec mon bol plein. Parmi la variété des mets, j'ai le souvenir d'un plat délicieux, que je n'ai trouvé dans aucun restaurant : de fines lamelles de bœuf séché sur un lit de papaye verte finement râpée, le tout arrosé d'une sauce doucement aigrelette.

Le marchand de glaces était celui que nous attendions avec le plus d'impatience. Il venait chaque jour à la même heure. Nous ne connaissions pas son nom et l'appelions *Ong Kem* - Monsieur Crème. En fait, tous les marchands de glace étaient des *Ong Kem* - *Kem* étant la déformation de « crème ».

*Ong Kem* était reconnaissable à sa silhouette boitillante, un peu penchée vers la gauche pour faire contrepoids avec le récipient réfrigéré qu'il transportait de la main droite et qui, à chacun de ses pas, cognait contre sa jambe. Ce récipient était, en fait, une bouteille thermos géante dans lequel étaient rangés, tels quels, sans enrobage papier, les bâtonnets glacés.

Dès son entrée dans la ruelle, nous volions vers le petit homme en pépiant joyeusement, reculions à mesure qu'il avançait. Je crois bien qu'il exagérait la lenteur de son allure et le poids de sa charge. Arrivé au milieu de l'impasse, les doigts toujours agrippés à l'anse de cuir de son récipient, il s'asseyait contre le mur, sur une pierre qui semblait avoir été posée là pour son usage exclusif. Une fois installé, il nous gratifiait d'un sourire qui fendait sa face basanée et plissait ses yeux.

Comme un acteur de théâtre accompli, il surveillait son auditoire d'un œil rusé, faisait durer le suspense. Faisant cercle, nous épiions chacun de ses mouvements, protestions s'il faisait mine de ne pouvoir dévisser le couvercle.

- C'est coincé, disait-il d'une voix faussement geignarde. Qui veut m'aider ?

- Moi ! Moi ! hurlions-nous en nous bousculant.

Enfin, mimant un effort surhumain, son œil rusé nous épiant amicalement, l'homme retirait le couvercle, l'agitait triomphalement sous nos ovations. Il enlevait ensuite l'épais bouchon de liège, dernier rempart avant l'objet de notre convoitise.

Un silence quasi-religieux s'étendait sur la troupe. Têtes penchées, le cou tendu, le regard attentif, nous essayions de percer la brume légère qui serpentait hors de la glacière et couvrait les bâtonnets glacés aux tons pastel. Epaule contre épaule, nous nous bousculions afin d'être le premier servi. Je salivais d'avance. Je n'étais pas la seule, j'entendais mes plus proches camarades déglutir bruyamment. Peu importait le goût, seule la couleur comptait : blanc citron, rose goyave ou jaune

mangue ? Celui qui hésitait un tant soit peu était refoulé vers l'extérieur et le cercle se reformait sans lui.

L'un après l'autre, nous déposions la pièce requise dans la paume du camelot en énonçant notre choix. Rose ! Jaune ! Blanc ! Puis nos doigts s'emparaient goulûment de la tige de bois, mince comme une allumette, sur laquelle se dressait le long cube coloré. Pendant un instant, on n'entendait plus que nos grognements gourmands, tandis que nous savourions ce don du ciel qui fondait si délicieusement - trop vite - sur la langue. *Ong Kem* nous regardait aller et venir devant lui, un sourire satisfait sur son visage.

Je me souviens d'un autre *Ong Kem*. La scène se passait avant « les événements ». Je me promenais avec ma mère dans une grande rue d'Hanoi, lorsqu'une altercation attira notre attention. Sur le trottoir, non loin de nous, trois jeunes militaires français mangeaient une glace en plaisantant bruyamment. Pieds nus, le pantalon relevé jusqu'à mi-mollets, *Ong Kem* referma sa glacière, puis tendit la main pour recevoir son dû. Au lieu de le payer, les soldats se mirent à rire et à l'insulter. L'un d'eux lui donna des coups de pied dans les tibias pour le faire partir plus vite. L'homme fit de son mieux pour éviter les coups, mais ne dit rien. Il empoigna sa glacière et s'en fut en courant. Il se retourna une seule fois. Jamais, je n'oublierais son regard. Je me sentis honteuse de ma ressemblance avec ces soldats. Ma mère ne fit aucun commentaire, seulement, elle serra un peu plus fort ma main...

Le marchand de caramel arrivait en fin d'après-midi, la tête coiffée d'une pièce de tissu qui lui servait, à l'occasion, de mouchoir pour éponger la sueur de son visage. Son pantalon et sa courte tunique de coton noir flottaient autour de son corps maigre. Tête baissée, le dos tendu par l'effort, les mains serrant les bras de sa charrette, ses pieds nus foulaient à pas mesurés la poussière de l'impasse. A voir sa figure ravivée, je pensais qu'il était éternel. Je ne me connaissais aucun aïeul et me disais que ses petits-enfants, probablement nombreux, avaient bien de la chance.

*Ong Keo* - Monsieur Bonbon - vendait deux sortes de caramels : la première, saupoudrée de graines de sésame, était ronde comme une grosse pièce de monnaie, et croquante ; la seconde, couleur d'ambre, fondante comme du miel épais, était conservée dans un chaudron de cuivre rouge. Cette dernière avait notre préférence, autant pour sa consistance malléable que parce que nous pouvions nous l'offrir sans bourse délier. C'était pour faire du troc avec *Ong Keo* que nous réservions les plumes des volailles que nous mangions : tel poids de plumes équivalait à telle longueur de caramel mou.

*Ong Keo* s'arrêtait généralement près chez nous, au fond de l'impasse, son précieux chargement pris d'assaut par les enfants qui l'avaient suivi en criant. Une fois la charrette calée, le rituel commençait : *Ong Keo*, debout, soulevant lentement le couvercle du chaudron, nous, en

attente devant lui. Ses petits yeux luisaient de satisfaction lorsque, après avoir humé le parfum chaud et sucré, nous laissions échapper un soupir d'appréciation. Afin de nous tenter - bien que cela fût inutile car nous étions gagnés d'avance -, le bonhomme touillait le contenu du récipient avec une spatule de bois, l'étirait en un long ruban souple puis, sur deux bâtons qu'il maniait avec la dextérité d'un magicien, l'entortillait et le faisait danser comme un serpent docile.

Nous le regardions, fascinés, tandis qu'il débitait un boniment que nous connaissions par cœur. Nous ne le pressions pas et attendions patiemment la fin de son monologue. C'était un jeu, convenu de façon tacite. Nous aimions tous *Ong Keo* qui avait l'art, en nous remettant notre portion, de nous raconter mille histoires ou anecdotes recueillies ici et là. J'étais prête à l'inclure dans le panthéon des dieux et bons génies qui faisaient le bonheur des humains.

Le monde familial des marchands ambulants finit par désertier notre ruelle.

*Ong Keo* fut le dernier à disparaître. Lorsque nous fûmes à court de plumes - faute de volaille -, il accepta, en échange de son caramel, une mesure de riz ou quelques légumes. Puis, un jour, il ne vint pas, ni le jour suivant, ni celui d'après...

Parmi nos visiteurs quotidiens, il y avait le livreur de glace, qui n'était pas un *Ong Kem*. A l'encontre des autres commerçants, il ne venait pas à pied. Il conduisait une camionnette dont la bâche, une fois relevée, laissait voir de longues poutres de glace. Les réfrigérateurs étant alors inconnus, chaque famille s'en faisait livrer un quartier, que l'homme portait sur l'épaule, calé sur une toile de jute. Ce marchand de glace ne présentait guère d'intérêt pour nous, les enfants, car *non consommable*. Aussi, le regardions-nous de loin débiter, à l'aide d'une scie, la glace qui dégoulinait sous la chaleur.

J'eus conscience d'un changement dans notre existence le jour où ma mère décida de se séparer à nouveau de mon frère. Je l'entendis en parler à notre plus proche voisine, Madame N'Guyên, qui m'accueillerait pendant son absence.

La veille de son départ, mon frère fut soumis à une séance en règle : rasage de cheveux et sourcils. Ma mère espérait qu'ainsi il se fondrait plus aisément dans la masse des petits paysans de la campagne, et passerait plus facilement pour le neveu de ses hôtes.

- Il fait *moins européen*, non ? dit ma mère, en le considérant d'un œil critique.

La voisine était dubitative. Etait-il nécessaire de raser les sourcils ? Repousseraient-ils ? Mon frère, lui, n'était pas content du tout :

- Je ressemble à un *nhut* (Japonais).

Des bruits circulaient, de plus en plus alarmants. On disait que l'ennemi approchait et tuait sans pitié, même les enfants. L'angoisse se lisait sur les visages,

glissait dans les conversations. Des familles entières (enfin, ce qu'il en restait : femmes, enfants, vieillards, la plupart des hommes étant partis au combat) décidèrent de fuir la capitale, n'emportant que le nécessaire, et priant ceux qui restaient de veiller sur leurs maisons.

Ma mère ne voulut rien entendre. Nous avions déjà fui, nous n'allions pas recommencer de sitôt. Par contre, elle prit une mesure drastique à mon égard : plus question de courir follement avec mes camarades. Désormais, mon horizon se limiterait à la portion de terre battue située devant notre maison. Je devais me contenter d'une marelle solitaire ou d'une partie d'osselets avec des cailloux. Un petit voisin venait parfois me tenir compagnie, s'étonnant de ma réclusion.

- C'est parce que je ne suis pas pareille que tout le monde.

Bien que le visage de ma mère restât impassible, je la sentais inquiète. Un jour, je surpris une conversation entre elle et Madame N'Guyên. Cette dernière la mettait en garde. Bien que tout fût dit à mots couverts parce que j'étais à portée d'oreille, j'avais compris que les hommes, nos voisins partis à la guerre, combattaient maintenant dans deux armées différentes.

- C'est pour cette raison que j'ai éloigné Antoine, dit ma mère.

- Et la petite ? demanda Madame N'Guyên.

- Une fille ne risque rien.

- Tu le penses vraiment ? Regarde-la, elle n'a rien d'une Vietnamiennne. On va s'en prendre à toi.

- Ne t'inquiète pas. Si on m'interroge, je dirai que c'est une orpheline que j'ai recueillie.

J'étais sidérée. Comment ma mère pouvait-elle me renier ainsi ? Comment des voisins, parents ou amis, ayant mangé à la même table, célébré des naissances, pleuré des morts ensemble, pouvaient-ils, du jour au lendemain, devenir des ennemis ? Devait-on se méfier de tout le monde ? Bien qu'ils me fissent signe de loin, certains de mes camarades ne venaient plus vers moi, comme si une frontière invisible leur interdisait de s'approcher de notre maison. J'en avais à présent l'explication. Ainsi, je devinais quels pères, oncles ou cousins étaient dans « l'autre camp ». Et ma mère, qui était prête à... Je décidai de ne plus y penser. Cependant, je lui en voulus d'avoir enlevé la photo de mon père, si beau dans son cadre doré, qui trônait à côté de l'autel des ancêtres.

La méfiance de ma mère était une seconde nature, et ce sentiment s'était accru depuis sa conversation avec Madame N'Guyên. Constamment aux aguets, un son inhabituel, une rumeur, la mettaient en alerte. Aussi, dès qu'elle eut perçu le piétinement de la troupe, avait-elle dévalé l'escalier pour me rejoindre dans la salle commune. Pour une fois, elle ne me gronda pas de me trouver endormie sur le carrelage.

C'était l'heure où chacun s'était retiré pour la sieste, dans la pénombre des volets mi-clos. La ruelle, d'ordinaire dolente sous le soleil, et comme morte depuis la désertion des maisons avoisinantes, était brusquement sortie de sa torpeur. La rumeur, d'abord lointaine et sourde, avait enflé, puis s'était engouffrée dans notre cour, comme si un ouragan en avait forcé l'entrée.

Debout devant la porte de la salle commune, ma mère regarda venir les hommes en uniforme. Des deux mains, elle me maintenait derrière elle. L'un d'eux l'écarta pour pénétrer dans la pièce, suivi de quelques acolytes. Le reste de la troupe se répandit bruyamment. Je les entendais piétiner dans la cour, monter à l'étage. Le remue-ménage qui nous parvenait était sans équivoque : ils fouillaient la maison de fond en comble, sans oublier la cuisine, comme si quelqu'un avait pu se faufiler entre les casseroles...

J'avais enfoui mon visage dans les plis du large pantalon de satin de ma mère. La douceur du tissu me rassura. Elle passa un bras autour de mes épaules et me serra contre elle, puis dégagea un pan de sa tunique. Je sentis l'étoffe glisser sur ma tête, la couvrir...

J'entendis vaguement un homme lui parler, et elle qui répondait calmement. Elle ne paraissait pas effrayée, seulement, sa main se fit plus pesante sur ma tête.

Je me demande à quoi elle pensait durant cette fouille interminable et, précisément, à l'instant où un soldat me découvrit sous sa tunique. Sans qu'elle n'ait pu prévoir son geste, il m'avait soulevée du sol et me brandissait à bout de bras comme un trophée. D'autres bras s'agitèrent dans notre direction. On s'interpellait, on me passait de l'un à l'autre en riant. Le tumulte fut à son comble lorsque les soldats partis fouiller la maison eurent rejoint leurs compagnons. Je cherchai ma mère des yeux. Qu'attendait-elle pour me délivrer ?

En dépit de cette effervescence, on sentait une évolution dans la tournure des événements. Le vacarme persistait, mais une sorte de gaîté avait remplacé les vociférations qui avaient accompagné l'invasion. On aurait dit que ces soldats, venus débusquer un ennemi, étaient heureux de se retrouver bredouilles. Ces guerriers s'accordaient-ils un instant de répit en pensant à leurs familles, à leurs enfants ?

On m'avait déposée sur le sol. Des doigts tâtaient mes cheveux, caressaient gauchement mon visage. Bien qu'encore effrayée, je venais de comprendre que je n'avais rien à craindre de ces hommes, malgré leurs uniformes glauques et leurs visages mal lavés qui leur conféraient un « air méchant ». L'un d'eux m'offrit une boulette de riz gluant, un autre un nougat saupoudré de graines de sésame, un autre encore, des petits fruits séchés au goût sucré-salé. Puis-je les accepter ? Je regardai ma mère. Elle hocha la tête.

L'agitation guerrière avait fait place à un calme relatif. Les soldats commençaient à s'en aller. Cependant, avant de franchir le seuil de la pièce, un homme revint

sur ses pas et s'arrêta devant l'autel des ancêtres. Il déposa dans le bol presque vide une boulette de riz puis, joignant les mains sur sa poitrine, il inclina la tête en un bref recueillement. Il partit très vite, sans nous regarder.

Dans le même temps où ma mère était partie cacher mon frère, elle avait renvoyé ma jeune nounou dans sa famille.

Elle s'appelait Hoa, qui signifie Fleur. Ma mère me recommanda d'y ajouter *Chi* (Grande Sœur), par déférence. J'aimais Chi Hoa, qui fut réellement la grande sœur que je n'avais pas. Je l'aimais, non à cause de l'attention qu'elle portait à mon bien-être, ou parce qu'elle me consolait lorsque ma mère me grondait, et m'offrait - en cachette - une friandise ou un supplément de nourriture « pour le plaisir », mais parce qu'elle était elle.

Chi Hoa était une jeune fille cultivée. Comme tous les membres de sa famille, elle parlait un français impeccable. Mon père tenait à ce que nous parlions français. C'est pour cette raison, je crois, que ma mère l'avait engagée. Toujours gaie, malgré le caractère peu amène de ma mère, elle se pliait aux exigences de cette dernière en me souriant d'un air complice.

Chi Hoa était menue, tellement jolie avec son visage lisse, et sa chevelure sombre qui lui tombait jusqu'aux reins. Elle les attachait dans la nuque avec une large barrette d'écaille ou de laque noire incrustée de nacre. J'aimais la voir se coiffer. Elle emprisonnait ses cheveux dans une main pour les ramener par-dessus son épaule et, debout, tête penchée sur le côté, elle peignait longuement, jusqu'à la pointe, cette vague soyeuse couleur d'ébène.

Assise sur une natte, je ne me lassais pas de la regarder, lui réclamant des histoires, encore et encore. Elle me racontait les génies des rizières, ceux des marécages, les dragons, les Mandarins lettrés, auxquels on avait élevé des stèles dans le Temple de la Littérature, comment nos ancêtres chassèrent les Chinois... J'appris ainsi que ma mère venait d'une grande et noble famille, les Lê.

- Viens, disait-elle, lorsqu'elle eut terminé, viens, je vais broser tes cheveux de lune. Ils sont si fins... Aussi fins que les fils tissés par le ver à soie dans le mûrier. Mais avant, il faut les laver.

Le rituel avait lieu dans la cour. Penchée en avant, je trempais mes cheveux dans le baquet en bois que Chi Hoa avait installé sur un tabouret et rempli d'eau tiède. Une main posée sur ma nuque, elle mouillait mes cheveux à l'aide d'un bol de faïence, les savonnait, les rinçait, massait ma tête avec du gingembre pilé, rinçait à nouveau, arrosait d'un jus de citron ou un filet de vinaigre - pour la brillance -, rinçait encore et encore. Elle n'était satisfaite que lorsque mes cheveux crissaient de propreté.

Chi Hoa les démêlait avec un peigne en écaille de tortue, y passait ses doigts pour les aérer et les faire gonfler, puis les enroulait, mèche par mèche, autour d'un

de ses doigts pour les faire boucler. Elle n'avait aucun mal pour cela, car les boucles se reformaient naturellement.

- Je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, disait-elle, même à l'école des Français.

- Ils sont comme ceux de mon Papa, répondais-je avec fierté... Tu sais, toi, où il est, mon Papa ?

- Je suis sûre que ton Papa t'aime beaucoup et qu'il va revenir bientôt. Il sera si content de voir comme tu as grandi.

- Mais, dis, tu le sais, où il est ?

Savait-elle, alors ?... Chi Hoa demeurait évasive. Chaque fois que je l'interrogeais sur mon père, elle déviait la conversation vers sa famille.

Elle me parlait d'eux avec tendresse et fierté. De son père, homme de confiance d'un colon français, propriétaire d'une plantation d'hévéas en Cochinchine et de rizières dans le Nord ; de sa mère qui régnait en génie bienfaisant sur sa maisonnée ; de ses frères et sœur. Elle était la troisième de cinq enfants. Sa sœur était l'aînée. Les filles travaillaient pour contribuer aux frais d'étude de leurs trois frères.

- Lorsque ta mère le permettra, je t'emmènerai voir ma famille, disait-elle. Tu verras, maman et ma sœur vont t'adorer. Oh, et mon père et mes frères aussi, bien sûr.

Pour ma part, j'adorais Chi Hoa. Je crois que je l'aimais plus que ma mère. Je ne craignais qu'une chose : qu'un homme la demandât à son père. Je savais que cela arriverait un jour. Lorsque nous abordions le sujet, elle se contentait de sourire et affirmait qu'elle ne me quitterait pas de sitôt : la réussite de ses frères primait sur tout le reste.

Cependant, un jour, elle parut si triste que je la pressai de m'en dire la raison. Elle m'avoua que le jeune homme que ses parents lui avaient choisi pour époux avait dû rejoindre l'armée, en même temps que le fiancé de sa sœur.

- S'il n'y avait cette guerre, nous serions mariés... Nous n'avons aucune nouvelle depuis plus de trois mois.

Et puis, Chi Hoa dut partir. Elle allait chez un oncle, à Saïgon, avec sa sœur.

- Et tes frères ? demandai-je.

- Pour le moment, ils restent avec nos parents. Ma mère ne veut pas quitter mon père.

Elle pleura en emballant ses vêtements. Lorsqu'elle eut terminé, elle s'assit sur son lit et m'entoura de ses bras. Je me serrai contre elle, mes bras autour de son corps mince, ma joue contre son cœur, l'implorant de rester. Pour me consoler, elle me berça en fredonnant une de mes chansons favorites, celle où des jeunes filles célèbrent la moisson. D'ordinaire, elle mimait les gestes des moissonneuses en grandes envolées souples, et m'entraînait dans sa danse. Ses mains et ses bras, d'où pendaient des écharpes colorées, évoluaient avec grâce, comme les ailes d'un oiseau. Aujourd'hui, ni l'une ni l'autre n'avions le cœur à danser.



L'aîné de ses frères vint la chercher. En me faisant ses adieux, Chi Hoa jura qu'elle prierait chaque jour Bouddha de nous réunir, et promit qu'elle reviendrait dès la fin de cette maudite guerre. Je jurai de joindre mes prières aux siennes.

Bouddha ne nous entendit pas. A cause, peut-être, du bruit de la guerre.

Qu'était-il advenu de Chi Hoa ? Avait-elle pu échapper à la tourmente ? Bien que cela me paraît inconcevable, sa famille, si attachée à son pays, s'était-elle résignée à l'exil ? Par ailleurs, je n'ose imaginer l'impensable : sa famille, comme tant d'autres, s'était-elle scindée, des êtres aimants devenant soudain des ennemis ?

Chi Hoa avait-elle rejoint ses ancêtres ? Peut-être avait-elle retrouvé son fiancé ? Était-elle une aïeule comblée, avec une ribambelle d'enfants et de petits-enfants ? L'accompagnaient-ils à la pagode, comme je le fis autrefois, ma main serrant la sienne ? Mes sentiments étaient alors mitigés : le parfum des bâtons d'encens qui brûlaient par dizaines m'enchantait, cependant que la pénombre ambiante, de rouge et d'or, me fascinait et m'effrayait à la fois. La ferveur des assistants m'impressionnait : tête baissée sur leurs mains jointes, le buste se mouvant d'avant en arrière pour scander leurs prières, ils étaient tout à leur dévotion.

Je ne puis imaginer Chi Hoa en vieille dame. Pour moi, Chi Hoa aurait éternellement dix-neuf ans, un corps svelte, moulé dans ce *ao dai* de soie verte, du vert tendre des jeunes pousses de riz, qui lui allait si bien, et dont les pans suivaient le mouvement gracieux de sa démarche.

Dans notre ruelle, la vie s'était durcie. Comme partout ailleurs, les vivres vinrent à manquer, aussi chacun se débrouillait-il selon ses possibilités.

Débutèrent alors les absences de ma mère. Elle disparaissait avant l'aube et réapparaissait de même, deux ou trois jours plus tard, portant sur ses épaules une hampe de bambou. A chaque extrémité de cette perche, se balançant au rythme de ses pas, étaient suspendues de larges paniers en bambou tressé, remplis de légumes et provisions de toutes sortes.

Toute l'impasse guettait son retour. L'on respirait dès qu'elle paraissait. Le premier à l'apercevoir alertait son voisin, qui alertait son voisin... A peine avait-elle passé notre seuil que l'on affluait chez nous, avide de nouvelles. On voulait *tout* savoir, *absolument tout* ce qui se passait hors de la ville, dans les campagnes. On la pressait. Quelles nouvelles de la guerre ? Qui l'emportait ? Madame Thao avait-elle rencontré des soldats ? Est-il vrai que des bandits rançonnaient les braves gens qui croisaient leur chemin ?...

Ma mère restait stoïque sous l'avalanche de questions. On voulait des réponses ? Eh bien, que l'on se calme. Quelqu'un s'enquit enfin de sa santé, plus par politesse que par souci réel. Elle allait bien, merci. En effet, si l'on n'avait pas eu connaissance de son équipée, on aurait

pu croire qu'elle avait passé la nuit dans son lit, et non à courir les routes. Tandis que les visiteurs s'installaient fébrilement sur les nattes, elle allumait le feu, faisait bouillir l'eau pour le thé.

Une fois le thé servi, elle prenait place dans le cercle, décrivait les chemins détournés pour éviter les zones dangereuses, ne sachant pas toujours où elle mettait les pieds, traversait des rizières, des sangsues accrochées à ses mollets... Elle disait les difficultés croissantes d'approvisionnement, rapportait les plaintes des paysans contre les soldats des deux camps, qui raflaient tout sur leur passage, et les ruses qu'ils déployaient pour soustraire leurs réserves à la rapacité des envahisseurs.

Son auditoire l'écoutait avec attention, retenait son souffle aux moments critiques, hochait la tête en approbation. Lorsqu'elle se ménageait un temps d'arrêt pour une gorgée de thé, on faisait de même. Le récit se terminait dans le brouhaha : on commentait, on demandait un détail... On admirait Madame Thao pour son courage et sa ténacité, on la félicitait pour son ingéniosité. On s'interrogeait sur la façon dont elle trouvait ses fournisseurs. Le mystère demeurait entier.

Bien évidemment, je n'étais pas admise dans le cercle des adultes. Assise dans un coin de pièce, plus silencieuse qu'une souris, j'écoutais avidement. J'étais fière de ma mère. Cependant, je ne la reconnaissais plus en cette femme, si réservée habituellement, qui ponctuait son récit de grands gestes. L'excitation faisait briller ses yeux, mettait un peu de couleur sur ses joues.

Après ces préliminaires, venait la distribution des vivres, ce pourquoi l'on était venu. On se serait cru au marché. Ma mère conservait une partie des marchandises, vendait ou échangeait le reste contre des denrées qui nous faisaient défaut. Grâce à sa débrouillardise, nous avions toujours de quoi manger.

Notre riz était entreposé dans une imposante malle-cabine en bois au couvercle bombé, fermée par deux énormes serrures métalliques. Il fut un temps où cette malle était pleine à ras bord, mais cette époque était révolue, et le niveau du riz avait si bien diminué que l'on voyait le fond de la malle. Je me souviens de ces jours où, malgré ses pérégrinations, ma mère revenait avec des paniers vides. En cette période de pénurie extrême, il ne nous restait que ce riz de la malle, dont elle prélevait avec parcimonie la quantité nécessaire à notre consommation quotidienne. Nos repas consistaient alors en un demi-bol de riz, agrémenté d'une sauce à base de *nuoc mam* et de citron ou de vinaigre, et de petits piments rouges.

De cette époque, je conserve le souvenir de *vide* : la ruelle, vide d'enfants, vide de rires, vide de jeux ; les maisons, vides d'occupants ; le garde-manger, vide de provisions ; la cave, vide de charbon...

Où ma mère allait-elle se ravitailler ? La curiosité de nos voisins ne fut jamais satisfaite. Elle leur donnait

des précisions sur ceci ou cela, mais restait évasive quant aux lieux.

Je pense qu'au tout début, avant de s'enfoncer dans la campagne, elle s'était adressée à Tata Nhung. Mariée à un officier français, celle-ci résidait dans une caserne, assez loin de chez nous. Les deux femmes n'avaient aucun point commun : l'une était toute en rondeurs et exubérance, l'autre mince et réservée.

J'aimais Tata Nhung, ses joues pleines, ses yeux pétillants de gaieté, sa gentillesse. S'il est vrai qu'un nom a une influence sur le caractère d'une personne, alors ses parents avaient fait le meilleur choix en ce qui la concernait, car Nhung signifie *Velours*. Et Tata Nhung était douce comme le velours.

Je me souviens de cette fois, où ma tante, qui n'avait pas d'enfant, « m'emprunta » à sa sœur. Dès notre arrivée, Tata Nhung s'était précipitée pour m'embrasser, exclamée sur ma bonne mine, puis avait décrit avec volubilité les surprises qu'elle m'avait réservées. En quelques minutes, elle m'en avait dit plus que ma mère en une journée.

Ma mère partie, ma tante, sans me laisser le temps de souffler, m'avait entraînée dans sa chambre, habillée d'une robe neuve, coiffée d'un joli nœud. De son babillage j'en avais conclu que des amies étaient attendues pour le thé, et qu'elles n'allaient pas tarder.

Les invitées arrivèrent toutes en même temps. J'admirai leur élégance, et comme elles sentaient bon !

- Où est ta nièce ? demandèrent-elles à ma tante.

- La voici.

- Ah !...

Françaises ou Indochinoises, elles ne cachèrent pas leur curiosité. Tata Nhung expliqua, les yeux rieurs : oui, j'étais bien sa nièce, la fille de sa sœur aînée... mon Papa était blond, avec des yeux bleus... c'est intentionnellement qu'elle ne les avait pas prévenues...

Les dames convinrent que, pour une surprise... Et m'offrirent présents et friandises.

Tout en grignotant gâteaux secs et fruits confits, elles m'invitèrent à faire le tour de la table, chacune voulant me voir de près. Enfin, tout de même, ces cheveux... et cette peau, si fine qu'on en voit le bleu des veines... La Nature a de ces secrets, n'est-ce pas ?... J'avais le sentiment d'être un phénomène étrange. Pour finir, elles complimentèrent ma tante sur ma bonne éducation. Celle-ci se rengorgea. Elle n'aurait pas été plus fière si j'avais été sa fille.

L'arrivée de mon oncle mit fin à la visite. On s'exclama. Mon Dieu comme le temps avait passé ! Il fallait se préparer pour le dîner ! On se sépara sur les derniers compliments d'usage - Bien mignonne, cette petite... Et si polie... -, avec promesse de se retrouver le lendemain.

Mais la journée n'était pas finie : mon oncle et ma tante étaient invités à dîner « en ville ». Je dus me soumettre à une nouvelle séance de toilette.

Dans la pièce immense, richement éclairée, les invités, debout, un verre à la main, bavardaient par petits groupes : officiers en uniforme, messieurs en costume, dames dans leurs beaux atours - Européennes en robes de soirée, Indochinoises (moins nombreuses) en ao dai. Ma tante était moulée dans une tunique de soie brochée bleu nuit, un collier d'ivoire autour du cou, ses cheveux torsadés en chignon sur la nuque.

Un coup de gong annonça le dîner. De la table réservée aux enfants, je voyais les grandes personnes s'installer autour de la longue table, les dames toutes droites sur leurs chaises à haut dossier. Les domestiques, impeccables dans leur veste immaculée, avaient l'air d'invités. J'admirais la facilité avec laquelle ils évoluaient, se croisaient sans se heurter, portaient avec aisance des plats chargés de victuailles. J'étais fascinée par leurs mains, gantées de blanc : je ne connaissais personne portant des gants.

L'abondance des mets me surprit : la guerre semblait s'être arrêtée à la porte de la résidence. Je n'avais pas faim, à cause de la réception chez ma tante, et regrettais de ne pouvoir emporter un peu de ce trop-plein de nourriture chez nous. Les autres enfants, tous européens, semblaient se connaître. Ils bavardaient gaiement en chipotant dans leur assiette. Je doutais que, chez eux, l'on vît jamais baisser le niveau de leur malle de riz. De temps à autre, ils me regardaient en souriant. Je répondais par un sourire, sans me mêler à leur papotage. Qu'aurais-je pu leur raconter, à ces compagnons d'un soir, si à l'aise dans leurs beaux vêtements ? Leur sourire se muerait-il en mépris s'ils apprenaient que je ne n'étais pas *vraiment* des leurs ? Grâce à ma tante, ma tenue était aussi élégante que la leur, et grâce à ma mère, mon éducation valait la leur.

Après le dîner, nous - les enfants - fûmes conduits dans un salon, où nous attendait une profusion de friandises - nougats, graines de lotus et gingembre confits. Dans la pièce attenante, séparée de la nôtre par une porte-fenêtre à petits carreaux, se tenaient les adultes. Certains s'étaient mis à danser au son d'un gramophone. Près de l'appareil se tenait, tout raide, un domestique impassible, ses mains gantées croisées devant lui. Lorsque l'appareil s'arrêtait, il en soulevait le bras pour le ramener sur son support, puis enlevait délicatement le disque du bout des doigts, et, tout aussi délicatement, plaçait le suivant sur le plateau. Ses gestes étaient mesurés, son air digne, il se courbait à peine pour vérifier la position de l'aiguille sur le sillon.

La chaleur s'étant diluée dans la nuit, l'on avait ouvert les portes-fenêtres donnant sur la terrasse et les jardins. Au plafond, les ventilateurs continuaient de brasser l'air.

Ma tante vint voir si je ne m'ennuyais pas. Je la rassurai. Jamais je n'avais vu autant de dames françaises à la fois. C'était un réel spectacle de les voir danser

avec grâce, dans les bras de leurs cavaliers... Et leurs robes, si longues qu'elles traînaient par terre.

- Ces dames seront bientôt très loin, dit-elle.

Elle m'expliqua que toutes les Européennes, femmes de militaires ou de civils qui avaient suivi leur mari dans la Colonie, ne tarderaient pas à être rapatriées avec leurs enfants.

- Et toi, tu partiras aussi ?

- Non. Je ne quitterai pas Oncle Jean. Nous irons en France lorsque la guerre sera finie.

Tata Nhung ne verra jamais la France. Pour elle, la guerre se terminerait trop tôt...

Mon souvenir d'elle est une photo : un visage inscrit dans un cœur minuscule.

Vint le temps où nos réunions nocturnes cessèrent. La guerre semblait s'être évaporée, comme un cauchemar dans la clarté du jour. Notre cave redevint ce qu'elle était : un bric-à-brac, un endroit où l'on stockait bois et charbon.

C'est à cette époque que débutèrent nos visites à Madame l'Assistante Sociale. Ces rencontres se préparaient dès la veille. Ma mère ressortait de l'armoire nos plus belles tenues, qu'elle préservait de la voracité des mites grâce à la naphtaline.

Ces vêtements étaient les rescapés de notre vie d'avant. Peu après notre installation à Hanoi, ma mère était retournée à Sontay. Elle tenait à ses possessions et il n'était pas dit qu'elle se laisserait dépouiller sans se battre.

Elle était partie avec sa meilleure amie, Madame Binh, me laissant à la garde de Chi Hoa. Leur retour fut pittoresque. Les voisins se précipitèrent pour voir cet équipage étonnant : Madame Thao et Madame Binh - chacune dans un pousse-pousse - juchées sur un amoncellement de bagages et objets divers... essayant de conserver l'air digne au milieu de l'échafaudage instable. De cet amas hétéroclite jaillit mon frère, énervé d'être resté immobile si longtemps. Les voisins tendirent les bras pour aider les deux femmes à descendre de leurs véhicules, tandis que les coolies se chargeaient des bagages. Ma mère ne semblait guère affectée par cette équipée, et les surveillait d'un œil acéré. Elle avait ramené la plupart de nos effets personnels et les objets auxquels elle tenait - certains fragiles -, laissant le reste pour une autre occasion. Il va sans dire que l'on prit soin des coolies, leur offrant gîte et couvert.

Sa seconde tentative eut lieu après le départ de Chi Hoa. Ma mère profita de ce voyage pour conduire à nouveau mon frère chez Madame Phong. Elle pensait qu'il serait plus en sécurité à la campagne et, le crâne rasé, se fondrait dans la masse des petits Vietnamiens. Madame Binh offrit de m'accueillir.

On la vit rentrer à pied, les mains vides. Sans un mot, elle m'avait ramenée à la maison. Le visage fermé, elle vaqua à ses occupations comme une somnambule. De temps à autre, elle ouvrait la penderie où étaient soigneusement rangés ses vêtements, vestiges des jours heureux, en caressait le tissu. Je pensais qu'elle était triste, à cause de mon père qui ne revenait pas, de l'absence de mon frère, et que, pour une raison quelconque, elle n'avait pu se rendre à Sontay.

Inquiète de ne plus la voir, Madame Binh était venue nous rendre visite. Au début, ma mère refusa de dire quoi que ce fût, haussa les épaules : oui, tout allait bien, enfin, si on veut, compte tenu des événements... Madame Binh prendrait-elle un peu de thé ? Nous avons aussi des nougats et des gâteaux... Contre toutes les règles de politesse, Madame Binh refusa. Quelque chose - ou quelqu'un - tourmentait son amie, et elle avait décidé d'en avoir le cœur net. N'était-elle pas sa meilleure amie ? A force de patience, elle réussit à faire craquer ma mère. Par bribes, elle dit l'affreuse nouvelle : notre maison avait été bombardée, réduite en cendres. Du jardin, il ne restait que les bras noircis des frangipaniers et du flamboyant. Je pensai au mobilier, qui comportait des pièces finement sculptées, ou laquées incrustées de nacre, à la vaisselle fine, aux baguettes d'ivoire... Et la chaise haute où s'asseyait mon père... Le tout, orgueil de ma mère, s'était envolé en fumée. Ce devait être pire que de ne l'avoir pas vu. Ce fut la seule fois où je vis pleurer ma mère, et la seule fois où elle me manifesta quelque sentiment. C'est ainsi que s'acheva l'épisode de notre vie « d'avant ». On ne parla plus jamais de Sontay.

Je ne le savais pas encore, mais le Destin veillait. Aujourd'hui allait débiter un nouveau chapitre de ma vie.

- *Mau lên, mau lên.*

Ma mère me pressait. Elle ne s'énervait pas, comme une Occidentale, simplement, ses sourcils se fronçaient davantage. Nous nous dépêchions, non pour fuir un danger : nous étions « convoquées ». Si je ne connaissais pas le sens exact de ce mot, je devinais toutefois l'importance qu'il impliquait.

La veille, dès l'aube, devant l'armoire grande ouverte, ma mère avait longuement hésité avant de choisir une tenue appropriée - tunique et pantalon -, pour l'aérer. L'odeur acre des boules opalines avait flotté dans toute la maison. Par bonheur, le parfum de l'encens l'avait atténuée, jusqu'à la faire disparaître.

Et ce matin, avant de revêtir ma meilleure robe, j'avais été méticuleusement inspectée. Ma mère était intraitable en matière de propreté, et à n'importe quel moment de la journée - guerre ou pas -, je sentais sur moi son regard scrutateur : la moindre salissure appelait une remarque tranchante et un lavage immédiat. Si, afin d'épargner mes chaussures - pour cause de guerre -, j'étais autorisée à aller pieds nus, j'étais baignée chaque soir. Car, bien que Bouddha eût réduit notre

nourriture, Il nous avait laissé toute l'eau dont nous avions besoin. Par la suite, les jours « d'assistante sociale » me voyaient dûment pomponnée et chaussée.

Malgré la longueur du trajet de la maison aux bureaux des services sociaux, il était hors de question de prendre un pousse-pousse. Nous devions économiser l'argent de la course. On ne savait ce que pouvait nous réserver l'avenir.

Je ne connus la raison de cette démarche qu'une fois à destination. Comme de coutume, ma mère jugea inutile de m'informer. Je ne savais qu'une chose : il fallait être polie avec les *ba dam* (dames françaises).

On s'arrêta devant un petit bâtiment blanc. Ma mère me considéra d'un œil critique, enleva d'une chiquenaude une poussière invisible sur ma robe, lissa le col d'une main experte, replaça une boucle rebelle, et me recommanda à nouveau « d'être gentille ». Elle se redressa de toute sa taille et, d'une main ferme, poussa la porte sur laquelle se détachait un écriteau. Je ne savais pas lire, mais ma mère paraissait sûre d'elle.

La porte ouvrait sur une grande salle, où s'affairaient des dames derrière des bureaux. L'une d'elles nous fit signe de nous approcher. Ma mère lui présenta un document qu'elle avait sorti de son sac et déplié avec soin. Après en avoir pris connaissance, la jeune femme nous conduisit vers une autre pièce. Derrière un bureau noyé sous une montagne de papiers, était assise une dame, que j'estimai plus âgée à cause des fils blancs mêlés au noir de ses cheveux. Elle leva les yeux à notre entrée et, de la main, nous fit signe de prendre un siège.

Je grimpai sur une chaise en bois et m'assis, le dos bien droit, les mains à plat sur mes cuisses, les yeux baissés, comme il sied à une petite fille bien élevée.

Elle se tourna vers sa jeune collègue :

- Alors, Geneviève, que m'apportez-vous ?

- C'est une convocation, pour cette dame et... la petite.

- Merci, Geneviève, je vais m'en occuper.

- Je vous laisse avec Madame Lamont.

La jeune femme se retira.

- Comment t'appelles-tu ? demanda Madame Lamont.

Je jetai un regard furtif sur le visage avenant, mais ne répondis pas. Je pensai : « Qu'elle est belle... Même ses yeux sourient ».

Ma mère me poussa du coude.

- Alors ?... Sais-tu quel âge tu as ?... Cinq ans ?... Six ans ?... Tu aimes le chocolat ?

Du chocolat ? J'aurais voulu lui répondre, lui dire que oui, j'aimais ça, j'en avais mangé une fois, chez Tata Nhung, pour le goûter. Mais la timidité me paralysait. Qu'une telle dame s'intéressât à moi...

En parlant, elle avait ouvert un tiroir et en avait extrait une tablette de chocolat. Elle en préleva une barre, l'enveloppa dans du papier d'argent et me l'offrit.

Ma mère hocha la tête. Je remerciai poliment.

Madame Lamont empila les dossiers éparpillés devant elle et les plaça sur un coin de son bureau. D'un dossier, elle tira un imprimé blanc, le posa sur son sous-main, le lissa du plat de la main, puis saisit un porte-plume. Alors, seulement, elle regarda ma mère. J'avais suivi avec intérêt chacun de ses mouvements, oubliant la barre de chocolat que je tenais serrée, comme on tient une bougie. Je savais que l'important avait lieu maintenant.

Ma mère répondit posément aux questions, Madame Lamont en nota les réponses sur les pointillés noirs. La plume crissait en traçant de belles lettres bleues sur le papier blanc. Je me fis la promesse que, plus tard, j'aurais une écriture aussi distinguée... et aussi bleue.

Lorsque ma mère fronçait les sourcils, demanda que Madame Lamont voulût bien excuser son mauvais français, celle-ci reprenait plus lentement, répétant la question. Durant cet échange, le regard de la « dame française » passait de l'une à l'autre, comme pour déceler sur nos visages une quelconque ressemblance, se demandant peut-être si l'une était bien la mère de l'autre.

Sûrement, elle en avait vu d'autres, des vilains petits canards différents de leur mère, même s'ils ne l'avaient pas « fait exprès ».

Ayant rempli le formulaire, Madame Lamont le glissa dans une chemise bleue, puis se leva.

- Venez, nous allons à l'infirmerie.

Nous la suivîmes docilement jusqu'à une porte située au bout d'un couloir.

- Bonjour, Mesdames, lança-t-elle joyeusement, à peine la porte ouverte. Je vous amène Paulette.

- Bonjour Paulette, dirent en chœur deux femmes vêtues de blanc.

- Je vous laisse en bonnes mains, dit Madame Lamont. Lorsque vous aurez terminé, revenez me voir.

L'endroit dégageait une odeur particulière, qui me mit mal à l'aise. Tout était blanc, du sol au plafond. Je considérai avec méfiance la vitrine aux étagères remplies de fioles, les instruments luisants...

La plus jeune des blouses blanches se pencha vers moi.

- Paulette, c'est un joli nom. Moi, c'est Armelle. Je suis infirmière. Le docteur va t'examiner... Tu veux bien que le docteur regarde si tout va bien ?

Armelle était ronde de partout, avec des taches roses sur les joues. Elle ressemblait à un fruit. Ses cheveux étaient aussi noirs que ceux d'une Asiatique, sauf qu'ils étaient ondulés. Malgré son sourire qui lui faisait des yeux tout plissés, je n'étais pas rassurée. J'aurais voulu lui dire qu'il n'y avait pas besoin de docteur puisque je n'étais pas malade.

J'agrippai la tunique de ma mère.

- Va, dit ma mère.

C'était un ordre.

Je m'attendais au pire lorsque l'infirmière entreprit de me déshabiller, en m'assurant que « ce n'est rien, tu verras ». N'empêche que...



Après avoir pris connaissance du dossier remis par Madame Lamont, le docteur - une dame - me mesura : taille, longueur des bras, tour de tête... -, puis me fit monter sur une balance. J'avais le sentiment d'être un sac de riz ou un cochon. J'ignorais que l'on pesait aussi les petites filles. Un examen approfondi s'ensuivit, duquel il ressortit que j'étais en bonne santé, un peu maigre peut-être, situation courante en ces temps de crise.

Armelle nota tout, après quoi elle me fit ma première piqûre. Contre je ne sais quelle maladie. Tandis que je me rhabillais, elle inscrivit quelques mots sur un petit carton et le tendit à ma mère, en lui recommandant de le présenter à chacune de nos visites. Ma mère dit qu'elle ne lisait pas le français, mais qu'elle avait une bonne mémoire, et si Mademoiselle Armelle voulait bien lui dire ce qu'elle avait écrit, elle s'en souviendrait.

Nous retrouvâmes Madame Lamont, qui parut satisfaite du rapport médical.

- Installez-vous, je reviens dans un instant, dit-elle en se levant.

Durant son absence, ma mère et moi demeurâmes silencieuses, toutes raides sur nos chaises.

Madame Lamont revint, les bras chargés, une collègue dans son sillage. Elles déposèrent leur fardeau sur une table.

- Nous avons des vêtements neufs pour la petite, une paire de sandalettes... énumérait Madame Lamont au fur et à mesure.

Des robes neuves ! Les miennes m'arrivaient à mi-cuisse. La guerre tuait les enfants, mais ne les empêchait pas de grandir.

- ... des provisions, ... et quelques bonbons, pour avoir été sage, conclut-elle en me regardant d'un air complice.

Des boîtes de conserves - viande et lait condensé -, du riz, des haricots noirs, des biscuits... s'étaient devant mes yeux éblouis. Avec ça, pensai-je, ma mère ne me gronderait plus d'avoir faim.

Madame Lamont s'assura que vêtements et chaussures étaient à ma taille, puis appela un pousse-pousse et paya la course.

Notre retour fut triomphal. Le coolie nous déposa devant notre porte et, sous le regard ébahi des voisins, aida ma mère à décharger les provisions. Les femmes s'agglutinèrent devant notre porte. Madame Thao avait-elle déniché de bonnes adresses, comme à son habitude ? Où était-ce ? Aurait-elle l'obligeance de partager ses secrets ? D'un geste royal, ma mère les fit entrer et leur offrit thé et biscuits. D'abord dubitatives en croquant dans ces carrés épais qui s'effritaient dès que l'on y plantait les dents, ces dames décrétèrent finalement que, ma foi, avec du thé... Sans savoir qu'elles mangeaient des rations militaires.

Elles écoutèrent avec attention - et une pointe d'envie, je crois - le compte-rendu de notre expédition, réclamèrent des éclaircissements sur tel ou tel point et, enfin, félicitèrent ma mère pour ces bienfaits inattendus.

Elles palpèrent le tissu de mes robes venues de France, rêvèrent de ce pays qu'elles ne connaîtraient jamais, interrogèrent ma mère sur ce qu'elle pouvait en savoir par des récits de mon père. Questions et réponses s'entrecroisaient dans un brouhaha joyeux. Une visiteuse offrit de fixer sur pellicule cet instant mémorable et envoya sa fille chercher son mari. Ce fut la bousculade, chacun voulant figurer sur la photo. On oublia pour quelques instants les difficultés quotidiennes.

Pour le dîner, ma mère ouvrit une boîte de « bosse de chameau », une viande étrange, semblable à de l'os concassé, impossible à mâcher. Nous le mélangeâmes à notre riz pour lui donner du goût.

Cette nuit-là, je m'endormis sans savoir que je venais de faire mon premier pas vers le pays de mon père.

Nous retournâmes périodiquement dans le bâtiment blanc, où je ne me fis pas prier pour me laisser apprivoiser par les dames-assistantes. Je crois qu'elles avaient un petit faible pour nous car, dès que nous avions passé la porte, nous étions accueillies sans tarder. Était-ce parce que j'étais différente des autres fillettes qui, elles, avaient la chance de ressembler à leur maman ?

Je me familiarisai avec l'odeur de l'infirmerie, et me laissai ausculter sans crainte par le « docteur Françoise ». Seule, Armelle me causait du souci avec ses piqûres... qu'elle s'empressait de me faire oublier avec une friandise.

Nos visites durèrent jusqu'au jour où...

Pour notre première entrevue avec « les Sœurs », ma mère sortit de l'armoire la robe offerte par Madame Lamont lors de notre dernière visite.

En nous la remettant, celle-ci m'avait dit :

- C'est un cadeau de ma part, une robe que tu découvriras à la maison. Tu verras, tu ressembleras à une princesse.

En nous raccompagnant à la porte, elle m'avait serrée très fort dans ses bras :

- Ta maman a de la chance d'avoir une gentille petite fille comme toi. Au revoir, ma petite Paulette. Ne m'oublie pas... Tu te souviendras de Madame Lamont ?

Je hochai énergiquement la tête et lui dis « A bientôt, Madame » en l'embrassant, sans savoir pourquoi elle avait tout à coup besoin de se moucher.

Une réalité me frappa : ma mère ne m'avait jamais dit de ces choses, qui font bouger le cœur plus vite ou donnent envie de pleurer, ni gardée si longtemps dans ses bras. Elle ne me prenait jamais dans ses bras, de toute façon.

Dans le pousse-pousse qui nous ramena à la maison, j'étais assise bien droite, mes mains serrées sur la boîte

posée sur mes genoux, rêvant à son contenu. Un ruban de satin rose soulignait l'élégance de l'emballage.

Après l'avoir ouvert, ma mère ne put retenir une exclamation de surprise en découvrant la merveille qui reposait dans du papier de soie. La robe était coupée dans un tissu rose pâle, aussi fin qu'une aile de libellule, si fin qu'il avait fallu le doubler. Le haut était ajusté jusqu'à la taille, d'où partaient de fines fronces. Le col, dans le style du col marin, était arrondi aux angles et bordé de dentelle blanche, de même que les manches courtes, légèrement gonflantes. Je ne pouvais croire qu'elle me fût destinée.

Cette robe avait dormi dans l'ombre de l'armoire, à côté des tuniques de mère. Celle-ci l'en avait sortie hier, l'avait pendue sur une des barres du lit à baldaquin. L'encens qui brûlait devant l'autel des ancêtres aiderait à lui faire perdre son odeur de naphthaline. Aujourd'hui était un *grand jour*. J'avais été préparée avec autant de soin que si nous avions été convoquées par l'Empereur en son palais. J'imaginai que cela se passait ainsi.

Une fois, j'ai vu l'Empereur, enfin, pas vraiment vu, aperçu de loin, très loin, à cause de la foule. Quelqu'un m'avait perchée sur ses épaules. En fait, je n'avais pas vu l'Empereur, seulement le palanquin rouge et or dans lequel on le portait. C'était la fête, le *Têt*, je crois. Les gens étaient heureux, ils criaient, agitaient leurs bras, lançaient des pétards. C'était il y a bien longtemps, bien avant les « événements ».

Aujourd'hui était un grand jour, mais sans pétards ni repas de fête. Revêtue de ma robe de princesse, les cheveux retenus par un nœud assorti à ma robe, les pieds chaussés de sandalettes blanches, je me tenais debout devant ma mère, affrontant son œil critique : je luisais comme un sou neuf. Sûrement, *les Sœurs* - qui qu'elles fussent - seraient impressionnées par le « petit sou » que j'étais.

Se reculant pour mieux voir, sourcils froncés, tête penchée, elle m'inspecta de la tête aux pieds, me fit tourner comme une toupie, devant, derrière, sur les côtés, s'accroupit pour vérifier si la robe tombait bien, passa la main sur les fronces de la taille... Enfin, elle se leva, enfila ses socques laqués et prit son sac. Qu'elle était belle, dans sa tunique de soie brochée noire, discrètement agrémentée de petits motifs colorés ! J'espérais posséder, plus tard, des tenues similaires.

- *Mau lén* !

C'était le signal du départ. Le chemin était long, qui nous mènerait jusqu'aux abords du Fleuve Rouge, non loin du Pont Doumer, dont la silhouette métallique serait amputée quelque vingt ans plus tard, par des raids américains.

En longeant le cimetière chinois, je serrai très fort la main de ma mère, épiait furtivement les tombes, n'osant dire mon effroi au risque de me faire gronder. Cimetière était un bien grand nom pour ce tertre au gazon clairsemé

qui poussait entre les stèles érodées plantées de guingois. Aucun mur n'isolait cet espace, que des arbres touffus maintenaient dans l'ombre, entretenant ainsi une atmosphère sinistre. On disait que des fantômes le hantaient en permanence. Son silence était une menace en lui-même, et je redoutais qu'un *ma cui* ne profitât de mon passage pour s'accrocher à mon dos et ce, bien que l'on m'eût assuré que les *ma cui* ne sortent qu'au crépuscule.

A vrai dire, que savait-on, *réellement*, de ces êtres malfaisants ? Il en existe, paraît-il, des *quantités*. Les plus nuisibles sont les tout petits, dont la présence n'est perceptible que lorsqu'ils vous ont déjà entrepris. Le pire, selon les récits, est celui, pas plus gros qu'une mouche, qui se nourrit de sang humain. Il guette le moment propice - pendant votre sommeil, le plus souvent - pour planter sa trompe minuscule dans la partie vulnérable de votre cou et aspirer votre sang.

Je ne connaissais aucune victime d'attaques de *ma cui* mais, dans un pays où le surnaturel est intimement lié à la vie quotidienne, tout pouvait arriver. Aussi, pour une fois, était-ce moi qui pressais le pas. Passé le cimetière chinois, les *ma cui* de mon imagination se noyèrent dans l'agitation du centre ville, avec ses boutiques et ses trottoirs animés. J'aurais voulu que ma mère ralentît ou s'arrêtât, ne serait-ce qu'une minute, pour regarder, tiens, ce marchand d'oiseaux. Combien y en avait-il dans ces cages de bambou ? Cet homme, qui semblait connaître leur langage, m'intriguait. Il avait deviné mon intérêt et s'était tourné vers nous pour faire l'article, une cage tenue à bout de bras. Mais nous étions passées. Je me retournai pour le voir aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que ma mère me rappelât à l'ordre en tirant sur mon bras d'un coup sec.

Nous contournâmes le Petit Lac et sa Pagode. Pas un friselis à la surface de l'eau : la Tortue légendaire devait se reposer. Nous passâmes des bâtisses, revêtues de cette peinture couleur moutarde qui semblait avoir été créée exprès pour distinguer les bâtiments administratifs des autres.

Les élégantes demeures du quartier résidentiel, entourées de leurs jardins clos, semblaient abandonnées. Leurs propriétaires les avaient-ils désertées, ou se reposaient-ils simplement derrière leurs volets ? Était-ce là qu'avaient résidé les dames dont ma tante disait qu'elles « seraient bientôt loin » ?

Au bout d'une rue déserte, ce fut là...

Un portail noir à double battant, aux barreaux doublés d'un tablier métallique, masquait l'intérieur. Seule, la cime des arbres était visible par-delà les hauts murs qui défendaient la propriété et laissaient deviner son importance. Après une infime hésitation, ma mère - qu'aucune difficulté ne pouvait arrêter - tira sur une chaîne qui pendait à portée de main. Elle vérifia ma tenue et se redressa, toute droite face à la porte.

- S'il vous plaît, par ici.

Une jeune Indochinoise était apparue sur notre gauche et nous faisait signe. Nous la rejoignîmes devant une petite porte. Elle s'effaça pour nous laisser passer. La jeune fille me rappelait Chi Hoa. Nous la suivîmes dans l'allée qui courait entre les arbres d'espèces variées : hévéas aux feuilles luisantes, arbres à coton, flamboyants. Et tout à coup...

Ma mère s'arrêta. J'ouvris tout grands mes yeux. Au-delà d'une grande cour se dressait une demeure dont la façade, éblouissante de soleil, semblait s'étirer à l'infini. Elle comportait un étage, et l'on pouvait deviner une terrasse grâce à sa balustrade à colonnettes. La maison semblait dormir, avec ses persiennes mi-closes pour se préserver de la chaleur.

Le silence était solennel. Ma mère elle-même semblait troublée. La jeune fille s'est-elle trompée ? Peut-être ne sommes-nous pas les visiteuses attendues, un domestique va nous éconduire sur-le-champ... Silencieuse, notre accompagnatrice nous mena devant une petite avancée flanquée de fines colonnes. Une marche, nous voici devant une lourde porte rouge-brun, que la jeune fille poussa. Le jour projeta un rectangle de clarté dans le hall obscur. La fraîcheur, après notre longue marche sous le soleil, fut une bénédiction.

- Je vais appeler ma Mère, dit-elle avant de disparaître.

Pourquoi s'exprimait-elle en français à une compatriote ? Et pourquoi allait-elle chercher sa mère ? Où étions-nous ? Je cherchai la main de ma mère. Mes yeux s'étaient habitués à la pénombre, et j'essayais de deviner la qualité des occupants des lieux. Je n'étais pas du tout rassurée par ce que je voyais.

Le chatolement extérieur ne laissait aucunement prévoir l'austérité de l'intérieur : les murs blancs étaient nus, à l'exception d'un crucifix de bois sombre, presque aussi imposant que celui qui trônait au-dessus de l'autel de la cathédrale. Non, ceci n'était pas la demeure d'un dignitaire. Le visage de ma mère n'exprimait aucun sentiment. Seulement, lorsque son regard s'arrêta sur moi, il s'y attarda de façon inexplicable. Un froid soudain m'enveloppa.

Un cliquetis nous alerta. Une silhouette apparut à l'extrémité du hall, forme blanchâtre se découpant dans la pénombre. Elle approchait rapidement. Arrivée à notre hauteur, elle nous examina, répondant d'un signe de tête au salut déférent de ma mère. Je baissai respectueusement les yeux.

Tandis que les deux femmes s'entretenaient, j'étudiai à la dérobée cette dame étrange, dont l'apparition me déconcerta. Petite et mince, pas du tout Asiatique comme je l'avais supposé, cette Mère était vêtue d'un habit blanc qui lui tombait jusqu'aux chevilles. Une sorte de tunique ouverte sur les côtés - un scapulaire, me dirait-on plus tard - et gansée de bleu couvrait sa robe. Sur sa poitrine se détachait, suspendu à un cordon noir, un Christ d'argent reposant sur une croix de bois noir. Un

bonnet emprisonnait sa tête et son front, ne laissant voir qu'un visage sévère, étroit et sans âge, où luisaient des yeux sombres sous des sourcils noirs et fournis. Un voile de coton blanc, épinglé sur un support rigide, complétait son habillement. Le long de sa cuisse, accroché à une ceinture de cuir noir entourant sa taille, pendait un rosaire dont les grains noirs, de la grosseur d'un longane, cliquetaient à chacun de ses mouvements.

La religieuse nous fit signe de la suivre. Nous entrâmes sur la pointe des pieds. La pièce, aux murs nus, au carrelage luisant de propreté, était intimidante, malgré les fenêtres à petits carreaux qui donnaient sur l'extérieur ensoleillé. Ici, pas de mobilier ni de bibelots inutiles. Au milieu de la pièce, une table qu'entouraient trois chaises en vis-à-vis ; près d'une fenêtre, une table plus grande, et des chaises, disposées autour de la table ou alignées le long du mur. L'ensemble était en acajou, ciré à la perfection. Le silence nous englobait.

Nous nous installâmes face à la religieuse. Rien n'encombra la table de travail, si ce n'est un mince dossier de couleur bleue, un plumier, un encrier, un tampon buvard et un petit crucifix sur son socle. Elle ouvrit le dossier, parcourut la première page, me considéra, revint au feuillet qu'elle tenait, le relut, parut réfléchir une éternité avant de le poser.

Comme l'avait fait Madame Lamont au cours de notre première visite, elle interrogea ma mère, fit courir sa plume sur un second feuillet. A l'opposé de celle, chaleureuse, de l'assistante sociale, sa voix était sèche, son écriture fine et serrée, comme sa personne. Pas une fois, elle ne sourit. Ma mère, qui ne craignait rien ni personne, était impressionnée. Elle était plus raide que d'habitude sur sa chaise, comme si on avait attaché une hampe de bambou dans son dos. A aucun moment, elle n'osa avouer avoir mal compris quoi que ce fût. Pour ma part, j'étais statufiée, heureuse qu'elle ne m'interrogeât pas.

La religieuse referma le dossier et se leva : l'entretien était terminé. Tandis que nous quittions la pièce, je sentais son regard dans mon dos. Une pensée me traversa. Malgré leur différence, une similitude existait entre cette dame et ma mère : même aspect fragile que démentaient un regard perçant et une allure déterminée. Je la vis disparaître avec soulagement dans la profondeur du couloir.

Cet après-midi-là, j'étais à mille lieues de me douter que cette femme d'apparence frêle aurait une telle influence sur mon existence. Ou que, dans un passé récent, elle avait tenu tête à des soldats japonais, décidés à exterminer tout Français se trouvant à portée de baïonnette.

La jeune fille nous attendait devant la porte. En nous raccompagnant, elle désigna les fillettes qui s'égaillaient dans la cour et se dirigeaient vers un bâtiment annexe.

- La sieste est finie. Elles vont au réfectoire, c'est l'heure du goûter.

Ma mère s'arrêta pour les regarder, mit sa main sur mon épaule, et la serra.

Le chemin du retour me parut moins long. Lorsque nous passâmes devant le marchand d'oiseaux, ma mère s'arrêta. L'homme nous vanta les mérites des différentes espèces :

- Ecoutez le chant mélodieux de ce rossignol... Admirez les plumes de cet oiseau qui nous vient de Chine... Ce bleu, ce vert, qui luisent au soleil... Et ces petits bengalis pleins de vie... Ils ne mangent presque rien... quelques graines et c'est tout...

J'admirai en silence, tendis la main pour caresser les minuscules cages de bambou que le marchand agitait devant nous. Je regardai ma mère. Elle secoua la tête. Qu'avions-nous besoin d'une bouche supplémentaire, si minuscule soit-elle, à nourrir ? Plus loin, nous nous arrêtâmes devant l'étal du marchand de bonbons.

Après cette entrevue oppressante, j'étais heureuse de retrouver les visages familiers de mon impasse. La plupart de nos voisins exilés avaient regagné leur domicile, s'estimant plus en sécurité en ville que dans les maisons isolées de la campagne. Certains y avaient été proprement dépouillés, de même que ceux qui leur avaient offert asile.

On était heureux de rentrer chez soi, mais une angoisse latente occupait les esprits : l'absence des hommes, partis depuis trop longtemps. Ne restaient que les aïeuls, trop vieux pour combattre. L'on célébrait parfois le retour d'un père, en permission pour quelques jours, que l'on reconnaissait difficilement en cet homme amaigri, aux traits tirés. La guerre n'empêchant pas le cycle de la vie, on fêtait à l'occasion la venue d'un nouveau-né, opportunité pour tous de se réunir autour d'un maigre festin. Il arrivait qu'une nouvelle parvînt du front, annonçant qu'une famille était désormais privée de son chef. Alors, on faisait cercle autour de la jeune veuve et de ses enfants.

Ces événements faisaient se nouer ou resserrer les liens de voisinage. On oubliait les divisions, on s'entraidait volontiers, malgré les difficultés du ravitaillement, partageant avec les plus démunis un repas plus copieux qu'à l'ordinaire.

Le dimanche matin, ma mère m'emmenait à la cathédrale. Elle y retrouvait ses amies après la messe et ces dames bavardaient sur le parvis. Puis nous nous promenions, ma mère et moi, autour du Petit Lac. Parfois, nous traversions la passerelle rouge menant à la pagode située au milieu du lac, pour y faire brûler une poignée de bâtons d'encens.

Notre ultime visite au service social nous apprit le départ de Madame Lamont pour la France. C'est pour cela qu'elle m'avait offert cette jolie robe et embrassée si

fort la dernière fois. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Je sentis comme un abandon. Mais les temps n'étaient pas aux regrets. Les événements me bousculaient.

Un changement dans le comportement de ma mère éveilla mon attention. Elle était moins sévère, me considérait parfois d'un air pensif, puis faisait mine d'être accaparée par une urgence lorsqu'elle s'apercevait que je la regardais. Cela se précisa le jour où elle fit emplette d'une valise de cuir beige qu'elle plaça sur mon lit, près d'une pile de vêtements fraîchement repassés. Je trouvais étrange la façon qu'elle avait de les ranger délicatement dans la valise, sans rien dire, comme si elle accomplissait la tâche la plus importante au monde, ou de défroisser, d'un revers de main, un faux pli visible par elle seule.

Le claquement sec de la fermeture métallique me fit sursauter. Comme un coup de feu. Les sangles bouclées, ma mère attrapa la poignée et souleva la valise, puis la reposa lentement sur le lit. Comme à regret.

Cela m'inquiéta.

Ma mère fit les frais d'un pousse-pousse, à cause de la valise. Les voisins - parents et enfants - s'étaient massés devant notre maison pour assister à mon départ. La nouvelle avait été répandue par Madame Binh, mise dans la confiance. On admira ma robe, le nœud dans mes cheveux. On complimenta ma mère. On me toucha pour me souhaiter bonne chance.

Le coolie nous aida à monter dans son véhicule avec une courtoisie peu commune aux gens du métier. Il ne se comportait pas comme un coolie ordinaire. Je me demandais s'il n'aurait pas, en des temps meilleurs, occupé une autre situation, ou même vécu des revenus ses propriétés. A l'instar de ma mère, aurait-il tout perdu ?

Raide sur le siège, je me sentis l'âme d'une princesse, dans cette robe rose que je portais pour la seconde fois. Lorsque le véhicule démarra, mes camarades l'entourèrent en criant, coururent au même rythme jusqu'à l'entrée de l'impasse, le suivirent dans l'avenue bordée d'arbres. Il y avait Phuoc, mon préféré, avec son épi sur le haut du crâne et ses yeux rieurs ; Lam, toujours à me taquiner ; Long, le plus âgé de nous tous, nous dominant du haut de ses douze ans ; Lan et Tu, les filles. Et tous les autres... Ceux, aussi, qui étaient partis, et ne sont pas revenus parce qu'ils avaient rejoint leurs ancêtres... Mon cœur allait vers eux.

Mais on ne rivalisait pas avec un coolie. Je me retournai pour les voir le plus longtemps possible, ces compagnons avec lesquels j'avais partagé les jeux, les rires, mais aussi des jours sombres. Je revoyais nos courses dans l'impasse, nos joyeuses bagarres autour de Ong Kem ou Ong Keo, pour être le premier servi, nos adieux à ceux qui partaient rejoindre une tante ou des grands-



parents à la campagne. Chaque tour de roue m'éloignait d'eux. Devinaient-ils, tandis qu'ils couraient derrière le pousse-pousse en agitant les bras, que mon départ serait sans retour ? Comment le pourraient-ils, témoins qu'ils étaient des allées et venues au gré des nouvelles plus ou moins alarmantes ? Bientôt, ils durent s'arrêter et la bande joyeuse ne fut plus qu'un point à l'horizon. Comme un point final. Je ne pus retenir un sanglot.

Ma mère me poussa du coude.

- Tiens-toi droite. Et ne pleure pas, tu vas avoir les yeux rouges. Que va dire la Mère ?

Ma mère me parlait en vietnamien, sauf en présence d'étrangers, comme Madame Lamont ou la Mère Supérieure. Il en allait de même lorsque Papa était là.

Entendant ma mère, le coolie tourna la tête, puis comprit qu'elle ne s'adressait pas à lui. Son pantalon de coton noir roulé jusqu'aux genoux, il courait vite, d'un pas égal, ne paraissant nullement incommodé par la chaleur, sa chemise délavée flottant au vent de la course.

Les arbres défilaient le long de l'avenue. Le coulis dut ralentir sa cadence au passage de rues étroites, bordées de boutiques et de restaurants qui débordaient sur les trottoirs, sans compter les marchandes de quatre saisons qui marchaient sans crainte sur la chaussée, une hampe de bambou souple sur l'épaule, aux extrémités de laquelle pendaient des paniers contenant fruits et légumes. Je m'emplis les yeux de toutes ces couleurs et les oreilles d'une cacophonie familière. Je humai au passage les senteurs fortes d'un marché tout proche. Nous traversâmes le quartier français, trop silencieux, avec ses belles demeures et ses bâtiments administratifs de couleur jaune moutarde.

Ma mère resta silencieuse durant le reste du trajet. Elle me jetait un coup d'œil de temps à autre, semblait vouloir parler, puis se ravisait. Lorsque j'aperçus le Pont Doumer, je sus que nous approchions du but. Mon appréhension s'accrut de telle façon que j'en oubliais d'apprécier la fin de la course. Si l'avenir me paraissait incertain, le fait que ma mère allait m'abandonner était bien réel.

L'entretien avec la Mère Supérieure fut de courte durée. Nous restâmes debout, face au bureau, tandis qu'elle consignait mon arrivée dans mon dossier. Elle nous raccompagna dans l'entrée.

- Ne vous inquiétez pas, la petite sera très bien avec nous, dit-elle à ma mère, avec des compagnes de son âge.

Puis à la jeune fille qui nous avait accueillies :

- Voulez-vous prévenir Sœur Blandine que la nouvelle est arrivée ?

Sans attendre, elle tourna les talons. Le cliquetis de son chapelet décroût rapidement, sa silhouette blanche se fonda dans la pénombre.

- Ma fille gentille, Maman revient bientôt.

Sur ces mots, ma mère partit. Elle ne me serra pas sur son cœur, comme Chi Hoa lorsqu'elle me quitta. Elle s'en alla, toute droite dans son habit de fête, sans se retourner.

La jeune fille qui ressemblait à Chi Hoa prit ma main et la pressa :

- Je m'appelle Xuyên. Reste ici. Je vais chercher Sœur Blandine.

Je me retrouvai seule, dans ce hall sombre, aussi triste que cet homme qui se tordait sur sa croix. Pourquoi ma mère me laissait-elle ? N'avais-je pas été gentille ? Pourquoi me séparait-elle de mon frère ? Pourquoi ?... Toutes ces questions qui tournoyaient follement dans ma tête resteraient à jamais sans réponse.

Par la porte ouverte, je la vis s'engager dans l'allée. Elle marchait vite. Sa tunique de velours noir voletait au gré de sa démarche, pareille aux ailes d'un oiseau de mauvais augure. Un tournant de l'allée la déroba bientôt à mon regard.

Ma mère m'abandonnait entre des mains étrangères, dans un monde dont je ne connaissais rien. J'étais orpheline. Orpheline ! Pourquoi ? Pourquoi ?

Pourquoi gardait-elle mon petit frère et pas moi ? Il était son préféré parce que c'était un garçon, mais est-ce que je comptais pour rien ? Une boule se forma dans ma poitrine, mes yeux se mouillèrent. Pourquoi ceux que j'aimais disparaissaient-ils de ma vie ? Mon Papa, absent depuis si longtemps, je savais confusément que ce n'était pas sa faute s'il ne revenait pas, qu'il ne reviendrait jamais. Antoine, mon frère, que je ne reverrais sans doute pas. Ma mère, Tata Nhung, mes amis... Pourquoi s'attacher à quelqu'un si on doit se quitter un jour ? Je me promis alors de ne plus aimer personne. Non, plus personne. Jamais. Je n'avais plus de famille, plus d'amis, plus de maison. A l'emplacement où, un instant plus tôt, se tenait une petite fille qui était moi, il y avait un grand vide. Je repoussai le chagrin. Pas de larmes. Plus jamais.

- Comment t'appelles-tu ?

La jeune fille était revenue, accompagnée d'une autre dame en blanc, au visage rassurant.

- Paulette, murmurai-je.

La religieuse passa un bras autour de mes épaules :

- Je suis Sœur Blandine. Viens, je vais te présenter à tes compagnes. Xuyên va s'occuper de ta valise.

Sœur Blandine était fière du nom choisi lors de sa prise de voile, fière de sa patronne, dont elle s'empresserait de me raconter les hauts faits à la première occasion. Une sacrée dompteuse, cette Blandine, esclave devenue chrétienne ! La *Vie des Saints* la montrait liée à un poteau, au milieu d'une arène. Malgré ce handicap, la douce jeune fille avait réussi à persuader des lions - affamés pour la circonstance - de se coucher à ses pieds au lieu de la croquer toute crue... au grand dam des spectateurs. Si Sœur Blandine n'était pas dompteuse, c'était une sacrée conteuse ! Je ne savais pas, alors, que, des années plus tard, je serais pensionnaire dans la

ville même où Sainte Blandine avait exercé ses talents de dompteuse. Chère Sœur Blandine !

Je courais à côté d'elle, qui marchait vite. Elle semblait glisser sur le dallage du couloir interminable, sur des pieds invisibles. Au fur et à mesure que nous avançons, des voix se précisaient, où le vietnamien dominait de loin le français. Dans la cour, nous fûmes encerclées par une ribambelle de têtes brunes, curieuses de voir « la nouvelle ». Et quelle nouvelle !

- *Con tay ! Con tay !* (Française).

Elles ressemblaient toutes à mes amis de l'impasse, brunes au teint mat.

- *Con tay ! Con tay !* scandait-on de tous côtés.

- Elle est Eurasienne, tout comme vous, coupa Sœur Blandine.

Murmures incrédules, regards sceptiques... Allez faire croire à des gamines qu'une mère « pur *nem* » puisse fabriquer un produit aussi... Aussi quoi ?

- Voici Sœur Guilhem, dit Sœur Blandine, se tournant vers une religieuse qui approchait à grands pas.

Une « grande » l'avait baptisée - irrévérencieusement mais sans méchanceté - *Bà Ngu* (Sœur Cheval), à cause de son physique : sa taille, qui la faisait dominer d'une tête ses consœurs ; son visage, assez plaisant, aux traits vaguement masculins que n'avantageaient guère des lunettes cerclées d'écaïlle ; sa voix légèrement enrouée. Elle avait le teint clair et des yeux bleus. Plus tard, on me glisserait en confidence : « Sœur Guilhem a des cheveux blonds avec des fils blancs... C'est vrai, on les a vus, qui dépassaient de son voile... »

Elle se pencha vers moi :

- Comment t'appelles-tu ?

- Paulette, murmurai-je, intimidée par le cercle de regards.

Je ne conservai pas ce prénom choisi par mon père. Deux *Paulette* à la Mission, c'était une de trop. Droit d'aînesse, l'autre garda le sien.

On amputa le mien, je devins *Paule*.

- Tu as un nom de garçon, plaisantèrent mes compagnes, oubliant le e final - muet, il est vrai. Je détonnais dans cette marée brune, et l'on accentua cette singularité.

Irène était une « petite mère ». On appelait ainsi une « grande », assez raisonnable pour encadrer les plus jeunes. Irène avait quatorze ans. Sœur Blandine m'avait remise entre ses mains avec, pour consigne, d'abord de me faire visiter le dortoir, puis de m'aider à m'intégrer.

Situé à l'étage, peuplé de lits métalliques habillés de moustiquaires, le dortoir donnait sur une terrasse, à l'avant de la maison. Le soleil ayant tourné, Irène ouvrit les persiennes et la porte-fenêtre. Elle s'arrêta au milieu d'une rangée souleva une moustiquaire.

- Voici ton lit. Il te plaît ?... Tu seras entre Julienne et Antoinette.

La brise qui s'était engouffrée faisait se gonfler les moustiquaires. Des fantômes prêts à s'envoler.

- Viens sur la terrasse.

Je ne regardais pas les jardins, mais les enfants qui jouaient dans la cour. Je les enviai. Mes amis me manquaient. Combien de temps leur faudrait-il pour m'oublier ?

Une cloche tinta. Dans la cour, cris et rires s'éteignirent d'un coup, comme une chandelle que l'on mouche. Dans la cour, les fillettes se mirent en rang par deux devant une petite construction à l'écart du bâtiment principal.

Irène posa une main sur mon épaule.

- C'est l'heure du souper, il faut se dépêcher. Viens, je vais te montrer pour la toilette.

Irène prit ma main. Nous quittâmes la terrasse, traversâmes le dortoir pour atteindre la sortie. Dans le couloir, sous les fenêtres donnant sur l'arrière de la maison, des cuvettes blanches étaient alignées le long du mur. On apercevait des flamboyants et des frangipaniers.

- La grande toilette, on la fait en bas, dans les salles de bain. Le matin, on se lave ici. Le visage et les dents. Et ça, tu vois...

A côté de chaque cuvette, un gobelet avec sa brosse à dents et une petite boîte ronde en fer-blanc.

Irène en prit une, souleva son couvercle, découvrant une substance compacte de couleur rose pâle. Elle se pencha vers moi.

- Sais-tu ce que c'est ?...

Je secouai la tête. Ma mère me brossait les dents, mais sans cette substance rose.

- C'est du dentifrice... Regarde : je mouille une brosse à dents, puis je gratte... Tu vois ? C'est avec ça qu'on se brosse les dents. Ne t'inquiète pas, tu t'y feras très vite... Maintenant, il faut vraiment se dépêcher.

Après avoir dévalé les escaliers et traversé la grande cour caillouteuse, nous arrivâmes devant le réfectoire. Le petit bâtiment, tout en longueur, comportait une véranda bordée d'une balustrade de bois brun, à la peinture écaillée. Dès l'entrée, une odeur délicieuse nous enveloppa.

- La cuisine se trouve derrière le réfectoire, chuchota Irène.

Elle murmurait car, à l'intérieur le silence était presque total. On ne percevait que le bruit des couverts manipulés avec soin.

Autour des longues tables de bois clair, sur des bancs, étaient assises les fillettes - dix par table. A chaque extrémité étaient placées deux aînées, préposées au service et chargées de veiller au bon déroulement du repas. Irène me plaça à la table qu'elle présidait avec une autre grande.

- Tu occuperas toujours cette place. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux aussi t'adresser à Marcelle. Et voici Julie, à côté de toi, Claudine, Françoise...

Irène me présentait mes compagnes de table, qui dévoraient avec appétit le contenu de leur assiette.

Malgré l'aspect engageant du repas - poulet émincé et germes de soja accompagné de riz -, je ne pouvais rien avaler. Le chagrin me serrait la gorge. Il me semblait que jamais plus je ne pourrais manger ni boire. Irène me força à accepter une banane, dont je grignotai la moitié du bout des dents. Mes voisines ne se firent pas prier pour se partager mon souper.

Après le souper, je suivis les filles pour la toilette, qui eut lieu dans un silence relatif, sans bousculade. Puis la cloche sonna l'*Angelus*. On se rassembla pour la prière du soir, avant de monter en silence dans les dortoirs.

J'eus du mal à m'endormir dans ce lit étroit qui ressemblait à un cercueil, avec sa moustiquaire blanche et son ciel de lit opaque. Je guettai la nuit, à l'affût du moindre bruit. Le silence ne fut rompu que par le frôlement des corps contre les draps, des grognements indistincts... Parfois, une fille rêvait tout haut. Le sommeil m'emporta soudain.

Grâce à la gentillesse d'Irène, et au tourbillon dans lequel m'entraînèrent mes compagnes, mon sentiment d'abandon s'atténua. Je me familiarisai avec la vie de pensionnaire, à sa discipline : ne pas marcher pieds nus, comme les *nha qué* dans les rizières, se mettre en rang au coup de sifflet, respecter les moments de silence, apprendre les prières... Toute occasion était bonne pour louer Seigneur : au réveil, lorsque la Sœur clamait *Benedicamus Domino* en tapant dans les mains, nous devons répondre *Deo Gratias* ; avant et après chaque repas ; le soir, au coucher. Je mémorisais vite, Sœur Blandine était ravie.

Malgré les contraintes, je m'installais dans un bonheur relatif. Je n'avais plus peur ni faim. La guerre était loin, dans un autre monde. Elle ne franchirait pas l'enceinte de la propriété, invisible aux yeux de l'ennemi, derrière son écran de murs et d'arbres. Je m'y sentais en sécurité. J'assimilais les sœurs aux anges gardiens, et les croyais de taille à affronter n'importe quoi... et n'importe qui.

Néanmoins, cette quiétude était ternie par un doute. Auparavant, si je n'étais « pas pareille » que mes petits camarades, j'en connaissais la raison : j'étais métisse. A présent, une question me tracassait : pourquoi mes compagnes ressemblaient-elles à leur mère et pas moi ? Je subissais cette « tare » comme une faute.

Jusqu'au jour où l'on m'enseigna que Dieu est bon mais que, bang ! Il punit les mauvaises actions... Savais-je qui est Saint Pierre ? Oui, celui qui a l'air d'un gentil grand-père... Eh bien, Dieu l'a placé à la porte du Ciel pour faire le tri : les bons entrent, les méchants sont précipités dans les ténèbres. Un soupçon m'effleura : avais-je été méchante sans le savoir ? Avais-je « péché par omission » - quoi que cela signifiât -, comme on le dit dans une prière ?

Qui saurait me répondre ?... Irène ?... Irène m'aimait, elle dirait que non, je ne suis pas méchante, mais pas du tout... Les sœurs ? On ne questionne pas les grandes personnes, et les sœurs sont des grandes personnes.

A moins que... Ma seule chance était que ma mère ne fût pas ma mère... C'est cela, la raison de sa préférence pour mon frère... Je me souviens de cette fois où, en ajustant un foulard sur ma tête, elle m'avait recommandé : « Si on te le demande, ne dis pas que je suis ta mère, mais ta bonne »...

Je me rappelle de ce jour où nous étions sorties de bon matin, en quête de mon père. Munie d'un panier de provisions, ma mère m'avait entraînée dans une errance qui nous avait menées d'un endroit à l'autre. Devant des bâtiments à l'allure sinistre, elle avait interrogé les gardes armés, se souciant peu d'être rabrouée. En rentrant, nous avons partagé la nourriture destinée à mon père : une partie pour l'autel des ancêtres, à nous le reste... L'aventure avait recommencé. Et puis, l'on remarqua cette femme...

Je me souviens de ce camp où ma mère et moi fûmes détenues. Pour combien de temps ? Je ne saurais le dire. Souvenir flou - quelques *flashs*, comme les *rushes* d'un film. Comme si ma mémoire a voulu occulter certains détails, comme on censure un récit. Néanmoins, je revois cette foule silencieuse - femmes, enfants, vieillards - entassée à l'ombre d'un espace ouvert, recouvert d'un toit de palme. Les visages n'exprimaient ni peur, ni tristesse, simplement l'attente résignée d'un avenir incertain. Comme les nuits où le cri strident de la sirène nous avait précipités, haletants, dans notre cave. Les enfants eux-mêmes étaient calmes. Chaque jour, l'on nous distribuait une boule de ce riz de mauvaise qualité, strié de rouge, que l'on destinait ordinairement aux animaux. Il n'y eut ni querelle, ni révolte : on attendait en priant Bouddha...

A peine m'étais-je familiarisée avec mon environnement que, déjà, on se chargeait de mon éducation. Tandis que Sœur Guilhem m'inculquait les rudiments de l'écriture, Sœur Thérèse m'initiait aux secrets des Ecritures.

Si, respectant en cela le souhait de mon père, ma mère m'emmenait le dimanche à la cathédrale, j'ignorais tout de sa religion. Je n'avais pour support qu'une médaille en émail bleu représentant une femme, un voile couvrant ses cheveux.

Les récits extraordinaires de la Bible m'enchantaient. Je ne me lassais pas d'entendre les aventures de ces personnages qui accomplissaient des merveilles : ce bon génie qui guérissait les malades rien qu'en les touchant, qui nourrissait des centaines de personnes avec quelques petits pains, ces gens qui traversaient la mer sans se mouiller les pieds...

- Ce ne sont pas des contes, se récriait Sœur Thérèse. Les miracles ont bien eu lieu.

Pour moi, c'étaient de bien belles histoires.

L'apprentissage de l'écriture n'était pas une mince affaire. Néanmoins, je m'y exerçai de tout mon cœur : j'avais en mémoire les belles lettres tracées par Madame Lamont.

La Mission ne possédait pas d'équipement adéquat. A défaut de pupitres, nous nous serrions autour des quelques tables de la salle de classe. Le stock des fournitures scolaires était maigre, la qualité de nos cahiers... mince : une dizaine d'épais feuillets d'aspect granuleux rayés de gris, et reliés par une couture centrale. A le voir, on pouvait affirmer, sans hésitation, que ce papier n'était pas « pur chiffon », et l'effleurer confirmait le verdict : on aurait dit que des grains de sable avaient contribué à sa fabrication. Pour écrire, nous avions des moignons de crayons, que nous épargnions en écrivant d'une main légère et que, faute de taille-crayon, nous appointions au couteau.

A l'enseignement général s'ajouta, tout naturellement, l'art de faire du neuf avec du vieux. De même que nous économisions nos crayons, nous le faisons pour nos cahiers. Dès qu'ils étaient remplis, nous en gommions les pages, ligne par ligne, et les réutilisions jusqu'à ce que les nombreux gommages eussent usé le papier jusqu'à la trame. Il était fréquent de voir des pages ponctuées de trous, ou de taches grisâtres : les gommes étant articles rares, nous gommions avec nos doigts.

Ma mère vint me rendre visite. Elle m'offrit des friandises et m'annonça que j'avais un nouveau papa. La nouvelle me laissa indifférente : j'avais un papa à moi, et n'en voulais point d'autre.

A sa visite suivante, je me découvris un autre petit frère, et n'en fus pas émue. Je m'étais faite à ma nouvelle - et nombreuse - famille.

A quelque temps de là, une rumeur circula : nous allions partir pour la France. Un premier groupe avait quitté la Mission, et l'on ne doutait pas que notre tour viendrait. Seulement, l'on se demandait qui et dans quel ordre. Nombre de mes camarades étaient originaires de province : Lao Cai, Nam Dinh, Cao Bang, Langson... Irène était à l'orphelinat de Langson avec la Mère Supérieure, au moment où...

A ce souvenir, la crainte se lisait sur son visage. Elle se rappela les soldats qui occupaient le couvent, la frayeur des enfants parqués dans une aile du bâtiment, les blessés qui affluaient, le manque d'eau et de nourriture...

C'est en 1995, dix-huit ans après la mort de Mère Jeanne, que j'eus connaissance d'un extrait de son *Journal*, relatif aux faits survenus en mars-avril 1945. Drame abominable de vie et de mort, dont elle fut témoin, et actrice... Des centaines de soldats tués à coups de pioche et de baïonnette, des officiers décapités au sabre, des blessés condamnés à creuser leurs tombes avant d'être achevés à la baïonnette... Les trois religieuses françaises arrêtées, mises dans une cellule aux murs couverts de

sang... Des civiles, dont l'épouse du Résident français, enfermées dans des cellules exigües, sans air, sans lumière, sans porte, à la merci des brutalités des soldats. Afin de protéger ces femmes, les sœurs les accueillirent dans leur cellule, trop étroite pour contenir seize personnes.

Après d'âpres discussions, les religieuses purent enfin retourner auprès des enfants et des sœurs vietnamiennes. Malgré les menaces de mort, elles n'avaient pas perdu courage, ce qui leur avait permis d'éviter le pillage du couvent, d'y accueillir des centaines de civils et de militaires, de sauver femmes et enfants... Après deux mois de cauchemar, le commandant japonais les autorisa à conduire les enfants à Hanoi... leur fournissant même une escorte pour leur éviter d'être pillées en route...

La France ! Mot magique qui planait comme un rêve au-dessus de nous, bondissait d'un coin à l'autre de la Mission. Il ne se passait pas un jour sans que l'on n'y fût allusion, et la conversation repartait de plus belle.

Notre rêve se précisait devant une grande carte de France accrochée au mur. L'on s'y pressait pour écouter Sœur Guilhem. A l'aide d'une baguette de bambou - qu'elle déplaçait trop vite ou pas assez, selon notre gré - elle nous dévoilait le mystère des couleurs étalées sur la carte : jaune pour les plaines, vert pour les forêts, beige et marron pour les montagnes selon leur altitude, et tout autour, le bleu des mers.

Elle nous racontait le blé, que le paysan semait à pleines poignées, sans avoir à le repiquer comme le riz ; les vaches dont on buvait le lait comme de l'eau (nous ne connaissions que le lait concentré Nestlé, distribué avec parcimonie) ; les montagnes couvertes de neige en hiver, les feuilles qui changeaient de teinte en automne...

Nos conversations avaient pour objet ce pays lointain qui, plus le temps passait, plus il se rapprochait de la Terre Promise de la Bible. Le bruit courait qu'une nouvelle famille nous y attendait, avec des frères et sœurs qui nous aimeraient, que notre vie serait magnifique.

Je ne posai aucune question, me contentant d'ouvrir toutes grandes mes oreilles. J'avais déjà une famille, avec, en prime, un nouveau papa et un autre petit frère, et me demandais... Ma mère me rejoindrait-elle et voyagerions-nous ensemble sur le grand bateau ? Sinon, viendrait-elle me reprendre puisqu'il y avait un papa à la maison ? Nous emmènerait-il tous avec lui en France ?

Cette incertitude me rongait, et j'en vins à envier mes camarades orphelines.

L'agitation de notre futur départ s'atténua avec les préparatifs de Noël. Nous étions loin de nous douter que notre Noël suivant serait un « Noël blanc »... et que notre rêve d'un avenir au sein d'une famille aimante éclaterait comme une bulle de savon. Mais auparavant...

Mon Noël à la Mission fut aussi beau - quoique différent - que les Noëls relatés par Sœur Guilhem, Sœur



Thérèse et Sœur Blandine, chacune ayant « ses » histoires. Nous votâmes pour Sœur Thérèse : le Noël de sa région, avec ses santons et ses treize desserts, paraissait le plus enviable.

Les grandes aidèrent à préparer la crèche à la chapelle. Nous savions qu'elle ne serait occupée qu'à la messe de minuit, bien que Marie et Joseph fussent déjà en adoration, et l'âne et le bœuf prêts à remplir leur tâche. Les Rois Mages viendraient plus tard. En les attendant, nous réclamions l'histoire de l'étoile magique qui avançait dans le ciel.

- Dites, ma Sœur, l'encens de la chapelle, c'est le même que celui des Rois Mages ?

Si l'étoile se manifestait à nouveau... Nous avons l'encens... et l'or du calice... Peut-être que cela suffisait ? Parce que, pour ce qui était de la myrrhe... C'était quoi, au juste, cette myrrhe ?...

Sœur Thérèse nous surprit un soir, après souper, le nez en l'air, sagement assises sur la marche de la véranda qui courait le long du réfectoire.

- Les enfants, que faites-vous dans le noir ?

- On guette l'étoile...

- Rentrez vite, je vais vous expliquer...

Malgré une mise au point détaillée, à savoir qu'il n'y aurait pas une seconde « étoile magique », nous organisâmes discrètement des tours de garde. Dès le crépuscule, pendant qu'un groupe se chargeait d'occuper les sœurs, une équipe s'éclipsait pour scruter le firmament.

A défaut d'étoile, notre Noël fut... magique.

Les semaines précédant la fête avaient été consacrées à la répétition de chants et saynètes. Nous allions nous produire, nous dit Sœur Thérèse, devant un public *choisi*.

« Choisi » ?

Il n'y eut pas de sieste après le dîner, ce jour-là. Nous étions bien trop excitées. Jusqu'au dernier moment, nous répétâmes *Mon Beau Sapin*.

La représentation eut lieu dans une grande salle, hors de la Mission, devant un public... imposant, non par le nombre, mais par leur présence. Ils étaient Français pour la plupart : des dames élégantes et parfumées, des messieurs tout raides sur leurs chaises, quelques-uns en uniforme avec décorations. Mère Supérieure était assise au premier rang avec Sœur Angèle.

Le rideau se leva sur les premiers personnages de la crèche : Marie habillée de blanc et coiffée d'un voile bleu, Joseph vêtu d'une tunique brune, le menton barbouillé de charbon de bois en guise de barbe, Jésus représenté par un baigneur enveloppé dans un linge blanc. J'étais un des deux anges en tunique blanche, avec des ailes de carton. Cela me convenait fort bien, n'ayant rien d'autre à faire qu'à me tenir, mains jointes, près de Marie. Lorsque Marie et Joseph eurent terminé leur dialogue, je devais m'exclamer, avec l'autre ange : « Réjouissons-nous, il est né le Divin Enfant ». C'était le signal pour les bergers, qui arrivèrent, habillés de

bric et de broc, avec canne, pipeau ou agneau sous le bras, puis les Rois Mages dans leurs vêtements chatoyants. Tout le monde reprit en chœur *Il est né le Divin Enfant*. La pièce recueillit un beau succès.

Ensuite, tandis que, derrière le rideau, on préparait la pièce suivante, deux filles récitèrent le *Corbeau et le Renard*.

Au fur et à mesure que chants, danses et saynètes se déroulaient sans anicroche, nous prenions de l'assurance. Un incident survint vers la fin, alors que des grandes mimaient les saisons, vêtues de longues robes blanches que bouffait un jupon. Lorsque survenait l'automne, elles devaient relever l'arrière de la jupe et faire mine de protéger leur tête de la pluie et courir. Prise dans le feu de l'action, Augustine attrapa des deux mains jupe et jupon... et montra des cuisses dodues, ce qui occasionna un joyeux fou-rire parmi l'assistance.

On nous applaudit avec chaleur, réclamant des *bis* qui récompensaient nos efforts. Lorsque la représentation fut terminée, nous nous serrâmes toutes sur la scène, pour un dernier salut. Sœur Thérèse était fière de nous. Sœur Blandine et Xuyên furent applaudies pour la création des costumes, ainsi que Chi Hong, une Indochinoise plus âgée que Xuyên, qui avait participé à leur confection.

Une dame élégante - qui me rappelait Madame Lamont - monta sur scène, fit un petit discours et souhaita un « Joyeux Noël » aux assistants. Nouveaux applaudissements. La dame leva les bras pour réclamer le silence :

- Et maintenant, Mesdames et Messieurs, c'est le moment de récompenser nos petites pensionnaires. Si vous voulez bien passer dans l'autre pièce...

La fin de son discours se confondit avec le bruit des chaises que l'on repousse et le joyeux brouhaha de l'assistance. Les messieurs sérieux eux-mêmes souriaient.

La salle de réception était éclairée seulement par un arbre qui scintillait au centre de la pièce. Dans la pénombre, les lampions multicolores étaient comme autant de lucioles accrochées aux guirlandes. Quelle merveille ! J'ouvris tout grands mes yeux. Des exclamations fusaient de toutes parts. On se bousculait pour mieux voir. On se mit en cercle autour du sapin. Sœur Thérèse entonna les premières notes de « Mon beau sapin », qui fut repris par l'assistance. On entendait les voix graves des messieurs. Des larmes picotèrent mes yeux. Non, ce n'est pas le moment de pleurer !

Sœur Guilhem craqua une allumette, présenta la flamme à une petite tige grise qui pointait au bout d'une branche. Elle scintilla, suivie par d'autres.

- Des feux de Bengale !

Lorsqu'ils s'éteignirent, on alluma le plafonnier.

Et alors... Au fond de la salle, sur une longue table, une montagne de cadeaux enrubannés, des bonbons, des gâteaux inconnus, des fruits...

Nous nous regardions, incrédules. Intimidées, aussi, par ces inconnus, malgré leur air engageant, et les dames, si belles, qui sentaient si bon.

Notre hésitation ne dura guère. Déjà, les dames nous embrassaient et nous remettaient nos cadeaux, nous invitant à nous servir de friandises.

Nous n'étions pas loin de les incorporer dans le bataillon des anges.

Ce soir-là, le souper fut léger, à cause de tout ce que nous avions ingurgité.

Je m'endormis, les yeux pleins d'étoiles, le cœur un peu lourd, cependant : un des hommes ressemblait vaguement à mon père, et ma mère, malgré tout, me manquait, ainsi que mon frère.

Ma mère, accaparée sans doute par ma nouvelle petite sœur, ne m'emmena pas à la maison pour le Têt.

J'allais manquer les festivités du Nouvel An. En dépit des hostilités, les traditions seraient respectées : danse du Dragon, souhaits de bonheur et prospérité, offrande de quelques piastres enveloppées de papier rouge... L'on mangerait le *banh tung*, l'on croquerait les graines de lotus enrobées de sucre, et celles de la pastèque, teintées en rouge pour la circonstance.

Non, je ne ferais pas partie du cortège qui suivrait le Dragon dans les rues, ne lancerais pas de pétards pour éloigner les esprits malfaisants, ne goûterais à aucun des gâteaux traditionnels, salés ou sucrés... Je le sentais, je le savais : le jour où la porte de la Mission s'était ouverte pour moi, une autre s'était fermée derrière moi.

Ça y est, on part ! ... La bombe avait explosé dans un coin de la cour. Adèle, une « grande » qui se targuait d'être toujours informée la première, l'avait annoncé. L'effet avait été immédiat : de partout, l'on convergeait vers le point de l'impact. Ce n'était pas une rumeur, comme tant de fois. Adèle l'avait entendu de la bouche même de la Mère Supérieure. Non, bien sûr que non, elle n'avait pas écouté aux portes... Juste entendu, en passant. Aux moqueuses, elle asséna :

- Vous n'avez qu'à demander à Sœur Guilhem.

Le ton sans réplique cloua les becs. On lui demanda des détails... Non, elle ne connaît pas la date, mais elle croit que cela ne saurait tarder. La nouvelle l'a tellement excitée qu'elle a négligé d'écouter la suite... A la réflexion, elle ne pense pas qu'on l'ait mentionnée. Ce dont elle est certaine, c'est cette lettre... Bon, d'accord, elle a juste jeté un coup d'œil en faisant semblant de chercher quelque chose. Oui, elle les a bien vues toutes les deux... De l'index, la Révérende Mère en a désigné un passage :

- Regardez, Sœur Guilhem, c'est souligné « ... vous préparer à une évacuation imminente... ».

« Imminente ». Adèle croit, non, elle en est certaine, ça veut dire « très vite ».

A quelque temps de là, à peine avais-je fini mon petit déjeuner que Sœur Blandine me fit signe de la suivre.

- Ta maman est là, me dit-elle. Mère Prieure l'a autorisée à t'emmener.

- M'emmener ? Pour toujours ? Je vais partir d'ici ?

Je ne savais pas si j'étais heureuse ou malheureuse. Je m'étais faite à cette vie sans heurts, essayant de ne plus penser à celle d'avant.

- Pas du tout. Tu vas revenir dans un jour ou deux.

Nos retrouvailles ne furent pas plus chaleureuses que si nous nous étions quittées la veille. Ma mère ne me prit pas dans ses bras, ne me demanda pas comment j'allais, si

j'étais heureuse à la Mission, si mes compagnes et les Sœurs étaient gentilles. Elle me dit simplement « Viens ».

Si je fus surprise par la visite de ma mère, je le fus davantage par la présence du pousse-pousse attendant devant le portail. Était-ce vraiment pour nous ? Un éclair de joie me traversa lorsque le coolie me souleva sans effort pour me déposer sur le siège. Ma mère s'installa à côté de moi.

L'homme n'était plus très jeune mais il courait vite. Suivant les directives de ma mère, il nous déposa devant un magasin de chaussures de belle allure. La vitrine présentait des modèles de toutes tailles.

Dès qu'il nous aperçut, un jeune homme sortit de la boutique et nous invita à entrer, nous saluant d'une légère courbette. L'intérieur regorgeait d'articles de qualité : chaussures, sacs, portefeuilles, parfaitement présentés sur des étagères ou rangés ou alignés dans une vitrine.

Ma mère jeta un coup d'œil circulaire, sans rien dire. Voyant son hésitation, l'homme proposa :

- Souhaitez-vous voir un modèle en particulier, Madame ?

- Je voudrais des chaussures pour ma fille.

- Ah, c'est pour la petite demoiselle. Si vous voulez bien me suivre...

L'homme lui vanta sandales et souliers, lui mettant en mains ceux qu'elle lui désignait. Elle les étudia, en palpa le cuir, sans parvenir à se décider. Elle aimait ceux-ci, mais pas la couleur ; ceux-là lui conviendraient éventuellement mais... ; et ce modèle-ci, peut-être, s'il était un peu plus... un peu moins... Pour ma part, je les trouvais tous magnifiques.

- Il me faut quelque chose de... élégant et confortable à la fois. Pas de sandales, des souliers... Vous comprenez, ma fille part pour la France, ajouta-t-elle avec un rien de fierté.

- Ah, je vois. Dans ce cas, je vais appeler mon père, il saura mieux vous orienter. Je me permets de vous rappeler que nous exécutons sur mesure. Vous choisissez le modèle et la matière, nous nous occupons du reste. Prenez place, je vous prie.

Il passa dans l'arrière-boutique et revint avec un homme plus âgé.

- Voici mon père, dit-il.

Le nouveau venu salua ma mère d'une inclination de tête, l'écouta, me sourit. Son sourire atteignit ses yeux, éclaira son visage. Sans mot dire, il se courba devant moi et, sous l'œil attentif de ma mère, me déchaussa. L'un après l'autre, il examina mes pieds, puis approcha un tabouret bas, sur lequel il déplia une épaisse feuille de papier bis et me fit signe d'y poser mes pieds. Vérifiant qu'ils étaient bien à plat sur le papier, il en traça le contour. Ses gestes étaient mesurés, presque cérémonieux.

- De si jolis pieds méritent des chaussures de princesse, déclara-t-il en français, en se relevant.

Ma mère le regarda, étonnée. Il me sourit à nouveau. Ses yeux pétillaient, comme si nous étions complices de quelque action, à l'insu des deux autres.

- Je sais ce qu'il nous faut. Si vous voulez bien patienter...

Lorsqu'il émergea de l'arrière-boutique, l'homme semblait porter une pièce de velours sombre sur ses avant-bras tendus. Il l'étala sur le comptoir, l'effleura légèrement du dos de la main.

- Je réservais ceci pour une occasion exceptionnelle, déclara-t-il. Ce serait parfait pour la petite demoiselle. Voyez vous-même, Madame, la souplesse de ce daim... et cette teinte...

Ma mère tâta d'une main, sembla conquise, cependant son regard s'attardait sur une paire de daim beige, qui avait retenu son attention.

- Vous avez un goût très sûr, en ce qui concerne le modèle, dit l'homme. Toutefois, pour l'automne et l'hiver en France, une couleur foncée serait plus appropriée. Si ce modèle vous convient, nous pouvons l'exécuter et vous le livrer très rapidement. Imaginez ces mêmes chaussures dans ce coloris. Regardez, quel chic... Des chaussures dignes d'une princesse.

L'affaire fut rapidement conclue.

J'étais béate devant cet homme qui connaissait la France et son langage, mais n'osai l'interroger. Ah, si ma mère n'était pas là...

Je pensais encore à cet homme lorsque le pousse-pousse s'arrêta devant la boutique du tailleur qui confectionnait les vêtements de ma mère. Qu'il avait l'air savant ! Et comme il parlait bien français ! Peut-être connaissait-il le pays de mon père ? J'aurais dû lui parler. Difficile, avec ma mère à côté de moi.

Mon esprit était bien loin, tandis que l'on prenait mes mesures et que ma mère faisait affaire avec le tailleur. Enfin, ce fut fait et, après les salutations d'usage, nous pouvions enfin rentrer à la maison.

- Tes frères sont chez des amis, dit ma mère, sans plus de commentaires.

Je fis la connaissance du bébé potelé qu'était ma sœur, née quelques jours avant le Noël précédent. J'appris que mon « nouveau papa » ne viendrait pas.

Je respirai. S'il avait été là, bien sûr, je me serais montrée polie, mais j'étais heureuse de son absence. J'aurais ma mère pour moi toute seule, car ma mignonne petite sœur dormait une partie de la journée.

Après la sieste, ma mère sortit de l'armoire ma robe rose : nous allions chez un photographe « élégant ». Elle fit la grimace lorsqu'il fallut me coiffer : les sœurs m'avaient coupé les cheveux à ras des oreilles ! Comme tout le monde.

Dans la vitrine et sur les étagères, de nombreux portraits témoignaient de la renommée de l'artiste :

visages sévères ou souriants, familles entières, hommes en uniforme ou en costume traditionnel..

Si la réputation d'un photographe était basée sur le temps consacré aux préliminaires, alors le nôtre était le meilleur de sa profession. L'homme s'affaira autour de nous, fit asseoir ma mère, ma sœur sur ses genoux, bougeant ceci ou cela pour trouver le meilleur angle, ajuster la lumière. Il me plaça debout, à côté du fauteuil - plus près, un peu à droite, non, plutôt à gauche -, un bouquet de fleurs artificielles dans les bras, me fit avancer, reculer, rectifia la position du bouquet, redressa une fleur, et, du bout des doigts, orienta mon visage..

Il pencha la tête de côté, nous étudia d'un œil critique, fronça les sourcils, secoua la tête, déplaça d'un rien le pied de la lampe, modifia le faisceau de lumière, recula, avança, hocha la tête et sourit... satisfait, enfin ! La tête enfouie sous le voile noir de son appareil, il leva la main droite : c'est parfait, souriez.

Je souris tout en retenant ma respiration jusqu'à ce qu'il émergeât de dessous le voile... Il était temps. J'allais étouffer et ma sœur commençait à jouer les sémaphores avec bras et jambes. La grimace qui froissait ses joues pleines annonçait l'approche de l'orage. Ma mère se leva, la berça pour la calmer.

Le surlendemain, nous allâmes prendre livraison de nos commandes, sans ma sœur, confiée à Madame Binh. La voisine me trouva bonne mine, mais qu'avait-on fait de mes cheveux ?

Nos photos furent réussies. Pour la remercier de l'autoriser à m'exposer dans sa vitrine, l'homme offrit un tirage de mon buste à ma mère.

Chez le tailleur, j'essayai ma robe. Qu'elle était belle, taillée dans ce velours bleu nuit assorti à mes chaussures de princesse. Ma mère l'examina minutieusement, puis félicita l'homme pour avoir réalisé exactement ce qu'elle souhaitait : des smocks sur le devant, avec des manches « ballon ». Aucune retouche n'étant nécessaire, la femme du tailleur enveloppa délicatement la robe dans du papier de soie.

Le chausseur défit mes sandalettes. Timidement, je glissai mes pieds dans les petites merveilles posées côte à côte sur le tabouret bas, sans parvenir à croire qu'elles fussent miennes. Les contours bleus de mes pieds sur le papier gris s'étaient transformés en chaussures de princesse : cousues sur d'épaisses semelles de crêpe, de la couleur profonde des nuits d'été, elles étaient douces, aussi douces que le velours de ma robe.

Les yeux baissés, je regardai les mains de celui qui avait réussi à transformer une pièce de daim en rondeurs élégantes et confortables. Des mains de magicien, assurément.

- Elles sont magnifiques, dit ma mère.

- Les semelles de crêpe feront de l'usage à Mademoiselle, dit le magicien.

Il me regarda et me souhaita bonne chance.

- La France est un beau pays, ajouta-t-il. Vous y serez heureuse.

Aucun de nous n'aurait pu imaginer qu'à l'automne suivant...

France. Septembre 1949.

L'Abbaye... Lorsque nos malles furent vidées, Sœur Grégoire procéda à la distribution de nos « biens ». Si l'on pouvait désigner ainsi nos maigres possessions.

La tâche fut aisée, en ce qui concernait nos vêtements, marqués avant notre départ - on m'avait attribué le numéro 59 -, déjà rangés dans la lingerie.

Nous faisons cercle autour d'une cantine métallique ouverte d'où débordaient nos chaussures emmêlées. Sœur Grégoire exigea le silence avant de prélever une paire de souliers qu'elle présenta à la ronde. Sa propriétaire leva le doigt. Les chaussures furent adjudgées les unes après les autres. On se trompait parfois : les chaussures d'orphelines se ressemblaient.

Soudain, je les reconnus. C'étaient elles, se détachant là, au milieu de souliers et sandales sans grâce. Je guettais le moment où la sœur chercherait celle qui...

La voilà qui les attrapait par leurs lacets, les tournait, les retournait, passait une main sur le velouté du matériau. Enfin, elle leva les yeux et jeta un regard circulaire.

Je levai un doigt timide. Sœur Grégoire me considéra d'un œil sévère :

- Elles sont trop grandes pour vous, dit-elle d'un ton sans appel... et attribua mes chaussures de princesse à une autre.

Ainsi, d'autres pieds que les miens passèrent des saisons confortables dans ces souliers de rêve.

...Et ma mère qui avait pris soin de les commander avec une pointure de plus, afin que je pusse en profiter plus longtemps.

De même me furent « confisquées » ma robe rose, et celle de velours, taillée à mes mesures. Sœur Grégoire avait ses préférées...

Pour l'hiver, j'héritai de galoches en carton bouilli à semelle de bois. Dans celle de droite, sous le gros orteil, un clou pointait, blessant mon pied qui saigna. Lorsque je le lui fis remarquer - oh, très timidement -, elle passa un doigt à l'endroit du clou :

- Ce n'est rien... Ne soyez pas douillette, offrez cette petite souffrance au Seigneur...

... Cette petite souffrance au Seigneur... Cette petite souffrance...

- Bonjour, Paule ! C'est bien ta voiture que j'ai vue en passant...



Une voix, qui n'était pas celle de Sœur Grégoire, rompit le silence. Je sursautai dans le hamac. Mélusine bondit.

- Désolée de t'avoir fait peur... Tu dormais ?

Anne, ma plus proche voisine et amie, me souriait.

- Pas vraiment. C'est ce temps qui me rend toute molle.

Anne et Jacques, son mari, avaient acheté leur terrain alors que s'achevait notre maison. L'ayant trouvée « sympathique » avec son « chien assis » et ses murs crépis à la truelle, ils avaient sonné à notre porte et demandé les coordonnées de l'entreprise de construction.

Ainsi que nous l'avions fait quelques mois auparavant, ils étaient venus chaque week-end voir s'élever les murs de brique, poser la toiture... Nous les avons invités à déjeuner un samedi, puis le suivant, puis ce déjeuner était devenu un rituel.

Nos enfants avaient grandi ensemble, tandis que se consolidait notre amitié.

- Tout va bien ? Tu as une petite mine, l'œil vague.

- Euh... à peu près... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Arrivée ce matin.

- Dis-moi, c'est grave ? Pas les enfants ?

- Non, eux vont bien. Thierry est chez un ami grec, quelque part dans la Mer Egée. L'île est si petite qu'elle n'est même pas sur la carte... Bénédicte est en Irlande pour un mois. Avec ses soirées de baby-sitting, elle a pu s'offrir une randonnée équestre de quinze jours, que j'ai complétée par un circuit en auberge de jeunesse.

- Elle est partie seule ?

- Penses-tu. Elle est avec deux copines aussi dingues d'équitation qu'elle. Aux dernières nouvelles, elles « s'éclatent » comme des folles. « Les Irlandais, ils sont craquants, tu peux pas savoir... ». Dixit ma fille. Je crois qu'elle a attrapé le virus.

- Le virus ? Quel virus ?

- J'ai adoré l'Irlande dès que j'y ai posé le pied. J'avais vingt ans.

- Oh... Oh... J'ai vu une étincelle dans tes yeux. Aurais-tu rencontré là-bas un elfe tout de vert vêtu ? Allez, raconte.

- Mon elfe... Un amour de jeunesse... Bon, après tout ce temps... Mais ne reste pas debout, viens dans le hamac, c'est un deux places... Oh, et puis non, je vais me lever. Du thé, ça te dit ?... Aide-moi à m'extraire de ce truc-là. On va se faire un petit pique-nique sur l'herbe, avec les petits fours secs « faits maison », que j'ai achetés ce matin chez le boulanger de Courtenay.

- Je vais sortir les chaises longues. Tu me raconteras en route.

- Voilà. J'étais au pair dans une famille, au sud de Londres. Des jumeaux adorables, George et Margaret, deux ans et demi. Le père toubib anglais, la mère, Mary, une « matron », c'est-à-dire infirmière en chef à l'hôpital,

une Irlandaise du Connemara, une vraie de vraie, teint de porcelaine et taches de rousseur. A la première occasion, Mary m'a présentée à ses élèves infirmières, qui m'ont tout de suite adoptée. Dès que j'étais libre, j'allais au foyer des infirmières et sortais avec celles qui n'étaient pas de service, et c'est tout naturellement que j'ai été amenée à fréquenter la colonie irlandaise du coin. On se retrouvait au bal les vendredis et samedis soirs. C'est là que j'ai rencontré Tom. Thomas O'Reilly, si tu veux tout savoir. On ne peut pas faire plus Irlandais. Gentil comme tout, et des yeux d'un bleu... L'été suivant, j'ai accompagné la famille en Irlande, et nous avons passé deux semaines chez les parents de Mary, à quelques kilomètres de Galway. Un paysage de rêve. Tu as tout, à portée de regard : la mer, les collines, les lacs... Et je suis tombée amoureuse de l'Irlande.

- Et alors, ton Irlandais ?

- Il avait émigré à Croydon à cause du boulot. Il était beau, attentionné, sérieux, comme tous les Irlandais que je connaissais. Il m'emmenait danser les vendredis et samedis soirs, entre Irlandais. Un mois avant mon retour à Paris, il m'a demandé de l'épouser.

- Et alors ?

- Et alors... C'est l'histoire de ma vie. Les gens auxquels je m'attachais disparaissaient d'une façon ou de l'autre. Ma tutrice a mis le holà à cette relation : j'étais trop jeune, il fallait me concentrer sur mes études, c'était un étranger, donc impossible de faire une enquête...

- Quoi ?

- Ben oui. Une enquête de moralité sur lui, sa famille.

- On dirait un roman du siècle dernier.

- Ne ris pas : ma vie est un roman.

- Ne me fais pas languir. Alors, la suite du feuilleton ?

- Je ne pouvais pas faire grand-chose. Au début, je lui écrivais, et puis après... Je me suis concentrée sur mes études. Le seul souvenir de lui était une montre suisse, en forme de fer à cheval, pour me porter chance. Il avait dû drôlement économiser pour pouvoir me l'offrir. Je l'ai gardée plus de vingt ans, bien après qu'elle ait cessé de fonctionner.

- Et alors ?

- Alors rien. Comme tu le sais, je me suis mariée avec un Français pure souche. Ma tutrice était ravie, elle n'avait rien à reprocher à sa famille très catholique.

- Ton mari l'a su ? Je veux dire pour Tom.

- Jamais. Pas même mes copines d'enfance. Tu es la première à qui j'en parle. D'ailleurs, ce n'est pas du jeu, tu m'as surprise dans un moment de faiblesse.

- Mais non. Entre copines, les bons souvenirs, ça se partage... Tu n'as pas cherché à le revoir ?

- Tu rigoles ? Il doit être marié, avec une flopée de gamins. Peut-être qu'il est tout moche, maintenant.

- Oh, pas sûr. Certains hommes sont mieux, en prenant de l'âge. Tu n'as qu'à regarder les vieux films... Dis donc, tu parlais d'une tutrice... Je ne savais pas que tu étais sans famille.

- J'en avais une... tout en étant orpheline. Pupille de la nation. Pas la DDASS, mais tout comme. Un peu compliqué, à première vue, mais pas tant que ça... D'abord, on s'installe, et je te raconte. Voilà...

D'une traite, avant de me raviser, je me confiai à Anne. Tandis que je parlais, la fille unique, choyée par des parents attentifs et deux grands frères, secouait la tête, incrédule.

Lorsque j'eus terminé mon récit, elle murmura :

- Quelle histoire ! J'en suis tout abasourdie. Je n'aurais jamais deviné... Tu parais toujours si gaie, si...

- Comme quoi, les apparences... Bon, alors, qu'en penses-tu ? Crois-tu que je doive me rendre au chevet de ma mère ?

- Je ne sais pas trop... C'est une question très personnelle. Est-ce que tu l'aimes encore ?

- Justement, c'est ça qui me fait peur : je ne ressens rien, trois fois rien, pas la moindre élan. Indifférence totale. Suis-je une égoïste, une « sans-cœur », comme disaient les « bonnes sœurs » ?... Pas si bonnes que ça, entre nous. La « voix du sang », dont on fait grand cas dans des émissions de télévision ou dans les bouquins, ce déclic qui fait que des gens, qui se retrouvent après trente ou quarante ans, sautent dans les bras les uns des autres, eh bien, cette voix, elle n'a même pas murmuré pour moi. Je crois que ma mère lui a mis un bâillon dès sa descente d'avion, il y a vingt ans.

- Pourtant, tu étais contente de la retrouver.

- Pas contente, heureuse... J'allais, enfin, être « comme tout le monde », mes enfants verraient leur grand-mère en chair et en os... On allait la choyer. Tu m'aurais vue, le jour où je suis allée commander le billet d'avion. La fille de l'agence de voyages était presque aussi excitée que moi : « Vingt ans... C'est comme dans les romans ». Puis elle s'était inquiétée : « Elle va vous reconnaître ? ». Bien sûr, lui avais-je répondu d'un ton sans réplique.

- Que s'est-il passé, quand ta mère t'a vue ?

- Je ne sais pas. S'était-elle attendue à voir une petite fille, et non une femme, une mère de famille ? Je lui avais envoyé des photos de nous tous, elle savait à quoi s'attendre. Elle était très froide. A la maison, elle était carrément odieuse. Elle ne voulait rien manger, seulement du thé. Une fois prêt, elle l'a refusé, me réclamant du lait chaud. Le lait était trop chaud, pas assez sucré, puis trop sucré. Après réflexion, elle préférerait du thé... J'ai mis sa mauvaise humeur sur le compte de la fatigue du voyage, et lui ai proposé de se reposer. Qu'est-ce que je n'ai pas dit là : je voulais la reléguer dans un coin !... Tu imagines l'ambiance.

- La réaction de ton mari et de tes enfants ?

- Tu connais André, encore moins bavard que d'habitude. Quant aux enfants... des images, tellement ils étaient sages...

- Et ensuite ?

- Elle avait des amis, à Sarcelles. Elle voulait les voir. Je leur ai envoyé un mot. Ils sont venus, le dimanche qui a suivi. Ils l'ont emmenée. Une visite de quelques jours, histoire de renouer... Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, toujours est-il qu'elle n'a pas voulu rester chez nous. Je pense qu'elle avait tout manigancé avant. Elle a habité quelque temps chez ses amis, puis a trouvé du boulot à Paris. Je l'ai revue, à Sarcelles et à Paris. La dernière fois, elle m'a déclaré que je pouvais lui rendre visite, sans ma famille, sinon... De toute façon, on n'avait rien à se dire. Si, au moins, elle m'avait parlé de mon père, de mes frères, de sa famille à elle. Elle passait son temps à ressasser ses griefs contre Pierre, Paul, Jacques... Elle m'a traitée d'ingrate, alors que c'est elle qui m'a laissée tomber. J'ai essayé de lui trouver des excuses, tu sais, la guerre, les difficultés, pas de mari, tout ça... Mais il y a des tas de gens dans son cas, qui n'abandonnent pas leurs enfants. Même ma petite sœur, elle l'aurait pu la garder. Et puis, elle avait eu la possibilité de venir en France, en même temps que ses amis, pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

- C'est cette tutrice qui t'a élevée ?

- En quelque sorte. Nous étions des centaines, comme moi, des bâtardes de militaires français, et de mère annamite. « Annamite », c'était le terme qu'employait, avec dédain, la Supérieure de l'orphelinat. A cette époque, en pleine guerre, ils n'avaient pas le temps de passer devant Monsieur le Maire. Moi, j'ai eu la chance de connaître mon père, très brièvement parce qu'il a été tué quand j'avais quatre ans, qui m'a reconnue légalement. Beaucoup étaient orphelines des deux côtés. Il en allait de même pour les garçons. Pour en revenir à ma tutrice, à « notre » tutrice... Tu veux tout savoir ?

- Je meurs d'impatience. On dirait *Cosette* revisitée.

- Ne te moque pas de moi.

- Loin de moi cette idée. Je me demande comment tu as pu t'en sortir aussi bien.

- Tu sais ce que je pense ? Je crois que mon père, de là où il est, a toujours gardé un œil sur moi. J'ai toujours senti sa présence, comme s'il marchait à mes côtés, surtout dans les coups durs. Comme s'il essayait de combler son absence physique. Il paraît que chacun a un Ange Gardien, eh bien, c'est exactement ça. Un Ange Gardien. Et puis... Je vais te dire quelque chose qui va te sembler étrange. Dans mes souvenirs, je n'ai jamais vu ma mère à côté de mon père, comme un couple, tu vois. Quand je pense à lui, je le vois clairement dans notre maison, moi sur ses genoux, mon frère à quatre pattes par terre. Où était ma mère ?... Bizarre, non ?

Anne soupira.

- Quelle histoire. Moi, avec ma petite vie tranquille. Je vais pleurer d'ennui.

- Ne dis pas de bêtises. Des parents qui t'adorent, un mari qui décrocherait la lune pour toi, des enfants qui ne jurent que par leur mère... De quoi te plains-tu ? A part mes enfants, j'échangerai bien tout le reste avec toi, je t'assure. Je suis une déracinée. Pas de parents, un mari quelque part dans la nature, assise entre deux pays... Un de mes amis m'a même comparée à une île au milieu de l'océan. Heureusement que j'ai mes enfants et un boulot que j'aime... Hé là, je ne vais pas pleurer sur mon sort. Encore un peu de thé ? Je crois bien qu'il est froid. Je vais en faire d'autre.

- Non, merci. Tu as vu l'heure ? Je vais rentrer préparer le dîner. Jacques doit se demander où je suis passée. Je lui avais dit que j'allais à la ferme chercher des œufs pour un clafoutis, et puis j'ai aperçu ta voiture. Tu viens dîner avec nous, ce soir.

- Oh, je ne sais pas...

- Ce n'était pas une question. Tu viens.

- D'accord. Si c'est un ordre...

- Et tu peux dormir à la maison, si tu ne veux pas rester seule.

Je me sentis plus légère, après la visite d'Anne. En plein jour, on voit les choses différemment. Le temps était-il venu de me libérer définitivement du passé ? Cette nouvelle intrusion de ma mère en était-elle le point final ? Comme le décès de Mère Jeanne avait clos une période de ma vie.

Mère Jeanne. Ou plutôt la Révérende Mère Sainte Jeanne d'Arc. Le passé vous saute au visage de façon inattendue...

Quelques années plus tôt, une lettre m'était parvenue. Avant de la décacheter, je la tournai dans tous les sens pour essayer de deviner l'expéditeur. L'enveloppe carrée, toute simple, était ordinaire, de même que le cachet rond, à peine lisible, indiquant la provenance et la date. Une écriture soignée avait inscrit mon adresse dans le cadre prévu à cet effet, alignant avec application les chiffres du code postal dans les cases orangées.

Elle contenait un feuillet demi-format de papier bleu pâle plié en deux, sur lequel on avait tracé l'esquisse d'une chapelle familière. Trois lignes m'invitaient à la « Fête de l'Abbaye », le dernier week-end de septembre, précisant que l'on apprécierait une confirmation rapide auprès de la sœur hôtelière, afin d'organiser au mieux le déjeuner du dimanche et, éventuellement, l'hébergement de la nuit du samedi.

L'Abbaye... C'était une belle demeure érigée sur le site d'un monastère, d'où son nom. D'abord refuge d'un ermite, le monastère fut construit au VIII<sup>ème</sup> siècle et devint un lieu de pèlerinage connu dès le règne de Charlemagne, grâce aux reliques de Saint Rambert. Agrandi et embelli au cours des siècles par ses abbés, accueillant de nombreux moines, son rayonnement s'étendit jusqu'en Savoie. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la puissance de l'abbaye décrut et ne

compta plus qu'un nombre restreint de moines. Détruite à la Révolution, puis vendue comme bien public, l'ancienne abbaye devint le fondement d'une maison bourgeoise. Le dernier propriétaire parti, des fillettes - dont j'étais - investirent la place.

C'était hier. Devant mes yeux se profila une large façade qu'embrassait une glycine aux bras noueux, dont les grappes mauves faisaient le délice des abeilles. Puis, lointain mais si clair, me parvint le son d'une cloche égrenant les instants du jour, tels les grains d'un chapelet : appel pressant, pour l'école ; celui, joyeux, de la récréation ; tintement solennel, invitant au recueillement de l'Angélus...

C'était la cloche de l'Abbaye... L'Abbaye... Lieu béni, havre de paix, où se fondent - et se confondent - les fantômes des moines d'antan encapuchonnés de bure brune, et des silhouettes de fillettes, si semblables dans leurs pèlerines sombres que l'on croirait des poupées gigognes. Unis en une ronde éternelle.

Lorsque l'on me demande si mon enfance fut heureuse, je souris. Si je souris, c'est parce que, voyez-vous, le bonheur ne se répond pas, ne se raconte pas, sauf avec ceux qui l'ont partagé. Le bonheur d'avoir habité l'Abbaye. Mais je ne puis dire que l'Abbaye abritait le bonheur. Et pourtant, j'aime cette maison.

J'avais mis la lettre de côté. La vie avait fait que, avec le temps, mes liens d'enfance étaient devenus lâches, et je ne savais pas si je souhaitais les renouer.

Puis Mélanie avait appelé. Deux fois. J'étais absente, ma fille avait noté les appels. Mélanie ! Je voyais son visage comme si nous nous étions quittées la veille.

Je ne pouvais me dérober au troisième appel.

- J'ai battu le rappel, c'est Jeanne qui m'a donné ton numéro...

Jeanne... La seule camarade de pension avec laquelle j'entretenais une correspondance épisodique, ainsi que Nina, « émigrée » chez les Belges.

- C'est au sujet de notre assemblée annuelle.

- Je suis au courant. Les sœurs se sont souvenues de mon existence et m'ont envoyé une invitation.

- Viendras-tu ?

- Je ne sais pas.

- Chaque fois qu'on se réunit à l'Abbaye, les filles se demandent ce que tu es devenue. On aimerait tellement te revoir. Depuis le temps...

Oui, depuis le temps... Les études nous avaient dispersées aux quatre coins de l'Hexagone, la vie nous avait séparées : mes camarades s'étaient établies dans la région lyonnaise ou genevoise, moi à Paris.

- Alors, c'est décidé ?... Et puis, cette année, ça fait dix ans que Mère Jeanne...

Il était loin, ce jour de septembre, qui la vit débarquer dans le port de Marseille, après vingt-six ans de mission en Indochine, traînant dans son sillage des gamines aussi paumées que des chatons fraîchement sauvés

de la noyade. Voilà qu'aujourd'hui elle me rappelait, à sa façon. Péremptoire. Faisait-elle la loi, « là-haut » ? Je l'imagine, assise à l'harmonium, donnant le ton et intimant aux anges de chanter avec leur « voix de tête ». « Comme ça », chantonait-elle avec un minuscule filet de voix, en élevant progressivement sa main droite pour nous montrer jusqu'où il fallait « monter ».

J'avais revu mes compagnes à l'occasion de ses obsèques. Un aller-retour rapide dans ma petite R5. Je m'étais mêlée à elles pour la cérémonie, mais n'avais guère eu le temps de leur parler, devant regagner Paris le jour même. Je me souviens de leurs regards surpris - une revenante ! Elles s'étaient cotisées pour la couronne, j'étais venue seule, ayant commandé par téléphone ma gerbe de roses et glaïeuls blancs. La patronne du *Petit Nice*, la seule fleuriste de la ville, avait fait confiance à une « ancienne de l'Abbaye » pour un règlement à la livraison.

L'exiguïté de la chapelle ne pouvant contenir les nombreux visiteurs, on avait placé le catafalque sur la pelouse, entre l'allée de tilleuls et le grand cèdre du Liban. La douceur de ce jour de mai se prêtait à cette cérémonie en plein air. Parmi les assistants, plusieurs personnalités : les deux maires de la ville - l'ancien et le nouveau -, des officiers supérieurs et un représentant du Gouvernement.

Sur le catafalque, drapé du drapeau tricolore, reposait un coussin de velours grenat, où l'on avait épinglé des médailles : Croix de guerre et Légion d'Honneur, témoignages de « faits d'armes ». Pour un peu, on se serait demandé si c'était bien une bonne sœur que l'on enterrait.

Nos sentiments à son égard étaient - et sont encore - mitigés : indifférence pour certaines, une sorte d'affection respectueuse pour d'autres. Les irréductibles ne veulent se souvenir que de son rigorisme. Néanmoins, on ne peut nier qu'elle avait essayé de nous donner, selon, il est vrai, des méthodes d'un autre siècle, ce qu'il est convenu d'appeler une « bonne éducation », et la capacité de nous assumer.

La sagesse venant, je me dis qu'elle nous avait peut-être aimées, nous, ses petites *nhâ qué*. A sa manière. Perfectionniste. Nous étions de la glaise, à modeler selon ses critères, et non des enfants à aimer... tout simplement.

Les souvenirs m'avaient projetée loin de Mélanie. A l'autre bout du fil, elle insistait :

- Je peux dire aux filles que tu viens ?
- Je ne sais pas... Comme ça, de but en blanc...

Mélanie et moi étions totalement dissemblables. Maigre comme un échalas, elle avait un visage étroit et plaisant, le teint mat, un nez court, légèrement en trompette, et d'épais cheveux de jais coupés « à la Jeanne d'Arc ». Sa frange, à ras des sourcils, dissimulait à demi un regard mobile : des yeux de chat, sombres et luisants. Hardie, elle ne se privait pas de « répondre » aux sœurs.

J'étais son négatif, avec mon teint clair, des cheveux « qui frisaient tout seuls », et une timidité qui me faisait rougir dès que l'on posait un regard sur moi. Elle était forte en maths, et moi en littérature.

Nous n'étions pas proches, bien que voisines dans l'immense dortoir aménagé dans les combles. A quatorze ans, elle faisait partie des « grandes », alors que j'occupais la position inconfortable de « moyenne », ne jouissant ni des prérogatives des aînées, ni de la tolérance accordée aux « petites ».

Notre amitié débuta par des coups de martinet.

Ce soir-là, je m'étais endormie la conscience tranquille. On était mercredi et j'avais fini mes devoirs pour vendredi. Le lendemain, jour de congé, s'annonçait plein de promesses : entre l'inévitable promenade dans les environs et l'heure de couture, j'aurais du temps pour la lecture.

- Paule, lève-toi ! Lève-toi vite !

Quelqu'un me secouait avec frénésie.

- Laisse-moi, marmonnai-je, la tête sous les couvertures.

- Vite, ou tu vas te faire gronder par Sœur Grégoire.

Sœur Grégoire ? Ce nom me réveilla d'un coup.

- Dépêche-toi, tu es la dernière, chuchota une voix pressante.

- La dernière ? Pour quoi faire ?

- Je n'en sais rien. Vite, les autres sont déjà à la porte.

Je sautai de mon lit et traversai au jugé le dortoir laissé dans la pénombre, heurtai des lits, suscitant ainsi des protestations étouffées. Je me joignis au groupe parqué sous la veilleuse. Nous avions l'air de somnambules, sur nos jambes vacillantes.

Près de la porte, Sœur Grégoire dirigea vers moi son œil furieux.

- Encore la dernière ! Mademoiselle se fait attendre !

Elle était petite, aussi large que haute. Son visage aurait été plaisant s'il n'avait été aussi empâté. Ses joues débordaient du bonnet blanc qui enserrait sa tête sous le voile noir. Son regard pâle était constamment à l'affût d'un sujet à réprimande. L'épaisse robe noire à fronces n'avantageait guère sa démarche cahotante.

La rumeur disait que son obésité était une sorte de maladie. Nous n'en savions pas plus, cela dépassait nos compétences médicales. Une indiscretion - tout se sait, même dans le plus fermé des pensionnats - nous apprit son origine paysanne. Était-ce cela, ou sa disgrâce physique, la cause de son intransigeance à notre égard ? A ses yeux, nous étions des « sauvages », à mater à tout prix. La preuve ? A-t-on vu des gens civilisés mâchouiller de l'oseille sauvage ou croquer des pommes vertes... macérées dans du sel ? D'ailleurs, rien n'est surprenant de la part de ces petites jaunes, avec leurs mères pataugeant, pieds nus, dans les rizières...

On n'avait pas peur des clichés.



Le remue-ménage avait mis le dortoir en émoi : grognements, têtes ébouriffées émergeant de couvertures.

- Silence ! hurla Sœur Grégoire. Et vous, ajouta-t-elle à notre intention, à la salle d'étude. Sans un mot.

Je m'insérai dans la file qui commençait à descendre.

- Qu'est-ce que t'as fait ? souffla une voix dans mon dos.

- J'ai dit « en silence » ! Vous ne savez pas ce que ça signifie ?

Sur le palier de l'étage inférieur, le menton levé, Sœur Grégoire me fusillait du regard.

- C'est encore vous qui semez la pagaille ?

Elle ne nomma personne, on savait à quoi s'en tenir : j'étais sa cible préférée, sa tête de Turc. Je ne protestai pas. Je ne protestais jamais. A quoi bon ? Quoi que je fasse, j'étais dans mon tort. Si je clamais mon innocence, j'étais punie pour insolence : l'Autorité avait toujours raison. Si je restais muette, mon silence la faisait rager : je la *narguais*, oui, elle l'avait vu, mon sourire en coin - quelle impudence ! -, et je *mériterais* La sentence tombait : Oui, je mériterais que l'on coupât mes cheveux... A cause de ces cheveux trop clairs, je me croyais supérieure aux autres... Ah, le péché d'orgueil...

Je me détestais de n'être pas comme toutes les filles, trop blanche, trop conciliante, trop timide, et, par-dessus tout, je haïssais cette tignasse qui m'attirait l'animosité de Sœur Grégoire. Comme j'aurais aimé avoir le culot de Mélanie, qui avait toujours le dernier mot, et être assez gonflée pour lui crier : « Coupez-les, ces cheveux ! Rasez mon crâne, si cela vous chante, mais fichez-moi la paix ! »

L'étroit couloir était chichement éclairé par une ampoule nue au bout de son fil. Nous l'enfilâmes en silence, ombres dans l'ombre. En passant devant la chambre-bureau de la Mère Supérieure, quelqu'un émit des « Chut... », parfaitement inutiles.

Sœur Grégoire ouvrit la porte séparant la salle d'étude de la « Communauté », territoire des Sœurs, et disparut, nous plantant là, sans un mot. Allait-elle chercher Mère Prieure ? Pas à cette heure-ci tout de même.

Nous nous serrâmes les unes contre les autres : des moutons se protégeant du loup. J'imaginai sœur Grégoire en loup, un loup bien gras. On pouffa : on n'avait jamais vu de loup gras.

Ma voisine me poussa du coude.

- Qu'est-ce que t'as fait ?

- Rien. Et toi ?

- J'ai grimpé en haut du séquoia, et je me suis fait attraper. T'es sûre que t'as rien fait ?

- Ben non... enfin, oui, je suis sûre... Pourquoi on est là ?

- C'est vrai, tu ne sais pas ? Tu n'as pas entendu... ?

- Je dormais, c'est Mélanie qui m'a réveillée.

- Mélanie... C'est bizarre qu'elle ne soit pas là.

- Pourquoi ?

- Parce que nous étions ensemble et...

- Taisez-vous, je l'entends qui vient.

Le murmure pressant éteignit nos chuchotements.

Sœur Grégoire apparut, un martinet à la main. Dans l'embrasement de la porte, éclairée à contre-jour par l'éclairage de la Communauté, sa silhouette se découpait en ombre chinoise. Une sorcière. Pointant l'index, elle désigna sa première victime :

- Vous, là... oui, vous... Venez.

Baissant la tête, l'infortunée se faufila dans l'entrebâillement de la porte, qui se referma derrière elle : le châtiment se donnait en tête-à-tête, à huis clos. Celles qui restaient, épaules rentrées, bras serrés sur la poitrine, échangèrent des sourires crispés.

Le premier claquement me fit me sursauter, ainsi que le second, le troisième... Les bras serrés autour de mon corps, souffle coupé, je comptai machinalement les coups, secs et réguliers, qui filtraient à travers la porte, frémissant à chacun, comme si les lanières frappaient ma peau nue. La punition exécutée, la porte s'ouvrait pour délivrer la châtiée et happer une autre victime. Celle qui sortait évitait le regard de l'autre, qui entraît, le regard de nous toutes. Lèvres serrées, les yeux baissés, elle se dépêchait de fuir, de crainte de se laisser aller. Nous nous retournions pour la suivre des yeux, la voir disparaître dans l'obscurité. Libre !

Le sinistre ballet se poursuivit : une... deux... trois... De temps à autre, une récalcitrante hurlait sa révolte, qui se répercutait dans la maison endormie. Pas de larmes, cependant. Des « sans-cœur », disaient de nous les sœurs, devant nos visages lisses. Elles étaient pourtant bien placées pour savoir que, dès la naissance, l'école de la vie ne nous avait pas épargnées.

Tandis que l'on attendait, on essayait de frimer, en se chuchotant son « crime ».

- On descendait du séquoia quand...

Sœur Grégoire était apparue au moment critique.

- On parlait viet...

Oui, parler la langue de sa mère était un *crime*. Malheur aux inconscientes qui « s'oubliaient » sous le balcon de Mère Prieure. Celle-ci surgissait à la porte-fenêtre de sa chambre, située au premier étage, pour houspiller les coupables qui sursautaient au son de sa voix, effrayées par cette réprimande qui leur tombait dessus sans crier gare. La plupart du temps, les filles n'avaient pas conscience d'avoir émaillé leur conversation du vocabulaire proscrit, de mots inscrits en elles depuis leur naissance. Été comme hiver, cette porte-fenêtre restait entrebâillée, afin de permettre à Mère Jeanne de nous surprendre.

Parmi les flagrants délits, il y avait le chapardage de pommes. Qu'elles fussent (parfois encore vertes) tombées de l'arbre n'entraît pas en ligne de compte : on les avait ramassées, à la limite des barbelés il est vrai, mais à l'intérieur du champ... Le paysan avait vociféré des injures à l'encontre de « ces Chinoises qui n'avaient qu'à rester dans leur pays au lieu de venir voler les braves

gens ». Chacun savait que ces malheureuses pommes seraient restées à pourrir dans l'herbe, mais il fallait sévir, arracher le vice de notre âme. Les Asiatiques, on le sait, sont tous des voleurs.

Une coupable avait « volé » du sel à la cuisine, pour saler les pommes.

Les autres avaient festoyé, de nuit, au dortoir.

Et moi ?...

- Non, je ne sais pas pourquoi je suis là... *Croix de bois, Croix de fer*... Lui demander ? Vous savez bien ce qui va arriver...

- Au moins tu saurais.

Pour le bien que j'en retirerais...

Les filles étaient reparties au dortoir, bien au chaud sous leurs couvertures. A présent, Sœur Grégoire s'acharnait sur Emilienne. J'étais la dernière.

En frissonnant, je me répétais la fière répartie de Bayard, face à l'ennemi : « Je ne tremble pas de peur mais de froid ». Avait-il, lui aussi, oublié ses charentaises ? Dans ma hâte, j'avais oublié de chausser les miennes.

Lorsque je me trouvai face au visage congestionné de sœur Grégoire, la panique vida mon esprit. Manches retroussées sur ses avant-bras épais, elle m'épiait. Je ne voyais que ses yeux - ceux d'un cobra -, où se lisait bien autre chose que la charité chrétienne.

Le rituel du châtement, qui incluait le « merci, ma sœur » final, je le connaissais en théorie, par les « bénéficiaires ». A présent, j'allais expérimenter la pratique.

- Ne restez pas plantée comme une bûche, et tournez-vous.

Comme un automate, j'avançai et lui tournai le dos.

- Baissez-vous.

Je me courbai légèrement, raide d'appréhension.

- Mieux que ça ! On dirait un manche à balai ! Et baissez votre pantalon !

Dévoiler mon postérieur ? Ah non. Montrer son corps est péché. Je ne bougeai pas, tremblante de froid et de peur mêlés.

Se jetant sur moi, la religieuse tira sur mon pyjama. J'agrippai instinctivement le devant, mais le cordonnet qui le retenait se dénoua, et le froid caressa mes fesses. La veste de pyjama, de deux tailles trop grande, descendait jusqu'à mi-cuisse, ce qui contrariait Sœur Grégoire. D'une poussée sur la nuque, elle me fit plier en avant. Le dos rond, cramponnée à mon pyjama - et à ce qui me restait de pudeur -, j'attendis le premier coup, espérant qu'après en avoir donné autant elle serait fatiguée. Je me trompais. Le châtement me fut administré de main de maître. Clac... ! Et clac... ! Et clac... ! Encore et encore...

La frayeur m'enveloppa de ouate, m'isola de toute sensation. J'entendis à peine le claquement des lanières. J'assistais en étrangère à la scène dont j'étais l'une des actrices. Passive, il est vrai.

Une bourrade me propulsa vers la porte. C'était fini. Dans mon dos, Sœur Grégoire haletait. Elle parla, mais ses paroles s'effritèrent avant d'atteindre mon cerveau. Comme une somnambule, je traversai la salle d'étude, éteignis la lumière et m'engageai dans le couloir obscur, peuplé de fantômes. Ce soir, ils ne m'effrayaient pas...

Le lendemain matin, en m'asseyant pour le petit déjeuner, je sentis une brûlure. Un couinement m'échappa. Des têtes se levèrent. Des tartines restèrent suspendues à mi-chemin des bouches ouvertes. Mes voisines de table tendirent le cou. Neuf paires d'yeux m'interrogeaient : « Alors, ça va ?... Tu nous raconteras... TOUT ?... Tu ne manges pas ?... Si tu ne veux pas de ta tartine... ». Il y en avait qui ne perdaient pas le nord.

Mon estomac était serré. Elles pouvaient tout avoir : l'ersatz de café au lait « baptisé » qui refroidissait dans ma gamelle de fer-blanc - surplus de l'armée -, les deux tranches de pain rassis, la crotte de gelée de groseille qui décorait mon assiette - surplus de l'armée également.

Leur curiosité était palpable. Dès le *Benedicamus Domino* du réveil, l'histoire avait voleté ici et là, comme un papillon : pendant la toilette à l'eau glacée, tandis que l'on s'habillait. Pensez donc ! Une correction nocturne... On ne pouvait se fier au jeu déformant du bouche à oreille, on voulait tout savoir de la bouche des héroïnes... Justement, on en avait une à portée d'oreille ! Les regards gourmands de mes camarades me dévoraient.

Dès la fin des grâces, je m'éclipsai. Dans le secret des cabinets, je tâtai mon postérieur brûlant, suivis d'un doigt hésitant la trace des zébrures. Leur boursoufflure m'inquiéta. Serait-elle indélébile, comme la marque d'infamie imprimée jadis dans la chair des femmes de « mauvaise vie » et des sorcières ?

Qui pourrait me renseigner ?... Noémie ?...

- Déjà demain, tu ne sentiras plus rien, et les traces disparaîtront vite... sauf si la sœur tape très fort. Il arrive que les lanières du martinet lacèrent la peau jusqu'au sang.

Noémie connaissait son sujet par cœur. Qu'avait-elle bien pu faire pour s'attirer autant de coups ? Avait-elle brisé une vitre, répondu aux sœurs, bavardé à la chapelle ?... Rien de tout cela. Noémie était bonne comme le pain, respectait la discipline, se confessait chaque samedi. Cependant, sur un certain plan, Noémie était impardonnable : elle était lente. A douze ans, son âge mental ne dépassait pas ce que l'on désigne communément par « âge de raison ». En raison de quoi, justement, ses résultats scolaires n'étaient guère « raisonnables ». La *lenteur d'esprit* n'étant pas reconnue chez les sœurs, chaque dimanche matin - sauf pendant les vacances scolaires, bien que cela lui eût été égal -, Noémie était châtiée pour cette *lenteur*, ce vice connu sous le nom de paresse qui, comme chacun sait, est un *péché capital*... et « la mère de tous les vices ». Noémie acceptait, sans état d'âme, cette flagellation dominicale. Comme, plus tard,

elle accepterait les assauts des hommes qui l'accosteraient sur les trottoirs de Genève...

Mes sentiments à son égard avaient été mitigés : pitié pour ce qu'elle endurait, honte de la similitude de nos caractéristiques physiques. Le poids de ma différence m'était insupportable, et voilà que la seule fille qui était *comme moi* - blonde et blanche -, était *simplette*. Nous avions quinze ans, la dernière fois où nous nous sommes retrouvées à l'Abbaye, pour les vacances de Pâques. Tandis que je me débattais avec l'algèbre et la géométrie, Noémie languissait dans une école d'aide-ménagère. A la fin de l'année scolaire, elle fut « placée » dans une maison bourgeoise. Je ne la reverrais jamais. J'eus de ses nouvelles au cours d'une « réunion d'anciennes ».

Noémie, la fillette au visage ingrat devenue une belle jeune femme, avait pratiqué le plus vieux métier du monde, puis avait quitté ce monde « à la fleur de l'âge », selon l'expression populaire. Sa mort m'affligea. J'étais triste pour cette camarade, morte dans la solitude, d'une maladie désignée pudiquement sous les initiales « MST ». Un vague sentiment de culpabilité se mêla à ma tristesse, celui de ne pas m'être rapprochée de cette compagne que certaines, des « méchantes », appelaient « la limace », en raison de son apathie.

Je revois son visage lunaire, dont nulle réprimande ou punition n'avaient pu altérer l'impassibilité. Elle plaisantait parfois sur son nez épaté.

- Pour essayer de le « faire pointu comme les Français », ma mère le pinçait avec une pince à linge, et je devais la garder toute la nuit.

En disant cela, la bouche de Noémie souriait, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux... Son regard devenait vague, perdu dans le souvenir.

Ce jeudi fut une journée étrange. Je la passai à tâter discrètement mon postérieur à travers ma jupe, pour supputer le degré de douleur. J'étais contente que nous n'ayons pas classe, ce qui m'évitait la position assise.

Dans la cour, des groupes se formaient et se déformaient au gré des jeux et bavardages. Toutefois, je notai des regards fréquents dans ma direction, au milieu de discussions animées. Encore cette histoire de martinet ! Je pris un livre et me dirigeai vers le pré. J'attendis que Sœur Grégoire rentrât pour grimper jusqu'au séquoia. Son tronc volumineux me déroberait aux regards.

J'eus l'explication de ma correction de la bouche de Mélanie : Sœur Grégoire s'était trompée de « coupable ». Sciemment ou pas, on ne le sut jamais.

Mélanie avait été une des participantes à la nouba nocturne qui avait réveillé Sœur Grégoire. Par le judas pratiqué dans sa porte, celle-ci avait cru identifier les silhouettes qui se faufilaient dans l'ombre. La fête se déroulant près de mon lit, la conclusion fut facile. Coupable !

Ce jour donc, après souper, juste avant la prière du soir, Mélanie m'emmena dans l'allée de tilleuls, loin des oreilles indiscrètes. Notre tête-à-tête ne dura guère.

Elle n'avait soupçonné la méprise qu'en milieu de journée, et s'était dénoncée auprès de Sœur Grégoire. La religieuse écarta le fait d'un revers de main : ce qui est fait est fait, on n'allait pas revenir là-dessus. D'ailleurs, qui sait si je n'avais pas mérité cette punition pour une faute *dissimulée* ?

Mélanie ne me remercia pas de n'avoir rien dit - le merci était sous-entendu - d'ailleurs, qu'aurais-je pu dire et, de toute façon, on ne se trahissait jamais. Malgré mes protestations, elle m'offrit sa barre de chocolat du goûter. Je refusai. Elle insista. Je finis par accepter l'offrande, enveloppée dans du papier argent. C'était une sorte de calumet de la paix scellant un pacte qui disait : « A charge de revanche ».

Mélanie se souvenait-elle de cet épisode ?... En tout cas, elle était de celles qui ne lâchaient pas facilement.

- Allo ! Allo !... Tu m'entends ?
- Laisse-moi un peu de temps. Je te rappellerai.
- Promis ? Juré ?
- Promis.

Un crissement métallique qui n'en finit pas, un soupir hydraulique, puis le train s'immobilisa dans un dernier grincement.

- Saint-Rambert-en-Bugey, une minute d'arrêt.

Je sursautai à l'annonce. Bercée par le ronronnement monotone des boggies, j'avais sommeillé et perdu la notion du temps.

Sous l'œil interloqué de mes voisins de compartiment, je bondis comme un diable sortant de sa boîte, attrapai mon sac polochon et me précipitai vers la portière.

Surprise par le soleil de midi, je clignai des yeux, hésitant au bord du marchepied.

- Un coup de main, ma p'tite dame ?

Tête levée, le chef de gare me tendait la main, son visage tanné souriant sous sa casquette de fonctionnaire.

- Donnez-moi votre sac.

Sa voix pleine d'entrain sentait bon la Provence. Un tel accent mériterait de vivre au soleil, parmi les oliviers et les cigales, et non dans ce coin de montagne où il fallait avoir sa « petite laine » à portée de main la moitié de l'année.

- Ça va aller, merci, dis-je en sautant de la haute marche.

Un regard pour s'assurer que j'étais en un seul morceau, puis il donna un coup de sifflet. Bien qu'il n'y eût pas un chat sur le quai, il s'époumona :

- Les voyageurs en direction de Tenay, Hauteville, Bourg-en-Bresse, Genève... En voiture s'il vous plaît. Fermez les portières... Attention au départ.

Il ponctua l'avertissement d'un nouveau coup de sifflet strident.

Dans un chuintement poussif, le train démarra, prit de la vitesse, m'abandonnant sur le quai désert. Je le suivis des yeux, mais le virage escamota, l'un après l'autre, les wagons, puis la lanterne rouge. Immobile, je fixai la voie luisante qui disparaissait derrière le rocher qui ponctua le virage. Je me sentis orpheline. Un désir soudain de rebrousser chemin me fit espérer... Non, le train ne ferait pas marche arrière. Aucun miracle ne le ramènerait. Je frissonnai...

Coincée entre la montagne et l'Albarine, un affluent de l'Ain, la gare était telle que je l'avais quittée, l'été de mes dix-huit ans. Semblable à des milliers de gares posées à l'orée des petites villes, c'était un bâtiment blanc couvert de tuiles, avec un étage servant de logement de fonction. Par-dessus le toit, les feuilles des platanes s'étaient teintées de jaune.

Sur le quai opposé, juste sous le toit, un panneau indiquait, en lettres blanches sur fond bleu cobalt « Quai n° 1. Direction Lyon ». Le même panneau qu'il y a... Combien de temps ?

Le monde changeait, mais pas ici. Un violent regret me saisit, me nouant la gorge.

Le chef de gare avait-il perçu mon soupir ? Ou bien s'étonnait-il de me voir plantée là, comme une âme perdue ? Il s'approcha.

- Venez, dit-il.

D'autorité, il me prit le coude pour m'aider à traverser la voie, puis disparut dans son bureau.

La minuscule gare n'avait pas de passage souterrain, mais un petit banc scellé dans le mur. J'y posai mon sac, indécise. Pourquoi suis-je venue ? Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter cette invitation ? Ai-je cédé parce que Mélanie avait tant insisté ? Ou à cause de l'esquisse de la chapelle ? Je ne sais plus.

J'avais envie de rebrousser chemin, d'attendre le prochain train qui passerait dans cinq heures.

Je pensais à mes camarades, pour la majorité établies dans la région lyonnaise, qui se voyaient régulièrement et se réunissaient chaque automne à l'Abbaye. Tandis que moi...

Isolée depuis tant d'années, je ferais figure d'étrangère, ignorante de leur vie présente... et incapable d'aligner trois mots de vietnamien.

Après cette coupure... Me reconnaîtront-elles ? Comment m'imaginent-elles ? Quelle sera leur réaction devant la « Parisienne » que je suis devenue, par la force des choses ? Me trouveront-elles trop élégante ?... Me croient-elles un peu snob pour être restée à l'écart ? Seront-elles déçues ?

De mon côté, vais-je retrouver en ces adultes mes sœurs d'autrefois ? Suis-je toujours un membre à part

entière du cercle magique, et serai-je en mesure d'y reprendre ma place ?...

Nos chemins, qui avaient divergé après l'adolescence, peuvent-ils à nouveau se croiser sans arrière-pensée ?

J'avais peur de les décevoir... ou de me sentir trop loin d'elles. Tant d'événements se sont passés dans nos vies, les leurs, la mienne...

J'appréhendais ces retrouvailles, la rencontre avec leurs maris, leurs enfants.

Qui vais-je retrouver à l'Abbaye ? Les religieuses - Sœur Grégoire, Sœur Prisca et les autres - que j'avais connues ont pris de l'âge et se sont certainement retirées dans leurs maisons de Lyon ou de Toulon... Qui remplace Mère Jeanne ?... Et Sœur Claudia, à l'inimitable accent alsacien, la seule à m'avoir manifesté quelque gentillesse, est-elle encore aux fourneaux ?...

Mes pensées tourbillonnaient, comme les feuilles des platanes que le vent faisait danser autour de la gare. Je me sentis mal et pris place sur le banc.

- Dites, je crois que ça ne va pas fort, hé ? Venez.

Le chef de gare était revenu. Il avait dû se poser des questions au sujet de cette passagère étrange, qui semblait ne pas savoir ce qu'elle voulait.

Sans demander mon avis, il avait empoigné mon sac et me poussait vers la salle d'attente, grande comme un mouchoir de poche. Adossées au mur, des chaises en bois qui avaient connu des jours meilleurs, et des clients plus nombreux qu'aujourd'hui.

- Entrez un moment. Vous êtes toute pâlotte. Il faut reconnaître que ces vieilles michelines, qui s'arrêtent à toutes les gares depuis Lyon, ne sont pas très confortables... Installez-vous, je vais demander à ma femme de vous préparer un petit remontant...

Malgré mes protestations, il me força à m'asseoir avant de disparaître dans la pièce voisine.

Il reparut un moment plus tard, avec une tasse fumante.

- Attention, c'est bouillant.

- Merci, ça sent bon.

- La recette est simple : du citron, une goutte de gnôle du coin - de la vraie, pas trafiquée -, et beaucoup de sucre... Du sucre de canne... Ma femme est championne pour ça. Parce que l'hiver, ici, ce n'est pas comme chez nous.

Il était de Mandelieu, près de Cannes... Est-ce que je connaissais ?... Il y avait laissé toute sa famille, et espérait un jour être muté sur la Côte... Par contre, sa femme...

Je le laissai parler. Son monologue distrayait le désordre de mes pensées. Un nom me fit dresser l'oreille.

- Taupin ? C'est un nom d'ici, remarquai-je.

- Oui. Vous en connaissez ?

- J'étais en classe avec une Taupin.

- Quelle coïncidence ! C'est le nom de jeune fille de ma femme. Sa famille est de Bettant...



- Bettant, Saint-Denis... C'étaient nos buts de promenade, lorsque j'étais en pension à Ambérieu.

- Ambérieu ? C'est là que nous nous sommes rencontrés, ma femme et moi, à une fête foraine... Vous vous souvenez du nom de votre camarade de classe ?

- Voyons... Joëlle... C'est ça, Joëlle Taupin ! Je me la rappelle très bien.

- Ça, par exemple ! C'est une cousine de ma femme ! Nous étions amis pour la vie.

- C'est ma femme qui va être contente...

Entrouvrant la porte par laquelle il avait disparu un instant plus tôt, il cria :

- Annette ! Viens vite ! Dépêche-toi ! Une dame veut te voir.

Il inversait les rôles.

Annette était rondelette, une brunette au visage avenant encadré de bouclettes. Rien n'indiquait son lien de parenté avec Joëlle, même si l'on tenait compte du temps écoulé. Joëlle avait un visage sérieux et des cheveux châtain très courts.

Nous parlâmes de la cousine, si courageuse...

- Elle en a été bien récompensée, poursuivit la cousine avec une pointe d'envie. Après son brevet élémentaire, elle aurait pu être institutrice, comme Denise, sa sœur aînée. Mais non. Elle voulait être secrétaire, travailler dans les bureaux... Pour ça, il fallait aller à Lyon. Ses parents se sont saignés aux quatre veines pour payer ses études dans une école privée. Mais Joëlle avait du cran. Après ses cours, elle faisait des petits travaux à droite et à gauche pour payer sa pension chez une vieille dame...

Joëlle sur son vieux vélo. Chaque matin, elle arrivait à la porte de l'école à l'heure où sonnait la cloche, les cheveux en bataille, rouge et essoufflée d'avoir pédalé pendant des kilomètres, mais toujours de bonne humeur.

Je la revoyais dans ce pull vert bouteille aux manches trop courtes qu'elle traînait tout l'hiver, ces vêtements usés jusqu'à la trame, ce ciré noir dégoulinant de pluie. Je ne l'ai jamais vue porter quoi que ce soit de neuf. Troisième fille d'une famille de sept enfants, elle « terminait » les vêtements de ses sœurs. Je me disais que j'avais trouvé aussi pauvre que moi. Cependant, Joëlle ne semblait guère affectée par son apparence, seuls comptaient ses résultats scolaires. Assise au premier rang, elle était toujours prête à donner une réponse, même si elle n'était pas certaine que ce fût la bonne.

Je me souviens des cours d'anglais, de l'accent de Joëlle qui devait être une torture pour les oreilles de Sœur Zénobie, British pure souche. Voulant imiter notre professeur, ou les Anglais qui « parlent comme s'ils avaient des cailloux dans la bouche », elle prononçait les mots de façon saccadée, y semant, à contretemps, des *h* aspirées.

Je l'admirais pour cette volonté farouche d'aller de l'avant, de ce culot qui me faisait défaut. Derrière elle, je me faisais toute petite pour ne pas être interrogée.

- Ça va ? Pas trop chaud ?

La voix du chef de gare me fit sursauter, un peu de grog déborda de la tasse.

- Euh... Ça va bien, merci.

Je pris une gorgée du liquide parfumé, émis un grognement d'appréciation. Le couple hochait la tête d'un air entendu.

La boisson chaude me fut un prétexte pour rester silencieuse : mon esprit était à nouveau tourné vers Sainte Marie.

Qu'étaient devenues les filles de ma classe, particulièrement les pensionnaires comme moi ?

Maryse, la pin-up de la troisième. Plus âgée que nous, elle portait plus d'intérêt à sa garde-robe qu'aux études. En douce, elle nous montrait les minuscules portraits en noir et blanc de Burt Lancaster et de Robert Taylor, dont elle assurait « être amoureuse ». Le lundi, pendant la récréation, elle racontait à voix basse sa sortie de la veille avec « son fiancé » qui l'avait emmenée au bal. J'enviais Maryse, non pour ses multiples « fiancés », mais parce qu'à travers elle, une fenêtre s'ouvrait sur l'extérieur.

Marie-Madeleine et Marie-Antoinette, des jumelles identiques en tous points, faisaient les mêmes gestes au même moment, comme si l'une était le reflet de l'autre.

Elise, une petite boulotte, enfant gâtée de parents l'ayant eue « sur le tard ». La famille m'avait invitée une fois, pour de courtes vacances. Je me souviens de ma surprise lorsque Elise me montra le pot de chambre caché dans la table de chevet, pour les « petits besoins » de la nuit.

Marie-Laure, la « fille du château », était ma voisine en classe.

Aux beaux jours, ses parents nous prêtaient une partie de leur parc, un espace boisé situé derrière le château, pour nous permettre de nous aérer après la cantine.

J'aimais cet endroit, où je pouvais réviser au calme avant la reprise des cours, cueillir une églantine ou quelque fleur sauvage pour les faire sécher entre les pages d'un livre.

Les sœurs étaient profondément reconnaissantes envers Monsieur le Comte et Madame la Comtesse pour cette générosité.

Les sœurs de Sainte Marie...

Celle qui m'a le plus marquée - traumatisée, devrais-je dire - était Mère Maxime, à la fois directrice et notre professeur principal en quatrième et troisième. Elle était maigre, avec un visage étroit aux joues creuses, des dents supérieures qui partaient en avant et la faisaient postillonner en permanence.

Les cours de maths étaient des séances de torture. Mère Maxime ne se privait pas de nous traiter de « triple buse ». Elle ne *comprendait pas* que notre esprit obtus fût

incapable de calculer la trajectoire d'une tangente ou de résoudre une équation à trois inconnues.

Sœur François de Paule, notre professeur de dessin, se désespérait de nous voir tracer des lignes « aussi droites que la patte de mon chien ». Nous n'avons jamais su le nom du chien.

Sœur Monique, l'économe de l'école, fut ma « première décédée ». Bien qu'elle ne fût pas l'un de nos professeurs, Sœur Monique était parfois chargée de nous surveiller pendant une interrogation écrite ou à l'étude, le soir, après la classe. Son décès fut une surprise, du fait qu'elle n'était pas âgée et ne paraissait affectée par aucune maladie. Elle était morte la veille de la rentrée, aussi avions-nous dû, par groupe de trois ou quatre, nous recueillir devant sa dépouille. A la voir si paisible dans sa robe de religieuse, les mains croisées sur sa poitrine, je m'attendais à la voir ouvrir les yeux et nous sourire. N'étaient-ce l'odeur âcre de l'encens et les cierges qui brûlaient de chaque côté de la tête de lit, on aurait cru qu'elle se reposait. Je m'étonnais de ne rien ressentir, ni frayer, ni tristesse.

Il y avait aussi Sœur Marie de l'Espérance qui, comme son nom ne l'indique pas, était italienne...

J'avais dû manquer un épisode des aventures de Joëlle car, lorsque je tendis ma tasse vide à Annette, celle-ci en était au « conte de fées » : la rencontre de la cousine avec le fils du notaire rentrant du service militaire, leurs amours contrariées - la mère voulant le marier à une jeune fille de son milieu. Devant la détermination du fils, les parents avaient fini par reconnaître les qualités de Joëlle et rendu les armes.

Cela me rappela ma propre histoire, à un détail près : ma belle-mère bretonne, ayant concocté l'union de son fils avec la fille d'un « notable » de la ville, m'en voulut jusqu'à son dernier souffle d'avoir - sans le savoir - déjoué ses plans. Ce qui l'avait le plus irritée, ce n'était pas tant mon état d'orpheline sans fortune que le fait d'être en partie *jaune*. Je le découvris dix ans après notre mariage. C'est probablement pour cette raison que son inimitié s'étendit à mes enfants, leur refusant ces petites attentions qui font le ciment d'une famille.

Cela me fit plaisir de savoir que la vie était devenue clémente pour mon ancienne camarade de classe.

Cependant, je ne voulais pas m'attarder davantage.

- Je vous remercie beaucoup, tous les deux. Vous avez été très aimables, mais il faut que je me sauve. Mes amies sont peut-être arrivées.

Le chef de gare s'inquiéta :

- On vient vous chercher ?

- C'est inutile. Je vais marcher.

Je lui montrai mon sac, où j'avais casé le strict nécessaire pour un week-end.

- Vous allez loin ?

- Là-haut.

Je désignai, d'un geste vague, quelque part derrière lui, n'étant plus très sûre si je voulais m'y rendre.

- Grattoux ? Montgriffon ?... C'est joli, par là, mais ça grimpe un peu. Vous y êtes déjà allée ?

- Non... Je veux dire, oui, je connais, mais non, je ne vais pas par là... Je monte à l'Abbaye.

- Chez les Sœurs ?

Il me considéra, perplexe. Je n'avais pas une tête de bonne sœur. Une religieuse, ça n'a pas de bleu sur les paupières, ni de rouge, même discret, sur les lèvres... Etais-je apparentée à l'une d'elles ?

Il se décida :

- On en voyait une, qui travaillait à l'hôpital. Les malades, surtout les petits vieux de l'hospice, l'aimaient bien... Son ordre l'a envoyée en Afrique... Au Sénégal, je crois. Une petite jeune, toujours souriante... Remarquez, quand je dis une « petite jeune »... Les bonnes sœurs, c'est comme les curés, ça n'a pas d'âge. A propos de curé, elles ont un aumônier...

- Elles ont toujours eu des aumôniers, dis-je.

- Oui, mais celui-là... C'est un spécial, à ce qu'il paraît. Le Père... Attendez... Le Père François... C'est ça. Il a creusé sous l'Abbaye et découvert les ruines d'un ancien monastère. C'est un copain maçon qui me l'a dit. Quand il a une minute, il va donner un coup de main au Père. Il fait sa BA, qu'il dit, comme les scouts. Et pourtant, comme anti-curé... Mais il l'aime bien, le Père François. Il dit que c'est un pas comme les autres. Avec lui, on peut discuter de tout. Il m'a dit aussi que, malgré son âge - soixante-quinze, je crois -, il n'a pas peur d'user pelle et pioche. Il passe son temps à creuser, pour mettre à jour d'autres vieilles pierres.

Je savais que la demeure avait été bâtie sur le site d'une ancienne abbaye dont la crypte, intacte, se trouvait au niveau de la route qui longeait la propriété. En rentrant de promenade, nous collions nos visages contre les barreaux de la grille qui défendait cette chapelle souterraine, écarquillant nos yeux pour essayer de voir au-delà de l'autel de marbre blanc couvert de mousse verte, dont la silhouette se perdait dans la pénombre. Le mystère demeurait entier.

- Ce que vous me dites là m'intéresse beaucoup. A part la crypte, je ne savais pas qu'on avait découvert des vestiges de l'ancien monastère. Je demanderai au Père de me faire visiter. Au revoir et bonne journée.

Le chef de gare insista :

- Vaudrait mieux que je téléphone pour prévenir que vous êtes là. Les sœurs ont une voiture, vous savez. La route est longue.

- Ne les dérangez pas. Je vais prendre le sentier, c'est un raccourci. Nous le prenions pour aller à l'école... Si vous pouvez, venez à la fête demain, tout le monde est invité. Je vous montrerai les jardins, et la crypte, si elle est ouverte.

- Avec plaisir. Le dimanche, la gare est fermée. D'ailleurs, maintenant, il n'y a plus que quatre trains

par jour : deux pour Lyon, deux pour Genève. Allez, bonne route, et à demain.

Le grog d'Annette m'avait revigorée. La gnôle non trafiquée me rendait légèrement euphorique. Empoignant mon sac, je traversai la salle d'attente, flanquée du couple qui avait tenu à m'accompagner jusqu'à la porte. J'étais presque de la famille !

Au bord du trottoir, j'hésitai à peine. Sur un dernier signe de la main, je me dirigeai vers le pont qui enjambe l'Albarine, bordée de platanes.

Mon regard embrassa mon enfance : à gauche, l'église où je fus baptisée, et, perchée sur une hauteur, mon école, l'école libre avec ses quatre marronniers, qui semblait défier l'autre, la laïque, devant laquelle je venais de passer.

Dominant la vallée, une Vierge de pierre grise, plus grande que nature, tendait les bras en un geste d'accueil, devant les vestiges d'un château moyenâgeux détruit au moment de la Révolution. Sur le site à l'abandon, bravant les hautes herbes, poussaient à profusion pervenches et œillets de poète. C'était un de nos buts de promenade, mais nous nous y déplaçons avec prudence, car les vieilles pierres servaient de repaire aux vipères.

Je me penchai par-dessus le parapet du petit pont, essayant d'apercevoir dans l'eau claire danser le menu fretin. Une ou deux fois, nous eûmes l'autorisation d'y tremper nos pieds, sous l'œil éberlué des autochtones. Armées de boîtes de conserve rouillées et bosselées, nous y avions traqué têtards et poissons-chats, avec la prétention de les élever jusqu'à l'âge adulte.

Saint-Rambert est un bourg en longueur, s'étirant au creux d'une étroite vallée, sur l'axe Lyon-Genève. Les riverains de la rue principale se plaignaient d'avoir à endurer le défilé perpétuel des poids lourds. J'attendis pour traverser.

Rue des Otages, Rue des Fusillés, Rue de... Le maquis n'était pas loin. La région, avec ses forêts et son relief accidenté, fut propice à la Résistance. A la Messe, après la kyrielle de noms de défunts « ordinaires », décédés communément de maladie ou de vieillesse, le curé débitait invariablement la liste des victimes de la répression nazie. Nous écoutions d'une oreille distraite, totalement étrangères à cette litanie. Notre vie était si retirée que nous n'avions pas conscience qu'une guerre avait eu lieu ici même, et s'était achevée quatre ans à peine avant notre arrivée. La seule guerre que nous connaissions était celle qui nous avait fait fuir notre pays. Nous avons nos propres morts.

Au lieu de monter directement à l'Abbaye, je m'engageai dans la rue principale.

Les Rambertois avaient bon appétit : sur cinquante mètres, trois boulangeries-pâtisseries, deux boucheries-charcuteries, une supérette Casino, une crèmerie - fromages et vins, notamment ceux de la région.

L'échoppe était fermée. Derrière la vitrine crasseuse, un tabouret renversé, des débris de mobilier ensevelis sous une épaisse couche de poussière... C'était tout ce qui restait d'une pratique très fréquentée. Je n'avais jamais vu M. Vitali autrement que penché sur une chaussure, un marteau à la main, des clous dépassant de ses lèvres fermées. Comme le cordonnier italien nous avait intimidés avec son air bourru ! Peu loquace, il se contentait de répondre par monosyllabes, lorsque nous apportions des souliers à ressemeler ou des fers à ajouter au bout des semelles. J'imagine l'habileté dont il avait dû faire preuve, pour réparer indéfiniment les mêmes souliers qui passaient de pieds en pieds... J'espère qu'il jouit d'une retraite méritée. A moins qu'il ne reposât dans le petit cimetière, dans le caveau de sa famille, émigrée dans la région quelques décennies plus tôt. Le petit cimetière de la ville, à flanc de coteau, abritait de nombreuses stèles gravées de noms se terminant par *i* ou *o*.

Plus loin, le *Petit Nice* avait complété son activité de « fleurs et couronnes » par des babioles en porcelaine et faïence, mettant un peu de gaîté dans la vitrine où trônait une couronne mortuaire, tressage de perles violettes et vert bouteille.

Sur le trottoir opposé, à côté de l'hôpital-hospice, le *Petit Paris* avait ajouté du linge de maison à sa pratique de « Prêt-à-Porter Homme, Femme, Enfant ».

Je jetai un coup d'œil à la devanture des boulangeries-pâtisseries, situées commodément sur le même trottoir, et poussai la porte de celle qui me semblait la mieux achalandée. Elle affichait, entre autres, en lettres manuscrites « Galette du Bugey ». Un carillon tinta joyeusement, appelant le boulanger.

- Et pour Madame ? s'enquit l'homme, comme si j'avais été la dernière d'une longue file de clients. Il penchait la tête, dans l'expectative. Serais-je une bonne cliente ?

- Qu'avez-vous comme spécialité de la région ?

- Comme spécialité... Voyons...

Se grattant le menton, il réfléchissait. A part le vin et les fromages, il ne voyait pas très bien...

Soudain, son visage s'éclaira.

- Que diriez-vous d'une « Noix de Grenoble », un feuilleté praliné très fin ?... Ou, tenez, les « Cailloux de l'Albarine », une sorte de dragées enrobées de chocolat ?

- Euh... Je voudrais un gâteau.

- Ah...

Par-dessus la vitrine réfrigérée offrant religieuses, éclairs et tartelettes diverses, son regard invitait « Voyez vous-même ».

Je fis la moue. Une toute petite, pour ne vexer personne.

J'expliquai.

- J'ai un bout de chemin à faire, alors, les tartelettes...

C'est certain, elles ne résisteraient pas au trajet jusqu'à l'Abbaye.

- J'aurais voulu un grand gâteau, genre moka.

- Nous en faisons sur commande, et pour le dimanche. Il y en aura demain.

- Demain... Hum... Et votre « Galette du Bugey », qu'est-ce que c'est ? Je n'en vois pas.

- Ah... Une Galette du Bugey. J'en ai des petites, là. Voyez-vous ?... De plus grandes ? Oui, bien sûr. Je vais vous les montrer, je viens d'en faire de toutes fraîches.

Un petit tour dans l'arrière-boutique et les galettes dorées s'étalèrent devant mes yeux gourmands.

- La galette est briochée, nappée d'une légère crème anglaise et saupoudrée de sucre. Quelle taille désirez-vous ?

- La plus grande... Oui, celle-là... C'est pour les sœurs, ajoutai-je, presque timidement.

- Vous êtes en voiture ?

- Non, je vais prendre le sentier.

- Le sentier ?

- Oui, le sentier qui monte vers l'Abbaye.

- Ah... Bien entendu, le sentier... Alors, je vais renforcer le fond de la boîte.

Tandis qu'il fouillait sous le comptoir, il me regardait à la dérobée. Je n'étais donc pas une touriste ordinaire ? Quoique, les touristes, à cette époque de l'année... D'un autre côté, je n'avais pas le *profil*... Mais, pour connaître le sentier...

Il se lança :

- Vous êtes une Petite Abeille ?

- Une Petite Abeille ?

- Oui, une des petites de l'Abbaye... Si gaies... Il y avait de l'animation, quand elles descendaient. Elles couraient d'un magasin à l'autre... Comme des abeilles. Et puis, tout d'un coup, hop ! Envolées avec leur butin...

- Euh... Non.

Non, je ne faisais pas partie de ces abeilles-là... N'étais-je pas un peu *trop vieille* pour être de leur génération ?... C'est sûr, grâce aux gênes asiatiques, on ne pouvait deviner que j'étais plus proche de fêter mon demi-siècle que mes vingt printemps.

En réalité, nous n'avions rien de commun, ces abeilles et moi, si ce n'est le fait d'avoir une mère vietnamienne. Par ailleurs, n'étaient-elles pas nées dans les années soixante, ou même plus tard, bien après le départ des Français de là-bas ?...

La curiosité du boulanger me reporta à dix ans en arrière... Des bribes de conversation, surprises lors des obsèques de Mère Jeanne, m'avaient appris que ces « petites Abeilles » étaient accueillies en tant que *pensionnaires*, fréquentaient l'école laïque, recevaient de l'argent de poche et avaient le droit de « descendre en ville ». Tout ce qui nous avait été dénié.

Tandis que nous convergions vers la pelouse pour la cérémonie qui se tiendrait à l'ombre des tilleuls, la voix de Sœur Grégoire avait dominé les murmures. Je m'étais retournée et l'avais saluée de loin. La religieuse n'avait pas vieilli. Plus de vingt années avaient passé depuis mon dernier passage à l'Abbaye, et aucune ride n'était venue

creuser son visage rond. Ses petits yeux bleu pâle étaient mobiles, comme à l'affût d'une bêtise à reprendre.

- Quel choc pour Mère Prieure, lorsque ses filles sont passées sous la coupe de la DDASS...

Elle avait jeté un regard furtif sur les filles - les « anciennes » - qui l'entouraient.

- La DDASS ?...

- Ce n'est pas possible !...

- Depuis quand ?...

Probablement satisfaite de l'effet de cette petite bombe, elle avait laissé planer un silence indigné, puis :

- Pauvre Révérende Mère, avait-elle soupiré en secouant la tête d'un air tragique. C'est le chagrin qui l'a tuée...

Comme dans un drame d'un autre temps. D'un mouvement de tête, elle avait désigné un groupe resté à l'écart. Devant le préau, les jeunes filles incriminées bavardaient et riaient sans retenue. D'une réflexion innocente à propos de cette foule vêtue de sombre ? Mais tout de même...

- Vous voyez, elles ne viendront pas... Des sans-cœur, pas une once de gratitude... Pas même la décence de se taire.

Leur indifférence me choqua. Elles auraient pu faire preuve de discrétion, par respect sinon par affection envers la morte.

Une de mes voisines chuchota son indignation :

- Tu as vu comme elles sont maquillées ? On dirait des... « filles » !

- Quel âge peuvent-elles avoir ? Douze, treize ans, quatorze tout au plus, et déjà...

- Mère Jeanne doit se retourner dans son cercueil.

- Et nous... Tu te rappelles ?... A dix-sept ans, nous attendions encore notre premier soutien-gorge...

- On était obligées de s'en faire en cachette...

Oh oui. On s'en souvenait. Jamais soutiens-gorge ne furent confectionnés avec plus de cœur, « cousus main », à l'abri des regards des sœurs, dès que nous avions un instant de liberté : à la récréation, nous nous éclipsions furtivement derrière le séquoia ; le soir, nous cousions à la lueur de la veilleuse, devant les cabinets. Nos petites merveilles étaient coupées dans des étoffes de toutes couleurs - madras, bayadère, écossais -, récupérées je ne sais où. Nous n'avions pas un centime, mais il suffisait de faire passer le mot, et des bouts de tissus apparaissaient. Je n'ai jamais su qui les fournissait, ni comment, mais le fait était là : les miracles existaient.

Je me souviens aussi de ma première paire de bas et de talons hauts... Ils m'avaient été offerts par Mamy. J'avais dix-sept ans.

Mamy fut la personne la plus merveilleuse que j'aie rencontrée au cours de ma vie : toujours d'humeur égale, généreuse, intelligente, musicienne... Elle était appréciée par tous, à commencer par ses employés. Pour moi, elle était une sorte de marraine qui m'accueillait l'été, dans sa gentilhommière du Languedoc. Grâce à elle, je découvris



un monde insoupçonné : la musique classique, le goût des livres, autres que la *Semaine de Suzette* ou les romans de Delly et Berthe Bernage, le *savoir-vivre* en société, la bonne cuisine...

Je fis la connaissance de Mamy l'été de mes quinze ans. Elle ne semblait guère rebutée par cette sauvageonne qui ne disait pas trois mots d'affilée et s'enfermait dans la bibliothèque, alors que le soleil et les cigales invitaient à la baignade dans la rivière ou à la paresse dans les champs. Au contraire, elle redoublait d'attention pour me mettre à l'aise.

A la fin des grandes vacances, Mamy m'emmenait dans la meilleure boutique de vêtements, et j'en ressortais avec une robe, ou une jupe et un chemisier de bonne coupe. Cet été-là, elle m'avait demandé ce qui me ferait plaisir. J'avais opté pour des chaussures. Mamy ne m'offrit pas des souliers qui « feraient de l'usage », elle choisit pour moi des escarpins crème, et des bas « couleur chair ».

Dès mon retour de vacances, je les avais portés en cachette des sœurs, me tordant les chevilles sur les cailloux du sentier, égratignant le cuir fragile - du chevreau. Pour couvrir les dégâts, j'avais acheté un flacon de teinture bleu ciel.

Je m'étais sentie gauche, perchée sur ces talons de trois centimètres... Mais comme les filles m'avaient enviée !

- Voilà, j'ai renforcé l'emballage. Comme ça, vous ne risquez rien.

La voix du boulanger me ramena au présent.

- Très bien. Merci.

La boîte, dûment ficelée, reposait sur le dessus de la vitrine de gâteaux.

- Vous faut-il autre chose ?

- Heu... Vous savez combien elles sont, là-haut ? Les sœurs, je veux dire.

- Cinq ou six... peut-être sept. Il y en a une qui vient chercher le pain, en voiture. Elles ont une 4L beige.

- Bon, alors... Mettez-moi une autre galette, on ne sait jamais. Et des noix de Grenoble... Oui, le grand modèle.

Tandis qu'il s'activait, il continuait sur sa lancée.

- Ce n'est plus pareil, maintenant qu'elles sont parties... Je parle des petites. Je les ai bien connues, vous savez. Pensez donc, ça fait un bail que nous avons pris la suite des parents de ma femme...

Nostalgique, le bonhomme.

- De mon temps... commençai-je.

Je m'interrompis. Voilà que je parlais comme une centenaire.

- De mon temps, repris-je, nous n'avions pas d'argent de poche...

Le boulanger interrompit son geste et leva le nez. Quelques secondes d'examen, pas plus, pour ne pas paraître impoli. Assurément, ces pommettes hautes... Mais, tout de même, ce teint... Et ces cheveux... Elle me mène en bateau ou quoi ?

- Vous voulez dire... A bien considérer... Vous avez un petit quelque chose... A peine, il faut vraiment le savoir. C'est sûr, vous en étiez aussi ?

- Oui, mais bien avant elles...

Malgré la sympathie du boulanger, je n'avais pas l'intention de prendre racine dans sa boutique. Il fallait que j'en finisse, autrement... Je consultai ostensiblement ma montre.

- Oh, vous êtes pressée. J'ai fini. Cela m'a fait tellement plaisir de bavarder avec vous. Quand je vais le dire à ma femme...

Pour faire bonne mesure, il m'offrit un paquet de « Cailloux de l'Albarine » et me fit une ristourne sur la facture. En souvenir des « Petites Abeilles » ?

Je ne lui dis pas que, *de mon temps*, nos camarades de classe, de bonnes petites catholiques, nous avaient accolé le label « Chinoises Vertes ».

Vertes... Pour donner plus de poids à l'insulte ?

Un semi-remorque passa comme un ouragan et faillit m'entraîner dans son sillage. Dos contre la vitrine de la boulangerie, je fulminai contre ce chauffard et ses pareils. Quel crétin ! Un poil de plus, et mes copines m'auraient attendue longtemps. Peut-être pour l'éternité.

Avec la rue en sens unique, le camionneur savait qu'il ne risquait rien en dépassant la limite imposée. On ne pouvait pas non plus évoquer la peur du gendarme, la gendarmerie étant située à l'autre bout de la ville.

Le boulanger, debout dans l'embrasement de la porte, hurla par-dessus le vacarme infernal :

- C'est comme ça toute la journée... La rue ne leur suffira bientôt plus, à ces monstres... Voyez ce qui reste du trottoir. A force de le rogner, il n'y en aura bientôt plus.

Côte à côte, nous suivîmes des yeux le mastodonte qui occupait la largeur de la chaussée.

- La nuit, c'est un vrai cauchemar. On les entend alors que notre chambre est au premier et donne sur la cour. Ça vibre de partout. Un de ces jours, les vitres vont tomber d'un seul coup.

- Un double vitrage...

- Nous l'avons fait installer il y a des années mais, avec des maisons si rapprochées, ça fait caisse de résonance. Quant à la porte de la boutique, on doit la garder constamment fermée, pas seulement à cause du bruit, mais aussi à cause des gaz d'échappement...

Le monstre était encore en vue lorsqu'un autre me fit battre en retraite dans la boulangerie.

- Vous voyez, reprit l'homme en fermant la porte, on n'a pas le temps de respirer... On a bien suggéré une déviation, mais la Mairie a répondu qu'avec la montagne des deux côtés, c'était impossible. Tout le monde se plaint mais, apparemment, personne n'y peut rien. A cause de ça, les magasins ferment petit à petit. Les propriétaires qui partent à la retraite ne trouvent pas preneurs.

Je profitai d'une accalmie pour m'en aller. La bandoulière de mon sac calée sur l'épaule et les galettes à bout de bras, je le remerciai une dernière fois et l'abandonnai sur le pas de sa porte.

Je rasai les murs pour ne pas me faire enlever par le souffle du poids lourd suivant, dont j'entendais le grondement dans mon dos. Passant devant le presbytère, j'eus une pensée pour l'ancien curé, celui qui m'avait baptisée l'année suivant mon arrivée.

Grâce à lui, nous avons fait la connaissance du plus célèbre reporter du monde : Tintin. Chaque mercredi matin, M. le Curé montait jusqu'à notre école pour nous enseigner les bases de la religion. C'était son privilège, la

« leçon de morale et d'instruction civique » revenant aux sœurs.

Pendant son cours, nous étions sages comme des images car, après le catéchisme, venait la récompense. Avant que le prêtre n'ait fermé son livre, nous étions déjà prêtes à dévaler les marches de pierre disjointes qui menaient à la cure. Bien entendu, nous arrivions avant le brave curé.

Nos cris et nos rires s'arrêtaient à la porte du presbytère, où nous attendait sa gouvernante, une femme au visage sévère, les cheveux tirés en un chignon sur la nuque. Elle ne plaisantait pas avec l'ordre et la discipline. En file indienne, tête baissée, nous passions devant cette femme toujours vêtue de noir, pour entrer dans une pièce aux rideaux tirés et faiblement éclairée. En silence, nous nous glissions sur des bancs alignés devant l'écran de projection, en prenant garde à ne pas les bousculer. Le moindre raclement sur le sol carrelé appelait un « Chut ! » sans réplique. Un bavardage était passible d'expulsion. Comment notre « si gentil » curé pouvait-il supporter pareille mégère ?

Pendant la séance, nous étions autorisées à nous exprimer. Dans le calme, bien entendu. Des « Oh ! » et des « Ah ! » ponctuaient le déroulement des aventures de Tintin. M. le Curé acceptait des commentaires - pas trop longs, le temps nous faisait défaut.

Quelle mine de renseignements, que ces diapositives en noir et blanc ! Elles venaient par série de dix. M. le Curé nous en passait deux, lisant les « bulles » en y mettant le ton adéquat, situant le lieu de l'action, expliquant la signification des mots difficiles. Un concert de protestations s'élevait lorsque, sur l'écran blanc, s'imprimait le mot « Filmostat », indiquant la fin de la série. Qui a volé le sceptre d'Ottokar ou les bijoux de la Castafiore ? Quel est le secret de l'Île Noire ? M. le Curé se laissait parfois fléchir mais « Vite, j'ai un enterrement qui m'attend ».

Les pérégrinations de Tintin élargirent notre horizon aussi sûrement que nos livres. Pour nous, qui vivions dans un microcosme protégé, les jurons du Capitaine Haddock, les maladresses des Dupond(t), les caprices du fils du Cheikh, les mauvaises actions des « méchants » étaient autant d'ouvertures sur une société qui nous était inconnue...

Le presbytère se situait à l'angle de la rue principale et du chemin de terre qui montait vers l'Abbaye. Je déplorai que, malgré les efforts d'aménagement en centre ville - élargissement de la chaussée et parking devant les commerces -, la municipalité n'eût pas jugé utile de goudronner ce petit bout de route. Il est vrai qu'il ne conduisait « que » vers l'entrée secondaire de l'église et l'école libre et, accessoirement, de rares habitations. Le nombre de voix aux élections n'était-il pas assez conséquent pour bénéficier de la bienveillance de la Mairie ?...

Le macadam s'arrêtait donc dès que l'on quittait la rue et, avec lui, le grondement des camions. On pouvait entendre le murmure du Bevron, petit torrent de montagne qui coulait sur la gauche et allait m'accompagner jusqu'à ma destination. Il finissait sa course au pied de l'église, passait sous la rue pour se jeter dans l'Albarine. A ma droite, un escalier de pierre aux marches usées grimpait jusqu'à l'école.

Devant la première maison, sous sa fenêtre fleurie de géraniums, un plant de tomate croulait sous des fruits à moitié mûrs. Au-dessus de la sonnette, un nom familial soigneusement calligraphié : était-ce la nouvelle demeure d'Etienne qui fut, un temps si court, ma « marraine de ville » ? Elle et son mari n'étaient pas parvenus à apprivoiser cette fillette timide que j'étais. Si je frappais à la porte ? Avec mes paquets plein les bras ?... Une autre fois, je ne veux pas déranger.

Les habitations laissèrent place à un haut mur. Ronces et herbes folles serpentaient le long des pierres grises érodées par le temps. Je m'offris le luxe de quelques mûres parfumées, oubliées de l'été. Par-delà le mur se trouvait mon école, avec sa vigne accrochée à flanc de coteau. Le produit de cette vigne, chuchotons-nous d'un air de complot, servait à la fabrication du vin de Messe.

J'hésitai devant l'entrée. Deux, trois secondes. Après tout, il n'y avait pas de porte. Quelques pas et...

Elle était là, la petite vigne, dans sa splendeur automnale, ses feuilles échanrées délaissant le vert estival pour se teinter de jaune, pourpre et rouille. Des grappillons avaient résisté aux vendangeurs. Personne en vue. Si j'osais... J'en dénichai quelques-uns, cachés sous les feuilles, et m'enfuis, comme la voleuse que j'étais, serrant dans une main les petits grains violets, humides de rosée. Le souvenir de leur goût acidulé me fit saliver.

Une maison isolée marquait la fin du chemin, et le début du sentier, par-delà le petit pont moussu jeté au-dessus du Bevron. Je posai sac et pâtisserie au pied de la croix commémorant l'assassinat de Saint Rambert, douze siècles plus tôt. La rouille avait attaqué le métal et laissé une traînée sur le socle de pierre, qui se perdait dans les broussailles. La rumeur voulait que cette empreinte fût le sang du saint miraculeusement conservé. Nous étions émerveillées par ce miracle. Sur le chemin de l'école, en passant devant ce lieu sacré, je ne manquais jamais de faire le signe de la croix. En cachette, sous ma cape, pour ne pas que les filles me voient. D'autres en faisaient-elles autant ?

Je m'assis pour manger le raisin. Le goût n'avait pas changé. L'acidité appréciée dans l'enfance ne convenait plus à mes papilles d'adulte. Je jetai le raisin.

Pas un bruit, sauf le gazouillis des oiseaux et le murmure du Bevron. Je frissonnai soudain. Le soleil, qui brillait en ville, n'arrivait pas à chasser l'humidité de ce lieu qu'ombrageaient d'épais buissons de buis et de

nombreux arbres. Cette végétation maintenait une humidité quasi constante, provenant des pluies et du torrent proche. Inutile de s'attarder, j'avais du chemin à faire. Je me levai, calai mon sac sur l'épaule...

J'eus soudain conscience de l'endroit où je me trouvais. Le sentier familier qui serpentait dans l'ombrage des arbres semblait tout à coup celer une menace diffuse. Ce silence... Ces coins d'ombre... Qui sait ce qui peut s'y cacher... Si je me tordais la cheville, personne ne m'entendrait... Non mais... Voilà que je me raconte des histoires, comme quand j'étais même... Quelle idiote ! Allez, en route !

Je partis à l'assaut de ce raidillon que j'avais dégringolé sans peine tant de fois, et qui me paraissait à présent interminable. Les semelles de cuir de mes mocassins dérapaient sur les cailloux, plus gros, me semblait-il, qu'autrefois. Pour me donner du courage, je fredonnai des airs que nous chantions à tue-tête, au cours de nos promenades. J'avais chaud et mon bagage semblait s'alourdir à chaque pas. Peut-être avais-je eu tort de refuser que l'on vînt me chercher...

J'approchai du but. Les arbres étaient derrière moi, et le soleil chauffait la fin du sentier qui s'arrêtait à la route contournant l'Abbaye. Un champ s'étalait sur ma droite, s'inclinant en pente douce vers le Bevron. Derrière la clôture de fils de fer barbelés, des vaches y broutaient paisiblement l'herbe rase. Bien que le soleil fût au zénith, un coq chanta. Des rires provenaient de la maison toute proche, dont la façade croulait sous une épaisse vigne vierge, aux feuilles rougies par l'automne.

Allais-je me présenter ainsi aux sœurs, suante et échevelée, le souffle court ? Une remise en état s'imposait. Je traversai la route et m'arrêtai sous l'avancée de l'orangerie, qui fut autrefois notre préau par temps de froid extrême, avant la construction d'un nouveau préau.

Cette orangerie possédait un poêle, chichement alimenté par l'homme à tout faire de l'époque, dont les sœurs avaient hérité de l'ancien propriétaire. Monsieur Arbogast - Abogasse pour nous - était un grand bonhomme voûté qui ressemblait aux Gaulois de nos livres d'histoire, avec sa longue moustache tombante. Il se déplaçait à petits pas, venait une fois par jour jeter quelques boulets dans le poêle, nous morigénait doucement « vous allez être malades » ou « si les sœurs vous voyaient », pour avoir grillé notre tranche de pain rassis sur le couvercle rouillé, puis s'en allait de son pas d'automate.

- Il doit avoir au moins cent ans, supposions-nous, à cause des sa crinière blanche.

Il n'en était probablement pas loin. Abogasse disparut un jour, sans bruit, sans que nous sussions pourquoi. Nous n'en reparlâmes jamais. Entre-temps, un jeune couple vint s'établir à l'Abbaye : lui, comme jardinier, elle comme aide cuisinière.

Je consultai mon miroir : l'expédition n'avait pas causé trop de dégâts. Un coup de peigne et je serais acceptable.

Lorsque mon cœur eut repris son rythme normal, je fis les derniers mètres qui me séparaient de l'entrée. J'avais choisi de passer discrètement par l'arrière. Comme autrefois.

Devant le portillon se tenait un homme de petite taille, sa silhouette replète couronnée de blanc. Mains derrière le dos, il semblait perdu dans la contemplation de la grille, qui n'avait rien de remarquable. Sa peinture grise était piquetée de rouille.

Je m'approchai.

- Puis-je vous aider ?

Après tout, j'étais « chez moi ». Ou presque.

Il tourna la tête et m'étudia, sans gêne aucune. Il avait une figure joviale de papy-gâteau, un regard bleu vif... et un sourire de Joconde.

Le silence se prolongeant, je hasardai :

- Vous êtes perdu ?

A quoi il répliqua :

- Vous faites partie du rang d'oignons !

Je devais avoir l'air ahuri, car son sourire s'élargit. Une étincelle dansa dans ses yeux, comme s'il venait de faire une bonne blague.

Un fou ? Il n'en avait pas l'air. Un « petit vieux » de l'hospice ? Dans ce cas, comment était-il venu jusqu'ici ? Je doutais qu'il eût emprunté le sentier. Quant à la route qui passe devant le cimetière, compte tenu du détour - et de la grimpe -, il lui aurait fallu plus d'une heure, en marchant vite. A moins qu'il n'ait une voiture... et je n'en voyais aucune à proximité.

A la réflexion, son visage rond, malgré des cheveux de neige, ne paraissait pas *si* vieux.

Prudemment, je murmurai :

- Le rang d'oignons ?

- Venez. Je vais vous montrer.

Avec la dextérité d'un habitué des lieux, il passa la main derrière la grille et déclencha l'ouverture du portillon.

Dès que j'en eus franchi le seuil, ce fut comme si j'avais pénétré dans un autre monde, un cercle magique, de silence et de verdure. Le monde *normal* n'existait plus. Je suivais le petit homme, comme j'aurais suivi Merlin l'Enchanteur. Avec recueillement.

Il s'arrêta devant les marches conduisant au logement réservé à l'aumônier. En un éclair, je me remémorai ma conversation avec le chef de gare.

- Vous êtes le Père François !

- Je vous ai bien eue, hein ! dit-il en riant franchement.

Son regard d'azur pétillait de malice. Je me sentis idiote. Vêtu d'un pantalon marine et d'une chemise bleu ciel, dont le col dépassait d'un pull, également marine, il ressemblait à n'importe qui.

- Habillé comme vous êtes... Pas même une petite croix...

- C'est plus pratique que la soutane, qu'on ne porte plus, ou presque. Venez... Posez vos affaires quelque part, là... ou là... Faites comme chez vous.

La porte ouverte dévoilait un intérieur que je n'avais vu qu'une fois, du temps d'un précédent aumônier.

Le Père L., un Mariste, était arrivé chez nous comme aumônier en 1952. Chaque fin d'après-midi, il arpentaient à pas comptés les jardins, ses yeux cerclés d'acier fixés sur son bréviaire. Qu'importait sa soutane râpée, un peu verdâtre aux entournures et beaucoup trop courte pour sa longue silhouette légèrement voûtée, nous l'aimions pour sa gentillesse. A l'heure fatidique de la confession hebdomadaire, inutile de se creuser la cervelle pour inventer des péchés, il savait trouver les mots pour nous rassurer... et nous infliger de légères pénitences pour ceux avoués. Il avait succédé à un jeune prêtre, que nous avions surnommé Tintin, à cause d'une mèche blonde qui rebiquait. Tintin avait été rapidement banni de l'Abbaye, probablement à cause de sa jeunesse : pouvait-on exposer des brebis innocentes aux regards d'un jeune loup ? Pauvre Tintin, qui rougissait à tout bout de champ.

Le Père L. peignait divinement, malgré des mains rongées par la peinture et la térébenthine. Ses tableaux représentaient inlassablement - et magnifiquement - la Vierge, dans toute la gamme de bleu. Il travaillait sans relâche : l'argent que rapportaient ses tableaux était envoyé aux missionnaires de sa congrégation. En partant, le Père L. avait laissé un souvenir de son passage : sur un mur de la chapelle, je reconnus une de ses « Vierge », la tête légèrement penchée sous son voile bleu pâle...

Le Père François fouillait ses étagères croulant sous des livres et d'épais classeurs, en marmonnant :

- Je croyais bien l'avoir rangé ici... Non, ce n'est pas ça... Oh, la la, quelle pagaille...

Curieuse, je l'observais, me demandant à quoi je devais m'attendre.

- Ah, voilà... Il faut le temps, mais je retrouve toujours tout.

Il fit de la place sur la table, encombrée de dossiers divers, et y déposa le vieil album de photos qu'il venait d'extirper de son fatras.

- Tenez, regardez !

Sur la première page s'étalait une photo de groupe, prise quarante ans plus tôt. L'objectif avait fixé à jamais nos visages d'enfants, souriants ou figés. Alignées en « rang d'oignons » sur l'escalier monumental qui ornait alors un côté de l'Abbaye, nous étions vêtues de pantalons « à la Tintin », serrés aux chevilles par un élastique. Les seuls qui nous avaient été autorisés pour nous prémunir contre ce premier hiver. Derrière nous, Sœur Angèle et Sœur Guilhem, à présent vêtues de noir, souriaient sous leur voile amidonné.

J'étais sidérée.



- Mais comment... Comment avez-vous eu ça ?

- C'est, en quelque sorte, un héritage... Vous voyez là... la onzième en partant de la gauche ?

- C'est moi ? C'est minuscule. Comment m'avez-vous reconnue ?

- J'ai une loupe. Regardez... il n'y a que deux blondes sur la photo... et vous n'avez pas changé.

- Les gênes asiatiques conservent, dis-je, confuse... Là, c'est Jeanne... Simone... Colette... Martine... Nina... Marie-Rose... Vous les connaissez, mon Père ?

- Quelques-unes, surtout Martine. Lorsqu'ils sont de passage, son mari et moi avons d'intéressantes discussions, même si nous n'avons pas les mêmes croyances.

Il tint à me montrer d'autres photos, toutes en noir et blanc :

- Mon Dieu, que de souvenirs. Et quelle surprise ! Je ne savais pas que ces photos existaient. Qui les a prises, à part les photos « officielles » ? Nous ne possédions rien, à plus forte raison, un appareil photo. C'est un mystère.

- Il faut croire que les miracles...

- Vous ne croyez pas si bien dire. A l'Abbaye, ils existent... ou plutôt, ils ont eu lieu... pour nous. Je vous raconterai. Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

- Revenez quand vous voulez. Et donnez-moi votre adresse, je vous enverrai une copie de la photo. Si vous en voulez d'autres...

Je le remerciai avec reconnaissance.

Sur le pas de la porte, je m'arrêtai.

- C'est étrange, dis-je, on dirait que le temps s'est arrêté. Regardez la buanderie. Nous y prenions notre douche hebdomadaire, deux par deux, dans des bacs en ciment. En sous-vêtements. On nous a assez seriné que c'était *péché* de montrer autre chose que bras et jambes... en dessous du genou, s'il vous plaît. Sœur Grégoire et une autre fille nous arrosaient avec des brocs, de la tête aux pieds : un coup pour mouiller et se savonner, un coup pour rincer le savon. Parfois, l'eau était presque froide, mais toute réflexion était sanctionnée immédiatement par un broc d'eau glacée.

- La buanderie n'est guère fréquentée. L'Abbaye s'est modernisée.

- Je suis sûre que cette énorme lessiveuse grise, dans laquelle Sœur Grégoire faisait bouillir le linge, existe toujours...

Cette monstruosité en fonte, encastrée dans le ciment, mesurait environ deux mètres de diamètre et possédait un couvercle en forme d'éteignoir, actionné à l'aide d'une chaîne et d'une poulie. Le samedi, après la douche, Sœur Grégoire y jetait le linge pour le faire bouillir jusqu'au lundi matin. Les microbes et les taches n'avaient aucune chance avec pareil traitement.

De temps à autre, semblable à une sorcière concoctant une potion maléfique, elle le touillait des deux mains avec de longues pincettes de bois. La lessive gonflait en

de grosses bulles blanchâtres, qui venaient en soupirant crever à la surface.

- Le lundi matin, avant l'école, je me portais parfois volontaire pour aider au rinçage, qui se faisait à l'eau froide. En été, ça allait, mais en hiver... L'eau était glacée et engourdisait nos doigts. Nous devions nous y mettre à deux pour essorer les draps et les étendre. Le soir, ils étaient raides de gelée sur les fils, on aurait dit des fantômes.

- Quel âge aviez-vous ?

- Onze, douze ans ans. Le plus dur, c'était de quitter la chaleur du lit à cinq heures et demie, six heures, quand il gelait dehors... Tout est devenu trop facile, maintenant, avec les machines qui lavent et sèchent en un rien de temps. On devient paresseux.

- A ce que j'ai pu entendre des unes et des autres, vous avez eu des moments difficiles.

- Oui, mais on les oublie ou, tout au moins, ils s'atténuent avec le temps. Il m'arrive d'en rire, tellement ils sont drôles parfois. Les gens changent. Par exemple, Mère Jeanne. L'avez-vous connue, mon Père ?

- A peine. Elle était déjà bien malade quand je suis arrivé.

- De notre temps - je vous parle des années cinquante-soixante -, Mère Jeanne était la rigueur incarnée. Elle voulait nous modeler selon sa conception de la femme idéale : éducation de *jeune fille de bonne famille*, études dans des écoles privées, catholiques évidemment, avec des notions de couture, tricot, dessin, musique... Bref, elle nous voulait *parfaites* et rêvait pour chacune d'un *bon mariage* et, éventuellement, d'un *emploi satisfaisant* : puéricultrice, infirmière, enseignante. J'ai rempli ma part du contrat. Carrière féminine et famille nombreuse.

- Ça partait d'un bon sentiment.

- J'aurais voulu vous y voir. Nous la craignions comme Dieu le Père, les sœurs de même. Il lui était inutile d'élever la voix, rien que son regard nous figeait.

« Elle avait une autre ambition : faire de nous de *vraies petites Françaises*. Elle pratiqua l'intégration avant la lettre : nous devions oublier ce que nous avions connu *avant* - c'est-à-dire avant d'être prises en mains par les sœurs. Elle nous punissait lorsque nous parlions vietnamien... Avec le recul, je dois reconnaître qu'elle avait du mérite : faire passer des petites filles au teint mat et aux yeux bridés pour les descendantes pur beurre des Gaulois !... Alors que nous avions encore le goût du *nuoc mam* sur la langue.

« Des années plus tard, c'était une autre personne, une grand'mère s'extasiant devant mes enfants « tout votre portrait au même âge »... Vous voyez, là, au-dessus de la buanderie, derrière les seringas et les boules de neige ?... C'est *Sans Souci*, un chalet qu'elle a fait construire pour que « ses filles » puissent venir avec leurs familles à n'importe quelle époque de l'année. J'y ai séjourné une fois, à la Pentecôte, lorsque mes enfants étaient petits. Alors, les mauvais souvenirs... Ce sont des détails

similaires qui m'ont - presque - fait oublier son rigorisme... Bon, cette fois, mon Père, je vous laisse, et merci pour tout.

- A bientôt. Si vous voulez, cet après-midi, je vous ferai visiter mes fouilles. Sinon, à demain.

- Ah, oui, les fameuses fouilles. J'en ai eu des échos par le chef de gare.

- Comment ça ?

- Ah... Saint-Rambert, c'est tout petit... et tout se sait, même si l'on vit à l'écart du monde. Au revoir, mon Père. A bientôt, pour la visite des fouilles.

Après la buanderie, le pré et... des locataires inattendues. Ces dames habillées de roux et de blanc broutaient l'herbe haute parsemée de pissenlits. Que faisaient des vaches ici ? Les sœurs s'étaient-elles converties en fermières... ?

Je passai sous la passerelle reliant l'annexe au bâtiment principal. A part le crissement de mes chaussures sur le gravier, tout n'était que silence... si l'on excluait le gazouillis d'une myriade d'oiseaux qui nichaient dans le vieux marronnier.

Face à la demeure, les jardins étalaient leurs palettes de couleurs : dahlias, pivoines, zinnias, asters, diverses variétés de roses... et, tranchant sur le vert des pelouses, des massifs de pensées veloutées ou l'or des œillets d'Inde. Plus loin, conduisant vers le portail de l'entrée principale, la double allée de tilleuls plus que centenaires.

Mon Paradis d'enfance... « Ma » maison. La glycine qui enlace sa façade. A l'exception de quelques retardataires, ses grappes mauves, délice des abeilles, avaient disparu avec l'été. Mais leur parfum sucré flottait encore dans l'air tiède.

La cuisine était située au bout du bâtiment. Je pointai mon nez par la fenêtre entrouverte : personne. A côté, la porte de chêne menant à la Communauté était fermée.

Treize heures passées. Les religieuses avaient probablement fini de déjeuner, et se reposaient. Que faire jusqu'à quinze heures ? J'avais scrupule à les déranger pendant leur « récréation ».

Contre le mur, un clin d'œil tentateur...

J'essayai de réprimer la pulsion, mais une main taquine se leva, saisit la poignée métallique qui pendait au bout de sa chaîne, et, lentement, tira... Geste interdit, qui me démangeait depuis si longtemps.

Dans le recueillement d'un après-midi d'automne, le tintement de la cloche annonça - trop tard pour midi, trop tôt pour le soir - comme un début d'Angélus. Et ce son, incongru à l'heure de la sieste, fit surgir des fantômes : silhouettes en pèlerine sombre et galoches disparaissant dans la brume hivernale, ou en robes printanières tourbillonnant en une ronde joyeuse dans la cour ensoleillée...

- Bonjour, Madame.

A la fenêtre de la cuisine, un visage souriant était penché.

- Entrez, j'arrive.

Je poussai la lourde porte et entrai dans le vestibule séparant la cuisine du réfectoire. Au fond, l'escalier menant à la Communauté, domaine des sœurs.

La religieuse, une Vietnamiennne toute menue, arriva aussitôt. Elle n'était pas « en civil », mais l'habit religieux avait subi un changement notable : on avait remplacé la longue robe aux larges plis par une plus simple, de couleur bleu foncé, s'arrêtant aux mollets, supprimé le scapulaire et raccourci le voile, en coton bleu. Les chaussures elles-mêmes étaient plus seyantes.

- Bonjour ma Sœur, dis-je. Désolée pour la cloche...

Je me sentis idiote.

- Ce n'est rien, nos visiteurs s'en servent pour nous appeler. Je suis Sœur Marcelline. Voulez-vous déjeuner ?

Je n'avais pas le temps de dire *ouf*, déjà on m'invitait.

- Je ne voudrais pas déranger...

- Oh, non ! Tout le monde est encore à table, pour le dessert et le café.

- Tout le monde ?

- Oui, nos sœurs et des retraitantes.

L'innovation me surprit : les sœurs ne déjeunaient plus en petit comité, au premier étage ?

- A propos de dessert, j'ai apporté de la pâtisserie.

- Merci, c'est très gentil à vous. Allez au réfectoire... Le temps de vous installer, je vous aurais préparé une assiette.

Sœur Marcelline poussa la porte du réfectoire. La pièce semblait avoir rétréci. Comment avions-nous pu y tenir à cent, et plus ? Miracle de l'élasticité des corps enfantins ? Pourtant, je le voyais bien, la salle était la même, avec son carrelage à dessin géométrique brun-chocolat sur fond blanc. Cependant, le mobilier avait changé : des tables de formica jaune avaient remplacé les nôtres, en bois recouvert de plastique marron, et des chaises, nos bancs. Un brouhaha m'accueillit. Des têtes se tournèrent.

- Bonjour, mes Sœurs.

- Bonjour, Madame.

On m'étudiait, on chuchotait : « Qui est-elle ? Une visiteuse ? Une retraitante ? ».

Inutile de les faire languir.

- Je suis Paule... Une « Ancienne ».

- Ah...

Hochements de tête entendus.

Ah... J'étais de la famille mais, à première vue, on ne pouvait pas deviner... Avec ma tête *pas comme les autres, celles que l'on reconnaissait au premier coup d'oeil.*

Je jetai un coup d'œil circulaire sur la vingtaine de personnes attablées... Aucun visage connu... Ah, si... Là, Sœur Bernadette qui se levait pour me faire la bise.

Nous n'étions pas des intimes, mais je me souvenais de Sœur Bernadette, une sympa, qui venait en renfort pendant les grandes vacances...

Voici Sœur Lucie qui, du fond de la salle, me tendait déjà les bras. Elle m'embrassa, puis me tint à bout de bras.

- Ma petite Paule... Vous voilà devenue une belle dame... Mais vous n'avez pas changé.

Pour réservé qu'il fût, son sourire était chaleureux. J'étais heureuse de sa présence, parmi les têtes étrangères. Quel âge pouvait-elle avoir ? Pas une ride sur ce visage d'ivoire doré, lumineux.

- Pas changé ? J'ai au moins grandi... Je vous ai même dépassée... On ne s'est pas vues depuis quand ? Vingt ans, au moins...

Sœur Lucie souriait, ses mains tenant les miennes.

Notre première rencontre remontait à Hanoï. Sœur Lucie était alors Chi Hong, jeune fille que les sœurs avaient emmenée lorsqu'elles avaient fui Langson, après l'attaque japonaise en mars 1945. Chi Hong avait été une aide précieuse pour la Mission. Elle nous avait suivies dans notre exil, en 1949, puis avait disparu de notre horizon pendant des années. Lorsque nous la revîmes, la jeune fille timide était devenue Sœur Lucie, assistante de Sœur Claudia, notre « chef cuisinier ». Elle avait à présent la haute main sur la cuisine, aidée en cela par Sœur Marcelline.

- Vous devez avoir faim, après ce long voyage.

- A peine trois heures, avec le TGV jusqu'à Lyon.

- Tout de même, trois heures. Venez, je vais vous installer.

Mère Prieure, que je ne connaissais pas, me fit place - insigne honneur - à côté d'elle, et me présenta nos voisines de table : deux religieuses âgées, venues se reposer, et des retraitantes - des « civiles » - qui partaient l'après-midi même.

Pour sa fête annuelle, l'Abbaye appartiendrait à nouveau aux Eurasiennes. Comme me l'expliquerait Sœur Bernadette, la sœur hôtelière avait fait en sorte qu'aucune personne étrangère n'y logerait ce week-end.

Telle une souris, la minuscule Sœur Marcelline avait déposé devant moi une assiette copieusement garnie : rôti de veau et pommes de terre rissolées. Le fumet qui s'en dégageait réveilla mon estomac. Je me découvris une faim de loup et entamai de bon cœur cet appétissant repas.

Tandis que je mangeais, je prêtais une oreille distraite au bavardage de la religieuse assise à ma gauche. De temps à autre, je lui manifestais un intérêt poli par un hochement de tête ou des « Mm... Mm... » - *une jeune fille bien élevée ne parle pas la bouche pleine.*

Une fois rassasiée, je me sentis coupable de l'avoir négligée. Je me tournai vers elle, avec la ferme intention de lui accorder toute mon attention.

Ce faisant, je m'aperçus qu'elle n'attendait aucun commentaire. Les yeux fixés sur son assiette vide, elle continuait son monologue et racontait pour la n...ième fois la même histoire, hochant la tête, comme pour convaincre un auditoire.

Je devais avoir l'air effaré, avec ma tasse de thé en l'air.

- Sœur Basile n'a plus toute sa tête, glissa la Mère Supérieure dans mon oreille. La pauvre chère Sœur...

Pas très charitable, pour sa *chère Sœur*, pensai-je.

- Quel dommage... Elle était si brillante, et quelle musicienne !... Vous devez certainement la connaître.

Sœur Basile !... Pourquoi n'avais-je pas réagi lorsque la Supérieure l'avait nommée ? Un nom parmi d'autres ?... Comment se fait-il que ne n'aie pas reconnu son visage, et ce regard d'azur, un peu vague à présent, que je croyais imprimé à jamais dans mon cerveau ? Son esprit vagabond l'avait-il modifié à ce point ? J'avoue ne lui avoir jeté qu'un coup d'œil furtif. Une inconnue, au profil en partie caché par son voile.

Elle se tourna vers moi, un sourire incertain sur les lèvres. Seigneur, c'était elle, à peine vieillie, comme si la maladie qui rongeaient son mental avait épargné son physique. L'ovale de son visage était ferme, la peau lisse. Pourtant, elle devait bien avoir... Soixante-dix ans ?

A l'époque, nous avions essayé de deviner la raison pour laquelle elle avait pris le voile : une vraie vocation ou, comme certaines de ses consœurs, à la suite d'un drame, d'une déception sentimentale ? La guerre lui avait-elle ravi un fiancé ? Issue de la bourgeoisie lyonnaise, elle avait, comme on dit, « tout pour elle » : fortune, beauté et intelligence. De plus, un léger zozotement lui donnait, pensions-nous, un *air distingué*.

Sœur Basile... Je lui devais le souvenir le plus cuisant de mon adolescence, un des plus marquants de ma vie.

En quelques mots, je résumai l'incident qui se clôtura par mon départ de Lyon. La Supérieure le prit de haut :

- Ce n'est pas possible... Ce ne peut être vrai... Elle, si intelligente - elle a fait ses études de médecine, vous savez - et quelle musicienne !

Voilà, j'étais une menteuse... mais elle, qu'en savait-elle ? Quelle mauvaise foi !

- N'empêche que la main musicienne de Sœur Basile...

Je fréquentais alors le lycée Saint-Charles, à Lyon. Avec quelques camarades, dont Jeanne, je logeais à la Maison-Mère de la congrégation, sur la colline de Fourvière. Sœur Basile y cumulait la fonction de Supérieure des novices du couvent avec celle de Directrice des pensionnaires. Quantité négligeable, nous la voyions rarement, et je doute qu'elle eût été capable de mettre un prénom sur les visages qu'elle croisait à l'occasion dans les couloirs.

En ce matin de décembre, Lyon était enveloppé d'une brume épaisse.

Je venais de finir mon « ménage », petite corvée que nous accomplissions avant de partir pour l'école. Mon cartable dans une main, j'essayais, tant bien que mal, de boutonner ma cape.

Près de la porte, Jeanne me pressait :

- Dépêche-toi, avec ce brouillard, on va mettre plus de temps.

- J'arrive.

Je pensai à la volée de marches qui descendaient du Chemin de Montauban vers le Rhône, et à la purée de pois - qui n'avait rien à envier à sa cousine britannique - qu'il nous faudrait affronter pour économiser l'argent du tram. La veille, déjà, nous avançons en aveugle, voyant à peine à un mètre devant nous.

J'aperçus Sœur Philomène et la saluai. Celle-ci m'interpella :

- Où allez-vous ?

- A l'école.

- Et votre ménage ?

- J'ai terminé, ma Sœur. Regardez comme ça brille.

Je pouvais être fière de « mon » parquet : trois matins que mes jambes frottaient à en avoir mal aux mollets.

- Vous n'avez pas nettoyé les vitres de l'entrée.

- Ah, non. Cette semaine, j'ai l'entrée et le couloir. Les vitres, c'est Arlette...

- Elle est partie. Faites-les.

- Je ne peux pas, je vais être en retard.

Jeanne s'impatientait.

- Alors ?

J'agitai le bras dans sa direction tout en plaidant :

- Allez, ma Sœur... Si je ne pars pas tout de suite, vous savez ce que je risque : des points en moins en conduite.

On était à quelques jours de Noël, et j'allais clore ce premier trimestre par un retard. A Saint-Charles, on ne badinait pas avec la discipline, et une bonne note en assiduité pouvait parfois jouer en notre faveur.

Je ne sais comment Mère Jeanne s'y était prise pour nous caser dans ce lycée privé, fréquenté par les héritières de la bonne société lyonnaise car, pour y entrer, il fallait montrer patte blanche. Les nôtres étaient plutôt *bronzées*. Nous étions *pauvres*, il nous fallait donc être meilleures que les autres.

Sœur Philomène s'entêtait.

- Vous ne partirez pas sans avoir nettoyé les vitres.

Zut ! C'est énervant, à la fin. Les *Saïgonnaises*, toujours à se défiler ! Pas étonnant que Mère Jeanne eût une préférence pour nous, les filles du Nord.

J'en avais assez de dire *amen* à tout. Cependant, j'étais loin de me douter de la portée de cette rebuffade. La première de ma vie.

- Ce n'est pas juste ! Pourquoi ça tombe sur moi ? Les vitres, Arlette n'a qu'à les faire en rentrant. Je me sauve.

- Vous n'irez nulle part avant que je ne vous y autorise. Si vous n'obéissez pas, je vais appeler Sœur Basile.

Sœur Philomène m'attrapa par le bras pour s'assurer de ma présence. Quelle mouche l'avait piquée, elle si accommodante d'ordinaire ?

Je ne lui opposai aucune résistance. A quoi bon ? Je n'allais pas me battre avec une sœur.

- Jeanne, ne m'attends pas, criai-je.

- Pour une fois, on prendra le tram, répondit-elle. C'est quoi, cette histoire ?

Je haussai les épaules et levai les yeux au ciel.

- Demande à Sœur Philomène pourquoi elle me retient prisonnière.

Au même instant, une novice approcha :

- Sœur Philomène, Sœur Basile vous demande.

- Eh bien, justement, pourriez-vous lui dire de venir ?

Le ton était cassant et la jeune fille la regarda, médusée. Sœur Philomène, oubliant toute charité chrétienne, la houspilla :

- Ne restez pas plantée là, dépêchez-vous !

Rougissante, la novice s'exécuta. Elle n'alla pas loin.

- Que se passe-t-il ? s'enquit une voix pointue.

Sœur Basile arrivait à toute allure, son voile déployé par le déplacement d'air. Son visage reflétait la contrariété. Qu'avait-elle à faire avec un misérable pensionnaire alors qu'il y avait plus urgent avec le service du Seigneur ?

Sœur Philomène rapporta les faits - de son point de vue : désobéissance et manque de respect -, tandis que je tentai de me justifier.

- Taisez-vous, mal élevée ! rugit Sœur Basile. Vous devriez avoir honte. Excusez-vous auprès de Sœur Philomène, et faites ce qu'on vous dit.

Je regardai les religieuses sans répondre.

- Impudente ! Voulez-vous baisser les yeux !

Sœur Basile était hors d'elle. On la dérangeait au sortir de la chapelle, et pour quoi ?... Une mijaurée qui refusait d'exécuter les ordres, et avait le front de vous regarder en face, au lieu de baisser modestement les yeux devant l'Autorité. Quel mauvais exemple !

Entre-temps, mes compagnes, sur le point de partir, s'étaient rassemblées. Je ne les voyais, ni les entendais, mais sentais leur présence derrière moi, encouragement muet qui me reconforta. Quoi qu'il arrivât, nous formions un clan uni, et les religieuses le savaient.

J'attendais, sûre de mon bon droit.

- Baissez la tête et excusez-vous, hurla la Supérieure des novices.



L'éclat décontenance Sœur Philomène : l'incident prenait des proportions inattendues. Gênée, elle promenait son regard de sa supérieure à moi.

- Peut-être que..., hasarda-t-elle.

Son intervention fut balayée d'un geste sans réplique.

Pour ma part, puisque cela lui faisait plaisir, je baissai la tête mais demeurai silencieuse.

- Ah, c'est comme ça !

La sanction tomba comme la foudre. Personne ne s'y attendait : la gifle me fut administrée de façon magistrale. Un « Oh ! » offusqué jaillit des poitrines.

Une douleur fulgurante me fit monter les larmes aux yeux. La religieuse m'avait frappée de toute la force de sa colère et l'énorme bague en argent - symbole de son union avec le Christ - avait heurté mon nez. Ma joue brûlait, mon nez me faisait mal. J'enfouis mon visage dans mes mains.

Malgré la réprobation qui s'intensifiait, la sœur ne désarmait pas.

- Petite imbécile ! Voulez-vous vous mettre à genoux et demander pardon !... Je vais vous aider, moi.

Joignant le geste à la parole, elle me bouscula pour me forcer à obéir. Déséquilibrée, je m'étais sur le parquet que j'avais si bien ciré.

Quelqu'un me prit le bras pour m'aider à me relever.

- Allez, viens, dit Jeanne.

- Laissez-la, commanda Sœur Basile. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

- Mais... regardez, elle saigne du nez ! Je ne vais pas la laisser comme ça.

Jeanne s'énervait rarement, mais sa voix avait pris un ton aigu.

On me tendit des mouchoirs. Les filles m'entouraient, me consolait. Elles murmuraient leur désapprobation.

Sœur Basile ne voulait pas en rester là.

- L'incident n'est pas clos. Je ferai mon rapport à Mère Sainte Jeanne d'Arc... Pour commencer, vous serez privée de dessert, jusqu'à ce que vous ayez fait ce qui vous a été commandé et présenté des excuses.

Je m'en moquais, de son dessert ! Ce qui comptait en cette minute, c'était ce sentiment d'injustice qui me broyait le cœur. Je serrai les mâchoires. Sœur Basile, oh, que je la détestais, je la haïssais même. Et même Sœur Philomène. Tant pis si j'allais en enfer pour cela.

Négligeant la vive discussion entre mes compagnes et la voix aiguë de Sœur Basile, je courus vers l'escalier et grimpai dans la chambre que je partageais avec Jeanne. Je m'y enfermai, jurant de ne plus en sortir. *Jamais*.

Et là, indifférente à tout ce qui n'était pas moi, je pleurai, comme jamais je n'avais pleuré. Je pleurai sur tout : l'injustice des bonnes sœurs, l'absence de mes parents, la méchanceté du monde, en général, et sur celle des bonnes sœurs. Je n'avais qu'un souhait : être réduite en poussière, disparaître... Si Dieu était Dieu, alors pourquoi ?... Et pourquoi ne me faisait-il pas mourir sur-le-champ ? La mort valait mieux que ce baigne.

Je ne pouvais deviner la conséquence de cet incident sur mon avenir. Le futur est ce trou noir dans lequel je suis tombée, et au fond duquel j'allais rester pour l'éternité.

Mais l'avenir, un avenir très lointain, m'apprendrait que rien de ce qui nous arrive n'est le fait du hasard. Quelle que soit l'épreuve, elle a toujours un côté positif. « Dès qu'une porte se ferme, une fenêtre s'ouvre ».

Dans l'après-midi, Sœur Wilfried vint frapper à ma porte. Je ne répondis pas. Elle entra quand même.

- J'ai appris ce qui s'est passé. Est-ce que ça va ?... Oh ! Mon Dieu !

Ce qu'elle voyait n'était pas beau : un visage tuméfié qui virait au bleu, des yeux bouffis qui trahissaient le désespoir.

Les sœurs savaient que nous ne pleurions qu'en de rares occasions. Elles pensaient que nous étions *dures*, n'avions aucun sentiment. Des *sauvages*, quoi ! Toutes jeunes, nous avons appris à cacher nos sentiments, à nous endurcir sous les coups. Inutile de nous appesantir sur notre sort, personne ne nous consolait. Quoi qu'il arrive, nous devons nous battre... seules.

Sœur Wilfried était anglaise. On l'imagine assez bien dans un roman de Jane Austen, avec son allure de jeune fille de bonne famille provinciale, assise dans un salon victorien, une tasse de thé entre ses doigts délicats.

Elle résidait à la maison mère de Lyon, mais effectuait de courts séjours à l'Abbaye, à cause de ses poumons fragiles. Il lui arrivait parfois de nous surveiller, lorsque Sœur Grégoire et Sœur Prisca étaient occupées, comme certains soirs.

La surveillance du coucher était tâche aisée car tout se passait en silence. Une fois la lumière éteinte, nous étions censées fermer les yeux et sombrer illico dans le sommeil. Ce ne fut pas le cas, ce soir-là. On le sait : quand le chat n'est pas là...

Des chuchotements couraient d'un lit à l'autre.

- Qui parlait ? demanda Sœur Wilfried, après un temps raisonnable.

Son accent très british fit pouffer quelqu'un.

- Qui riait ? reprit-elle.

Une malicieuse répondit :

- *Eleison !*

Une autre renchérit :

- *Kyrie...*

Un chœur reprit :

- *Eleison...*

Le jeu commença timidement, vola de lit en lit, jusqu'à éclater en fou-rire général.

- *Kyrie... Eleison...*

Pauvre Sœur Wilfried ! Sa voix fluette se noya dans le brouhaha.

- Qu'est-ce que c'est que ce chahut ?

Sœur Grégoire ! On ne l'attendait pas de si tôt. On se dépêcha d'enfourer la tête sous les couvertures, on fit semblant de dormir profondément, mimant une respiration régulière lorsqu'elle passait près de notre lit. On savait qu'elle n'était pas dupe, mais tout de même, c'était amusant.

En repensant à ce soir-là, je souriais presque.

- Est-ce que je vois un semblant de sourire ? Regardez ce que je vous ai apporté.

Avec une mine de conspirateur, Sœur Wilfried fit de la place sur ma table de nuit et y déposa ce qu'elle portait aussi précieusement que le Saint-Sacrement, recouvert d'un linge blanc : une assiette où voisinaient sardines et pommes de terre à l'huile, qu'elle avait quémandées auprès de la sœur cuisinière. Au défi de toute règle d'obéissance, puisque j'étais en quarantaine.

- Mangez, ma petite fille. Vous n'avez rien pris depuis ce matin.

Je refusai gentiment, mais fermement.

- Merci, ma Sœur, mais je n'ai pas faim. Je ne mangerai plus, tant que je serai ici.

- Sœur Philomène est vraiment désolée, vous savez. Elle ne s'attendait pas...

- Cela m'est égal, que Sœur Philomène regrette... Elle a été méchante. D'avoir rapporté à Sœur Basile ! Quand elle se confessera, j'espère que Monsieur l'aumônier lui donnera une *vraiment grosse* pénitence.

- Ce n'est pas très charitable...

- Je sais, mais je m'en moque. Tout m'est égal. Il ne fallait pas être injuste... Elle le sait, qu'elle a été injuste, puisqu'elle regrette. Et Sœur Basile, est-ce qu'elle a fait preuve de charité, elle ? J'espère que le Bon Dieu la punira !

- Je comprends votre colère, mais vous oublierez.

- Jamais de la vie !

- Bien sûr que si.

- Jamais ! Vous savez bien que nous, les *nha qué*, nous avons une mémoire d'éléphant.

- Je vous laisse, alors. Vous mangerez quand vous en aurez envie.

- Merci ma Sœur, mais non. Si vous ne remportez pas cette assiette, je jetterai tout dans les cabinets.

Mon air buté la dissuada d'insister. Elle repartit avec ses sardines.

Sœur Basile ayant interdit à quiconque de m'adresser la parole, mes camarades, faisant fi de cette censure, me rendirent visite à tour de rôle, l'une faisant le guet tandis que les autres se faufilaient vers ma chambre. Elles ne furent pas les seules.

Pauvre douce Sœur Wilfried, qui ne comprenait pas que l'on ne fît pas preuve de cœur envers des enfants sans famille. Du fait que j'étais privée de lycée, elle venait me rendre visite l'après-midi, pendant son heure de « récréation », avec un « petit quelque chose volé à la cuisine ». Cela me faisait sourire, mais je refusai. Pour

me dérider, elle me racontait quelques bribes de son enfance au milieu de six frères et sœurs, de son père, professeur à Oxford, qui lui enseigna le français, de sa mère, débordante d'amour pour sa nombreuse nichée. Je n'osai lui demander la raison pour laquelle elle avait pris le voile.

Mon jeûne dura jusqu'à mon départ pour les vacances de Noël à l'Abbaye, une semaine plus tard. En fait, ce ne fut qu'un demi-jeûne, car j'acceptai le quignon de pain, le bout de fromage ou la pomme de terre à l'eau que mes compagnes resquillaient des repas.

Sœur Philomène tenta, par le truchement de Jeanne puisque Sœur Wilfried avait échoué, de faire la paix avec moi. Je fis la sourde oreille.

Je ne revis pas Sœur Philomène. Ni Sœur Basile, jusqu'à ce jour...

- Oh ! Regardez !

Sœur Marcelline venait d'entrer, portant l'une de « mes » galettes coupée en parts égales, disposées sur un plat Arcopal décoré de myosotis. Elle le tenait à bout de bras, fièrement, comme si elle avait elle-même confectionné le gâteau.

- Aujourd'hui, nous avons droit à un supplément de dessert, déclara-t-elle de sa voix unie de Vietnamiennne. C'est Paule qui nous l'offre.

On me remercia, l'œil gourmand.

Confuse, je marmonnai que ce n'était rien, que cela me faisait plaisir.

- Et ce n'est pas tout. Il y aussi des bonbons, pour le café, et une autre galette pour le goûter.

On s'exclama à nouveau : Il ne fallait pas... c'était trop... je les gâtai...

L'atmosphère s'était détendue et l'on m'accabla de questions. Avais-je des enfants ? Combien ? Quel âge avaient-ils ? Est-ce que je travaillais ? Quelle était la profession de mon mari ?

Etre bonne sœur n'empêchait pas la curiosité. Ni la gourmandise.

Tandis que j'aidais à ranger les couverts après déjeuner, une religieuse s'approcha et, s'étant assurée que personne n'était à portée d'oreille, murmura :

- Madame... Ce que vous avez raconté... A propos de Sœur Basile... Je voulais vous dire...

- Je n'ai rien inventé, croyez-moi. D'ailleurs, j'ai entendu dire qu'avec les novices, elle n'était pas... tendre, non plus.

- Vous êtes au courant ?... Oui, bien sûr, tout finit par se savoir. Elle était très dure avec nous. A plusieurs reprises, pendant mon noviciat, j'ai failli abandonner. Certaines de mes compagnes l'ont fait. A contrecœur.

- A cause de Sœur Basile ?

Son regard était éloquent. Combien de jeunes filles avaient renoncé à cause de cette femme intransigeante et injuste ?

- Si j'ai tenu, c'est grâce à l'amitié d'une novice plus âgée. J'avais dix-neuf ans, quand j'ai postulé...

- Vous étiez bien jeune.

- J'avais pris ma décision au moment de ma Communion Solennelle. Etre missionnaire, c'était mon rêve... Bien entendu, mes parents ne voulaient rien entendre. Finalement, nous avons passé un accord : nous en reparlerions après le baccalauréat... Vous pensez, avec cet objectif en tête, j'avais travaillé d'arrache-pied.

- Et alors ?

- Mes parents m'ont conseillé de réfléchir... Encore trop jeune, disaient-ils...

- Qu'avez-vous fait ?

- J'aime mes parents et je ne voulais pas leur faire de la peine... Je me suis dit qu'un an, c'était vite passé. J'ai donc trouvé un poste d'institutrice dans une école élémentaire et, l'année suivante, mes parents ont cédé. Voilà... conclut-elle avec un beau sourire.

- Et votre amie ?

- Elle avait vingt-six ans, quand je l'ai connue. Novice depuis un an... Avant, elle était infirmière à Grange Blanche, à Lyon. Elle allait se marier, mais son fiancé a été tué en Algérie, deux mois avant la fin de son service militaire.

- C'est horrible !

- Personne n'avait su. Elle paraissait si sereine. Elle m'en a parlé le jour où je lui ai fait part de mon intention de quitter le couvent. Il n'était pas rare de voir l'une ou l'autre des novices flancher et, à celle qui « démissionnait », on menait la vie dure jusqu'à son départ. Elle était désignée pour les corvées ou consignée dans sa chambre, à lire l'Evangile ou les Epîtres. Au réfectoire, elle était reléguée dans un coin...

- Quelle peau de vache !... Oh, pardon.

- Ce n'est rien. Pour en revenir à Sœur Marie Clotilde - c'est le nom qu'elle s'est choisi -, elle avait cru que sa vie se terminait à la mort de son fiancé. Par bonheur,

elle avait une famille formidable, et son travail à l'hôpital... Sa décision d'entrer au couvent surprit son entourage... Elle, si active, enfermée pour le restant de ses jours ! Pour eux, c'était comme d'aller en prison...

- Vous a-t-elle dit comment ça lui est venu... cette idée de...

- Elle ne s'est pas étendue. Elle m'a simplement dit : « Claudel a eu sa révélation à Noël, moi, c'était à Pâques... Une résurrection... une re-naissance... ». Pour calmer tout le monde, elle avait rejoint sa sœur aînée, chez les Bénédictines.

- Comment a-t-elle fini chez vous ?

- Sœur Marie Clotilde s'aperçut que cette vie contemplative ne lui convenait pas et s'en ouvrit à la Mère Abbessse. Celle-ci lui conseilla de réfléchir, pour être sûre de sa vocation... Une autre congrégation, peut-être... Pendant la Semaine Sainte, le monastère reçut la visite d'un prêtre des Missions Etrangères. Sœur Marie Clotilde y vit un signe de la Providence. Elle serait missionnaire... « Il faut faire confiance », avait-elle coutume de nous dire, lorsque nous étions découragées... C'est si loin, tout ça... Près de trente ans...

- Trente ans ? Mais...

Si je comptais bien, elle approchait de la cinquantaine, et moi qui la prenais pour une jeunette !

- Avez-vous travaillé ensemble ?

- Une seule fois. Au Vietnam. Je crois que c'est grâce à Sœur Marie Clotilde. Elle a dû appuyer ma requête, mais est restée très discrète à ce sujet. J'ai beaucoup aimé le pays, et les gens... toujours souriants, malgré la guerre... Mon Dieu, quand je pense à tous ces réfugiés qui arrivaient du Nord... Des familles entières, ayant fait la route à pied... Des semaines, des mois de marche avec la peur de tomber sur une patrouille, la faim qui tenaille l'estomac, et le souvenir de ceux que l'on a enterrés de nuit, tout au long du chemin...

- C'était en quelle année ?

- Je suis arrivée en 1971. La plupart de nos Sœurs avaient été évacuées depuis longtemps, après le départ des Français, en 1954. Il ne restait que notre Mission du Cap Saint-Jacques. Le couvent n'était pas assez grand pour recevoir les nombreux orphelins... Les gens nous aidaient avec les enfants, nous apportaient le produit de leur pêche, des fruits, du riz.

- Vous y êtes restée longtemps ?

- J'ai été rapatriée en 1977... Après la chute de Saïgon, c'était devenu de plus en plus difficile. Nous étions constamment surveillées, contrôlées... Un jour, on nous a décrétées *dangereuses*, surtout les enseignantes. Les plus jeunes ont été expulsées. Sœur Marie Clotilde a pu rester, grâce à l'influence d'un haut fonctionnaire : elle avait soigné sa femme malade.

- Vous êtes-vous revues depuis ?

- Une fois, ici même. Sœur Marie Clotilde était très fatiguée, mais elle n'avait qu'une idée en tête :

retourner là-bas... Elle avait réalisé son rêve, dans un pays selon son cœur... et c'est là...

Sa voix trembla. J'arrêtai d'essuyer l'assiette que j'avais en main et la regardai. Ses yeux étaient brillants de larmes contenues.

- Que se passe-t-il, ma sœur ?

- Sœur Marie Clotilde est morte... là-bas. Un « regrettable accident », nous a-t-on dit.

- Un accident ?

- Un soir, on l'a appelé au chevet d'un malade. Ne la voyant pas revenir, nous avons envoyé un de nos jeunes aides vietnamiens à l'adresse indiquée. Les gens étaient étonnés, personne n'était malade. On l'a retrouvée non loin de chez nous, poignardée. La police, n'ayant pas trouvé de coupable, a supposé - ou fait semblant de supposer - que c'était un voleur... C'était impensable, parce que tout le monde connaissait Sœur Marie Clotilde. Ce qui nous a fait douter, c'est qu'on ne lui ait rien volé : ni sa trousse d'urgence, ni son porte-monnaie. D'un autre côté, un voleur ne tue pas une religieuse, il lui suffit de demander. On ne saura jamais.

- Ne soyez pas triste, elle a eu une vie magnifique.

- Oh, oui. Si bien remplie... Elle avait un don extraordinaire pour les langues, et a appris le vietnamien en un rien de temps. Elle le parlait... Vous ne devinez jamais...

La religieuse souriait franchement.

- Les gens d'ici se moquaient gentiment d'elle parce qu'elle avait l'accent du Nord ! Elle qui n'a connu que ce coin du sud.

- Comment est-ce possible ?

- Chut ! Ne le répétez pas : elle disait qu'elle avait certainement vécu dans le Nord, autrefois... dans une autre vie. Elle plaisantait, bien sûr, mais au Vietnam, comme partout en Asie, ce que nous appelons le *normal* et le *surnaturel* sont étroitement liés. En fait, je crois qu'elle tenait son accent de ses professeurs, des intellectuels ayant fui l'université d'Hanoï, pour éviter la *rééducation*.

- C'est peut-être là, son secret.

- Qui sait... Quand j'ai appris son décès, j'ai écrit à ses parents. Nous nous sommes rencontrés une fois et, depuis, nous entretenons une correspondance régulière. Ce sont des gens merveilleux, comme mes parents. Quand j'ai déploré qu'ils ne puissent se recueillir sur la tombe de leur fille, ils m'ont répondu que c'était bien ainsi et qu'un jour, ils iraient lui rendre visite.

- Comme c'est beau.

- Je pense à elle tous les jours, vous savez... Je vais vous montrer quelque chose...

Elle fouilla dans sa poche et en retira un petit sachet de cuir souple. Elle en dénoua le cordonnet. Une odeur familière s'en échappa.

- Du santal... Mmmm... C'est ce qui me rappelle le plus le Vietnam, comme un fil qui me lie au pays où je suis née.

Avec le parfum de la fleur du frangipanier. C'est étrange, n'est-ce pas ?

- Je vous comprends tout à fait... Tenez, ceci est mon lien avec Sœur Marie Clotilde.

- Oh, ce chapelet... Quelle merveille. On a dû l'égrener bien des fois.

- Oh oui. Il a été sculpté par un prêtre, prisonnier du Viet Minh. Si vous regardez bien, vous remarquerez la diversité des motifs sur les grains.

- C'est extraordinaire. Malgré sa patine, on voit clairement chaque ciselure.

- Je ne sais pas comment il est parvenu jusqu'à Sœur Marie Clotilde. En me l'offrant à mon arrivée au Vietnam, elle m'a simplement dit : « Lorsque la fatigue ou le découragement vous gagnent, prenez-le ». Grâce à lui, j'ai surmonté les difficultés, comme si une force s'en dégageait. C'est miraculeux, n'est-ce pas ?

- En sculptant ce chapelet dans des conditions extrêmes, le prêtre l'a certainement imprégné avec le meilleur de lui-même. Quand on a la Foi, tout peut arriver. Les miracles existent, vous le savez mieux que moi.

- Ce chapelet est déjà un miracle en lui-même. Je me demande comment ce prêtre a-t-il eu le bois et le ciseau pour le travailler ? Comment est-il arrivé jusqu'à nous, le prêtre étant mort dans sa prison... Tout cela nous a menés bien loin de votre histoire avec Sœur Basile. Dites-moi, comment s'est-elle terminée ?

- Assez mal. Je pensais qu'une fois calmée, Sœur Basile ne mettrait pas sa menace à exécution... Mais, non contente d'avoir été injuste, elle s'est montrée mesquine. J'espère qu'elle l'a regretté par la suite... Quand je suis arrivée à l'Abbaye pour les vacances de Noël, je n'ai eu aucun écho de son « rapport ». Je me suis dit que Sœur Basile, après le regret manifesté par Sœur Philomène, avait fait la part des choses, et s'est rendue compte qu'il n'y avait pas de quoi en faire un drame, et que l'esprit de Noël ferait le reste. Pour moi, il n'y eut pas de miracle. Quand je pense à cette nuit-là...

« Après la Messe de Minuit - les trois Messes chantées en latin -, nous nous sommes réunies dans le préau, les Sœurs et nous, autour du sapin que le jardinier, comme chaque année, avait ramené de la forêt.

« Il était là, magnifique, sa cime touchant le plafond. Tandis que nous chantions *Il est né le Divin Enfant* et *Mon beau Sapin*, Sœur Grégoire allumait les bâtons de feu de Bengale. Ensuite, Mère Jeanne distribuait les cadeaux, puis Sœur Grégoire et Sœur Prisca nous remettaient trois papillotes et une orange.

« J'ai été la dernière appelée. Mon cœur palpitait, tout à la joie de découvrir le trésor qui enrichirait mes maigres possessions. Cependant... Devant les visages radieux de mes camarades, au milieu des murmures animés, Mère Jeanne dévoila - sans élever la voix - mon *inconduite*, et la sanction appropriée : un Noël sans Noël, vide comme ses mains.



« Un silence stupéfait s'ensuivit. On n'avait jamais vu ça : un Noël sans présent, sans papillotes, sans orange. On se consultait du regard, on s'interrogeait comme si on avait mal compris.

« Je n'y étais pas préparée, et le choc n'en fut que plus douloureux. C'était comme si mon cœur éclatait. Mais je ne bronchai pas, bien que cette injustice - j'en ai subi quelques-unes, croyez-moi - fût la pire de toutes. Tandis que des chuchotements véhéments volaient de bouche en bouche autour du sapin, je me fis le serment que jamais, jamais de toute ma vie, je ne lèserais quelqu'un.

- Mon Dieu, faire ça à un enfant...

- C'était sans compter notre esprit de solidarité. Sans connaître Alexandre Dumas, nous étions « toutes pour une, une pour toutes ». Mes compagnes ont largement compensé la privation. Je ne me souviens plus très bien de ce que j'ai reçu, mais je crois que, en fin de compte, j'ai été la plus gâtée. J'ai pu ainsi participer au troc traditionnel de Noël : un petit baigneur contre une boîte de peinture, un nécessaire à couture contre des crayons de couleur...

- C'est une fin heureuse, n'est-ce pas ?

- L'histoire ne s'arrêta pas là. A la rentrée de janvier, plus question de retourner à Lyon : je risquais de *contaminer* les autres avec ce mauvais exemple. Le changement d'établissement scolaire fut un nouveau choc.

« J'intégrai une école moins prestigieuse. Alors que je rêvais de la filière classique latin-grec, on m'avait fait sauter la sixième et, à Saint-Charles, je m'étais retrouvée en cinquième moderne, sans langue, morte ou vivante.

« A Sainte-Marie d'Ambérieu, le professeur d'anglais, British pure souche, ne voulut rien entendre : pas d'exception, tout le monde apprend l'anglais. Je dus, malgré ma répugnance - j'avais quatre trimestres de retard sur les autres ! - m'initier à la langue de Shakespeare. Nous avions cours d'anglais tous les jours, en début d'après-midi. Chaque leçon débutait par une interrogation écrite : douze verbes irréguliers, ce qui n'arrangeait pas les choses. J'étais complètement perdue.

« Sœur Zénobie - où avait-elle été chercher ce nom - était une petite femme toute menue, un peu voûtée, au visage parcheminé. Ses petits yeux vifs, derrière des lunettes rondes cerclées d'or, détectaient plus rapidement une faute qu'une souris le fromage. Lorsque son regard se tournait vers moi, je n'avais qu'une envie, disparaître. Je n'étais pas la seule.

« Au cours d'une leçon, j'appris qu'elle avait été missionnaire - 26 ans - en Birmanie. Birmanie, Vietnam, nous étions presque voisines. Ce fut le déclic, comme si on avait appuyé sur un bouton : je me pris de passion pour l'anglais et y consacrai tous mes loisirs.

« Sœur Zénobie et moi avons établi une sorte d'échange. Ce fut le fait du hasard. Un soir, après la classe, l'ayant vue s'acharner sur le poêle à charbon, je lui proposai mon aide. Cela devint une habitude. Tandis

que je vidais la cendre et remplissait le poêle de boulets de coke, Sœur Zénobie m'interrogeait sur la leçon du jour. Pendant les vacances de Pâques, je lui envoyais une épître, digne de celles de Saint Paul, que Sœur Zénobie corrigeait et commentait à mon retour. A la fin de l'année scolaire, j'avais rattrapé mon retard, et dépassé la plupart des élèves. Une seule était en tête : Joëlle la bûcheuse. Elle aussi, je la dépasserais, dès la rentrée de quatrième. Mon prix d'honneur en fin d'année, je l'avais bien mérité !

« Sœur Zénobie avait coutume de répéter : « Vous serez autant de fois *homme* que vous parlerez de langues ». Le jour, ou plutôt la nuit, où je fis mon premier rêve *en anglais*, je sus que c'était gagné : je *pensais* en anglais.

« Ainsi, c'est en partie à cause d'une injustice que, des années plus tard, j'ai pu ajouter un *plus* à mon CV, ce qui m'a permis de travailler dans des multinationales. Je suis sûre que, sur son petit nuage, Sœur Zénobie continue de me scruter de ses petits yeux de souris... Comme quoi, le Destin... Si Arlette avait nettoyé les vitres, si je ne m'étais pas rebiffée, si Sœur Basile n'avait pas...

- Les voies de la Providence sont impénétrables, dit la religieuse.

- Dans mon cas, certainement.

La dernière assiette rangée, mon interlocutrice remarqua :

- Vous devez être fatiguée.

- Pas du tout, j'ai eu grand plaisir à bavarder avec vous... ma Sœur... Je ne connais même pas votre nom.

- Je suis désolée, j'aurais dû me présenter. Sœur Marie Anne. Je suis Bretonne. De Rennes.

- Quelle coïncidence... Je me suis mariée en Bretagne. Sœur Marie Anne, j'ai été ravie de faire votre connaissance.

- Et moi de même, Madame. J'ai été heureuse de parler de Sœur Marie Clotilde... Ah, je vois Sœur Bernadette nous faire signe... C'est pour vous conduire à votre chambre, je crois.

- On se revoit plus tard.

En suivant Sœur Bernadette, je pensais à la jeune Bretonne qui avait failli renoncer à sa vocation.

Juste retour des choses ? Sœur Basile, si dure autrefois... Etait-elle en train d'expérimenter l'*effet boomerang* ?

- Certaines de vos compagnes sont arrivées de bonne heure avec leurs familles, mais elles sont reparties après avoir déposé leurs bagages, dit Sœur Bernadette en me précédant dans l'escalier. Je vais vous montrer les chambres, à vous de choisir celle qui vous convient.

Au-dessus de l'ancien préau, on avait construit un étage. Les pièces étaient spacieuses et comportaient, pour la plupart, des lits jumeaux. Le mobilier de bois clair

sentait le neuf, et les rideaux de cretonne fleurie, assortis aux couvre-lits à volants, égayaient les murs d'un blanc austère. Sur chaque lit, en une pile nette, draps et couvertures attendaient le prochain occupant. Dans un angle, derrière une cloison de bois, un lavabo surmonté d'un miroir. Serviettes et gants étaient posés sur le bord.

- Que c'est mignon ! m'exclamai-je. Je parie que c'est vous qui avez confectionné les couvre-lits et les rideaux.

- C'est juste, avec l'aide de Sœur Marie Anne, et de Sœur Marie Reine, qui est repartie à Lyon. Les chambres viennent d'être achevées. Nous avons dû presser les ouvriers pour que tout soit prêt pour ce week-end.

- Combien serons-nous demain ?

- Je ne sais pas exactement. Pour cette nuit, toutes les chambres sont réservées, et les retardataires ont dû réserver dans les hôtels des environs.

- Et l'annexe ?

- Tout est complet, jusqu'au moindre recoin, sauf défection de dernière minute. Certaines de vos camarades - celles de votre génération, Marie-Rose, Colette, Jeanne... - ont choisi des dortoirs de six ou huit lits, pour elles et leurs maris...

- Les maris, ça doit leur faire *drôle*...

- Plus maintenant. Ils en ont pris l'habitude et s'en accommodent très bien. Ils disent qu'ils font partie du « clan viet ».

- Mon mari n'a jamais montré beaucoup d'intérêt pour mon côté asiatique. Il ne voyait pas d'un très bon œil mes relations avec mes amies, c'est pour cela j'ai pas mal décroché. Les années passant, on regrette en se disant qu'il est trop tard.

- Pensez donc. Quand vos compagnes se réunissent ici, j'ai l'impression de me retrouver des années en arrière... Et ça jacasse, et ça se chamaille pour rire... Les maris ne sont pas les derniers, sans compter les enfants, que je vois grandir d'une année sur l'autre.

- Vous êtes ici depuis longtemps ?

- Oh oui, bien avant le départ de Révérende Mère Sainte Jeanne.

- Je me souviens vous avoir entrevue à ses obsèques. Vous avez donc connu les dernières filles, celles qui étaient sous la coupe de la DDASS ?

- Les pauvres petites...

- Comment ça, les pauvres petites ? Le groupe que j'ai vu ce jour-là n'avait pas l'air malheureux du tout. Vous avez remarqué leur façon de s'habiller, leur maquillage ? A en croire le boulanger, elles avaient assez d'argent de poche pour s'offrir ce qu'elles voulaient.

- Peut-être, mais elles n'avaient pas votre éducation, ni votre ardeur au travail. Mère Prieure parlait souvent de vous, surtout les premières arrivées, « ses filles du Nord » : Cao Bang, Lang Son, Hanoi. Elle vous aimait beaucoup, était si fière de vous toutes.

- Elle nous aimait ? En tout cas, ça ne se voyait pas. Jamais un compliment ou un encouragement, il fallait aller

de l'avant. En primaire, non seulement on m'avait fait sauter deux classes, il fallait aussi que je sois en tête. Je me souviens des dimanches matins, à la salle d'étude, pour les *Remarques*... Ah, ces carnets verts ! Mère Jeanne commentait nos notes avant de les signer. Lorsqu'il m'arrivait de me trouver en troisième position, elle disait : « Ah, non, ça ne va pas... La semaine prochaine, je veux vous voir en tête ». La semaine d'après, ma place de première passait inaperçue. Pour elle, c'était tout naturel.

- Voyez comme vous avez réussi... Je peux vous assurer que, jusqu'au dernier moment, elle se faisait du souci pour chacune de vous. Quand elle recevait une lettre de l'une ou l'autre, elle la lisait à la Communauté, la commentait, se rappelait une anecdote. Elle était si heureuse de voir les photos de vos enfants.

- Avec le recul, j'admets que nous représentions une charge énorme et qu'elle a dû passer quelques nuits blanches, mais quand même...

- Vous étiez si nombreuses, ici ou en pension à droite et à gauche. On peut dire qu'elle a bien mérité son Paradis... Venez, je vais vous montrer les salles de bains. On a converti l'ancienne lingerie.

Blanches du sol au plafond, elles étaient à la hauteur des chambres, claires et fonctionnelles.

- Et le grenier ?

Nous désignions ainsi notre dortoir aménagé dans les combles. Il avait été rajouté après l'achat de la propriété par l'organisme dont nous étions les pupilles, une sorte de DDASS privée, englobant garçons et filles nés en Indochine, de pères français.

Nous étions des milliers, dans ce cas. La FOEFI (Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine) avait été créée pour récupérer ces *métis*, rejetés par les uns, non reconnus par les autres. Nombreux étaient le fruit du « repos du guerrier », des enfants de militaires qui, le temps d'une permission, s'offraient une *congâie* puis repartaient sans état d'âme, sans un regard en arrière, certains déjà dotés d'une famille restée en France

L'armée française avait bien essaimé, mais la France, elle, en était-elle consciente ? Après bien des tergiversations, et parce que l'on avait besoin de main-d'œuvre, on décida d'accorder à ces enfants, sans statut défini, la nationalité française. On partit à leur recherche, jusque dans les campagnes. Mais, avant toute chose, on allait s'assurer qu'ils présentaient bien les caractéristiques requises, et que dans leur sang coulaient quelques gouttes de sang tricolore. On mesura les nez, on étudia la forme des crânes, on compara la couleur des peaux... A ceux qui n'avaient pas de nom, ou déclarés sous un nom vietnamien par leur mère, on en attribua un, au petit bonheur la chance peut-être, mais qui sonnait bien français.

J'avais de la chance : mon nom était bien le mien, hérité de mon père qui, lui, avait décrété à qui de droit

que j'étais bien sa fille. Le seul bien qu'il m'ait laissé, mais si précieux.

- En passant, nous pouvons voir les chambres du deuxième, si vous voulez. Nous avons le temps. Vos compagnes n'arriveront qu'en fin de journée.

On désignait ces chambres, situées de part et d'autre du couloir, par la couleur dominante de leur tapisserie : la rouge, située au-dessus de la chambre-bureau de Mère Jeanne, faisait office d'infirmierie, puis la bleue, et la grise.

Toute la partie gauche de l'étage, avec vue sur le pré, avait été transformée. Avant de devenir des chambres coquettes, cela avait été un long dortoir tapissé de roses jaunes, auquel on accédait par une porte, au fond du couloir. La chambre jaune.

Les lits métalliques au dur sommier avaient disparu, ainsi que les matelas et oreillers bourrés de kapok. Sur les murs, à l'ancienne tapisserie, surannée mais tellement plus gaie avec ses fleurs épanouies et mieux assortie à la cheminée de marbre et au parquet ancien, on avait substitué du papier quelconque.

Je lui fis toutefois compliment pour cette rénovation.

- Nous recevons toute l'année, pour des retraites de silence ou des séminaires, m'apprit Sœur Bernadette. C'est pourquoi nous avons tout réaménagé.

Comme de nombreux couvents et monastères, l'Abbaye s'étaient lancée dans une nouvelle activité : l'accueil monastique. La simplicité spartiate de l'ensemble devait, à coup sûr, aider au recueillement.

- Venez voir comme nous avons aménagé votre ancien dortoir.

Sœur Bernadette me précéda dans l'escalier. Les marches étaient propres, mais ne luisaient plus autant. Il manquait d'« huile de coude » !

La porte était ouverte. Des décennies plus tôt - c'était hier - une double rangée de lits avait divisé le dortoir en son milieu. Alignés perpendiculairement de part et d'autre des rangées centrales, d'autres lits... Comme un jeu de dominos.

A gauche de l'entrée, des toilettes *taille enfant* avec, au-dessus, une veilleuse pour la nuit... La salle d'eau se composait d'un lavabo métallique, long comme un abreuvoir pour animaux, surmonté de robinets chromés alimentés par la source qui descendait de la montagne... glacée en hiver. L'eau chaude était réservée pour la douche du samedi, à la buanderie. Tout au fond, la chambre de Sœur Grégoire, avec son judas découpé dans la porte de bois...

- Voyez, comme nous avons fait du bon travail...

La voix de Sœur Bernadette rompit le fil du souvenir.

Je découvrais un lieu étranger : à l'emplacement du dortoir, des chambres similaires à celles que je venais de quitter...

A l'entrée, un coin salon avec fauteuils à accoudoirs de bois recouverts de reps bordeaux, et une table basse où

magazines, journaux et brochures relatant la vie des missionnaires invitaient à la détente... ou à la méditation.

L'ensemble était clair et propre.

- Les chambres sont affectées au fur et à mesure des arrivées, sauf deux dortoirs de l'annexe, déjà réservés. Vous pouvez donc choisir celle qui vous convient, ici ou en bas... ou même à l'annexe.

- Puis-je rester un peu ici ?

- Oui, bien sûr. Prévenez-moi, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

- Merci, ma sœur, je n'y manquerais pas.

J'avais besoin de me retrouver. A part le parquet et les lourdes poutres, je ne reconnaissais rien.

J'entrai dans une chambre, sur la droite. Autrefois, cela avait été l'emplacement de mon lit.

Les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre ouverte, le menton au creux des paumes, je laissai mon regard se perdre au loin. De l'autre côté de la vallée, au-dessus des bois tachés d'or et de cuivre, les sapins escaladaient la montagne. Un paysage immuable, l'œuvre d'un artiste de talent. Et puis, face à l'Abbaye, par-delà le torrent et les bois de sapins, une note romantique : le château de Cornillon, au milieu de bosquets et de broussailles. Cornillon, envahi de ronces et d'herbes hautes, où poussaient à profusion pervenches au printemps et œillets de poète en été. Fièrement dressées sur un promontoire, ses ruines pouvaient se voir à des lieues à la ronde.

Le parfum mauve de la glycine me caressa. Je fermai les yeux pour me fondre dans l'instant.

C'était un automne tout pareil à celui-ci, tiède et riche en couleurs, qui m'avait accueillie, petite exilée d'un autre monde. Un automne de jadis... Lointain, et pourtant si proche...

Avec des dizaines d'autres fillettes, serrées dans les cabines étroites d'un vieux paquebot, j'avais traversé la moitié du globe avant d'échouer dans ce paradis.

Notre périple débuta à Hanoi. Ce matin-là, dès l'aube, les sœurs nous avaient pressées de nous habiller « pour le grand voyage ». Faute de temps pour déjeuner, on nous avait distribué des bananes, puis entassé dans des camions militaires. Serrées les unes contre les autres sous la bâche, nous osions à peine parler. Après avoir roulé un temps qui semblait une éternité, nous arrivâmes enfin à Haiphong.

Dans le port, le *Saint Michel* nous attendait. Le capitaine de ce vapeur, poussif et sans âge, devait être un homme hors du commun pour nous avoir menées, saines et sauvées, à Saïgon, à quelque mille kilomètres de là. Il avait dû louvoyer adroitement près des côtes, pour éviter les embuscades des pirates qui sévissaient en Mer de Chine.

Dans le sud, à la Mission du Cap Saint-Jacques, près de Saigon, une autre attente s'ensuivit. Les « grandes » - seize à dix-huit ans - allaient aux nouvelles et nous les relayaient. Comme à Hanoi, espoir et déception nous mettaient en transe : le bateau était annoncé... non, il est retardé... ça y est, il arrive... non, pas encore...

Je ne sais plus très bien à quoi nous occupions notre temps, à l'exception de nos promenades au Jardin Botanique, qui abritait également des animaux. Allions-nous à la plage ? Je ne crois pas, je m'en serais souvenue. Par contre, je me souviens que l'on m'avait attribué un numéro, le « 29 », marqué sur mes vêtements...

Alors que nous n'espérions plus, ce fut l'embarquement...

Le *Champollion* avait, lui aussi, fait son temps. Nous faillîmes achever notre voyage avec lui, de façon brutale. C'était l'heure du souper. Sur la nappe blanche, les assiettes étaient pleines de potage fumant. Comme à l'ordinaire, les stewards étaient aux petits soins pour ces passagères peu ordinaires : des fillettes et des bonnes sœurs, parquées à l'écart des autres passagers.

Elles étaient si bien élevées, ces petites, refusant poliment le « fromage qui sentait les pieds » ou celui « plein de moisi », demandant - timidement - « si le monsieur en avait de l'autre, vous savez, de couleur orange, comme il y en avait à la Mission ». Mais le monsieur regrettait, il n'y en avait pas sur le bateau, et en échange, il leur servait une belle part de dessert.

Ce soir-là, il n'y eut ni souper ni dessert. Une forte houle renversa carafes et soupières, nous jetant les unes contre les autres, comme un jeu de quilles. Nous criâmes, plus de surprise que d'effroi, je crois. Les stewards tentèrent de nous rassurer mais furent rapidement débordés par le roulis qui s'accroissait de seconde en seconde.

Les sœurs nous dépêchèrent vers nos cabines. Silencieusement, je priai mon Ange Gardien. Sœur Thérèse m'avait assuré que j'en avais un bien à moi, posté en permanence à mes côtés, qu'il était inutile de m'adresser à lui à haute voix, il *entendait* mes pensées.

Qu'il intervienne. Vite... Mais que faisait-il ? Le navire tanguait de plus belle. Mon protecteur était-il désorienté par le désordre qui régnait ? Afin d'être sûre qu'il m'entendît, je récitai tout haut la prière dédiée aux Anges Gardiens. Malgré le vacarme, il m'entendrait. Puis j'invoquai, en vrac, tous les saints dont les noms me venaient à l'esprit. On n'avait jamais assez d'aide, dans ces cas-là.

La tempête s'intensifiait. On entendait courir dans tous les sens. Ordre nous fut donné de - vite - enfilez les gilets de sauvetage et de quitter les cabines sans rien emporter. Ce fut facile, nous n'avions pas le moindre trésor à sauver. Maladroites dans nos gilets de sauvetage, nous montâmes, aussi rapidement que nos jambes le permettaient, l'escalier menant au pont supérieur. Encadrées par les sœurs, nous fîmes cercle autour de Mère Jeanne. Des brebis autour de leur berger.

Imperturbable, notre Supérieure avait pris son chapelet et entamé le rosaire, comme si nous étions en procession dans les jardins de la Mission, à Hanoi. Au fur et à mesure que s'égrenaient les *Je vous salue, Marie...*, notre ton montait. L'hystérie nous gagnait. Certaines criaient leurs prières. Il fallait bien que l'on nous entendît, de *là-haut*, au milieu de cette tornade. Nous devions combattre, non seulement le fracas de la mer en furie, mais voilà que la sirène du bateau s'y mettait !

Après le rosaire, suivirent les cantiques. Nous étions parties pour la nuit.

Cependant, malgré l'obscurité environnante et les hautes vagues qui s'abattaient sur le pont, je ne me rappelle pas avoir été *réellement* effrayée. Avec les sœurs nous ne risquions rien. Je les considérais à l'égal des saints. Ne nous avaient-elles pas protégées de la guerre et des bombardements ? Elles ne nous abandonneraient pas à la fureur de la mer.

Et puis, alors que les marins s'affairaient autour des bateaux de sauvetage, la tempête mourut aussi soudainement qu'elle était née. C'était sûrement grâce à nos prières. Notre voyage se poursuivit sans incident notable.

Après les premiers jours, où la plupart avaient été alitées pour cause de mal de mer, nous nous habituâmes à l'exiguïté des cabines, étouffantes la nuit. Dans la journée, nous jouâmes à cache-cache dans les coursives à la peinture écaillée, suintantes d'humidité...

Chaque fois que nous quittions une escale, nous attendions avec un plaisir anticipé la suivante. Leurs noms chantent encore à mes oreilles : Colombo, Singapour, Djibouti, Port-Saïd... Dès que le paquebot s'en approchait, nous nous penchions par-dessus le bastingage pour apercevoir les barques qui évoluaient plus bas, tels des insectes autour d'un gâteau énorme. Les sœurs avaient beau nous rappeler à l'ordre « Attention, vous allez passer par-dessus bord ! », nous faisons la sourde oreille.

C'est là que je vis, pour la première fois, des hommes couleur d'ébène, à la peau luisante de sueur. Parmi eux, il y avait de jeunes garçons. Ils semblaient joyeux, agitaient les bras en criant je ne sais quoi. J'étais fascinée par leur sourire : dents éclatantes de blancheur dans un visage sombre.

Certains, en position instable dans leurs frêles embarcations, tendaient vers nous babioles et fruits mûrs. D'autres, agiles comme les singes que j'avais vus au jardin botanique de Saïgon, grimpaient aux cordages qui pendaient du bateau.

Hélas pour eux - et pour nous ! - nous ne possédions pas la moindre piastre. Nous regardions avec envie les passagers quitter le bord, les femmes au bras de leurs maris, descendant d'un air dégagé la passerelle qui tressautait sous leurs pas. Sur le quai, des hommes offraient un colifichet à leurs épouses souriantes, d'autres écartaient la ribambelle de camelots qui les assaillaient pour vanter leurs marchandises et, d'un geste



négligent, se frayèrent un passage parmi la foule piaillarde.

J'imaginai mon père parmi eux, vêtu d'un costume léger, blanc ou beige, ses cheveux blonds encore plus blonds sous le soleil, ses chaussures de cuir souple foulant nonchalamment le sol poussiéreux. Il se retournerait et, de la main, me dirait « A tout à l'heure, ma petite chérie », comme à l'époque où nous habitions notre maison de Sontay. A son retour, il m'offrirait un éléphant d'ivoire ou d'ébène, exactement comme ceux que je voyais dans les mains des camelots... Lorsque les passagers revenaient pour le souper, mon rêve s'envolait dans les derniers rayons du soleil.

Dans la journée, nous cantonnions dans la partie du pont qui nous était dévolue, avec interdiction de nous mêler aux autres passagers, que nous apercevions de loin. Nous admirions les vêtements des dames, comparant l'élégance de l'une ou de l'autre, espérant qu'un jour, nous aussi, en posséderions de similaires.

Dans la journée, entre des leçons de français, de catéchisme ou de chant, nous organisions des parties de cache-cache ou chat perché, ou bien nous guettions les poissons volants sous l'œil vigilant des sœurs. A l'heure du goûter, on nous apportait des fruits, pommes et oranges de belle taille qui nous semblaient les plus beaux fruits de la terre. Ils devaient être ainsi, ceux du Jardin d'Eden de la Bible. Ces fruits étaient les bienvenus car il faisait horriblement chaud.

Alors que nous traversions la Mer Rouge - d'un bleu profond -, Sœur Thérèse nous rappela l'histoire de Moïse.

- Après s'être enfuis d'Egypte où ils vivaient en esclavage, les Hébreux suivirent Moïse qui devait les conduire vers la Terre Promise. Mais... Qui se souvient de la suite ?

Plusieurs doigts se levèrent :

- Ils sont arrêtés par la Mer Rouge...
- Les soldats du Pharaon les poursuivaient...
- Moïse a levé les bras et, avec sa baguette magique...

Nous pouffâmes de rire.

- Non, non, non, reprit Sœur Thérèse, pas de baguette magique. Moïse pria Dieu, et Dieu l'entendit. Et ensuite ?...

- La mer s'ouvrit et tout le monde a pu traverser sans se mouiller les pieds...

- Et la mer s'est refermée sur les soldats qui sont morts noyés.

- Ce n'est quand même pas juste...

- Oui, Joséphine, dit Sœur Thérèse. Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

Joséphine était une « grande ».

- Le pauvre Moïse, après tout ce qu'il a fait, il n'a même pas pu entrer dans la Terre Promise.

- Joséphine, Moïse a eu plus que la Terre Promise. Dieu lui a parlé et lui a donné les Tables de la Loi.

- Quand même...

Nous aussi, approchions de la terre promise...

Après un mois de navigation, nous abordâmes Marseille au petit jour. Je ne me souviens guère de ce bref passage, si ce n'est une impression de grisaille, et des trains serpentant dans la gare.

Durant ce voyage, un marin m'avait prise en amitié. Pourquoi ? Lui rappelais-je une autre petite fille ou parce que je restais souvent à l'écart ?

Si je ne me souviens pas de son nom - l'ai-je jamais su ? -, et si ses traits sont flous dans ma mémoire, je n'oublierais jamais sa gentillesse. Il m'appelait « Mademoiselle Bigoudi ». On avait pourtant coupé mes cheveux à ras des oreilles, mais des boucles rebelles avaient repoussé depuis notre départ d'Hanoi. Dès qu'il le pouvait, il me rendait visite. Nous nous asseyions dans un coin et, tandis que je mangeais l'orange ou la pomme qu'il m'avait apportée, il me parlait de son pays, qui était aussi le pays de mon père, et qui allait devenir le mien, de cette France dont nous nous approchions jour après jour.

La veille de notre débarquement, mon ami vint me voir. Il était moins gai que d'habitude, et ses récits étaient entrecoupés de silences. Je ne mangeai pas la pomme qu'il m'avait offerte, la tenant serrée dans mes mains reposant sur mes genoux.

Avant de me quitter pour reprendre son service, il s'agenouilla devant moi et se pencha en avant :

- Touche mon pompon, dit-il. Il te portera bonheur.

Je lui obéis. Ensuite, il prit ma main, l'ouvrit et y déposa une barrette d'écaïlle ornée de pierres colorées qui scintillaient au soleil. En refermant mes doigts, il dit :

- Au revoir, Mademoiselle Bigoudi, je ne t'oublierai pas.

Je baissai la tête, regardant ma main emprisonnée dans les siennes. Je ne pleurai pas. J'avais très mal à l'intérieur de moi, mais je ne pleurai pas.

D'un doigt, il souleva mon menton, m'obligeant à le regarder.

- Tu ne m'oublieras pas, dis ?... Peut-être qu'un jour... Ses yeux étaient mouillés.

Je n'ai jamais oublié ce marin. *Mon marin.*

Ce fut par hasard que je connus le sort de *mon* bateau, bien des années plus tard...

Secrétaire dans les bureaux d'une compagnie maritime, je travaillai avec d'anciens officiers de la Marine Marchande. J'interrogeai l'un d'eux.

Il réfléchit un instant.

- Le *Champollion* ? Ça remonte à...

- Oui, ça ne date pas d'hier. J'ai appris qu'il avait coulé, mais je voudrais savoir où, quand...

Il s'étonna de mon intérêt pour ce « vieux paquebot rouillé ».

- C'est vrai qu'il était rouillé de partout, mais c'est lui qui m'a emmenée saine et sauve de Saïgon à Marseille, en 1949.

En quelques mots, je lui racontai mon périple.

- Vous voyez, malgré une tempête apocalyptique, j'en ai gardé un merveilleux souvenir.

- Alors, je comprends. Je ne peux rien vous dire sur les circonstances de son naufrage, mais je vais me renseigner auprès de collègues « plus anciens », ceux qui ont fait les *Messageries Maritimes*.

J'eus l'information, grâce à un commandant à la retraite, un Breton de Douarnenez.

- Il s'est échoué en 1952... le 22 décembre exactement. Devant Beyrouth, sur les brisants, à 200 mètres du port... Cassé en deux. Une erreur de navigation... Pas du tout de la faute du commandant. C'est à cause de la mise en route du nouveau phare du port... De toute façon, le *Champollion* allait être retiré du circuit. C'était là son dernier voyage.

Son dernier voyage... Trois ans après notre odyssée... Après tant de belles expéditions vers des terres lointaines, mon bateau n'a pas voulu partir à la casse, pensai-je, il a choisi de se reposer au fond de l'océan. Mon marin était-il à bord ?... J'avais le sentiment de l'avoir perdu une seconde fois... Comme tous ceux auxquels je m'attachais...

Tous ceux auxquels... Comme cette autre fois.

- Paule ! Hé, Paule !

J'étais dans une chambre du second étage, occupée faire reluire le paquet, une brosse attachée au pied droit, un chiffon sous le pied gauche. A force de frotter, j'avais chaud, la sueur coulait sur mon visage, collait mes vêtements. Je pointai mon nez à la fenêtre, ouverte pour cause de « ménage », contente de l'interruption.

Janvier. Il faisait froid, un froid sec, qui vous nettoyait les poumons d'un grand coup de gel à vous couper le souffle. Dès que l'on inspirait, c'était comme si l'humidité des narines se transformait en petites aiguilles. La neige, tombée en abondance, avait recouvert les jardins, comme enfouis sous une couverture moelleuse. Les branches des arbres ployaient sous le poids de la neige, celles des sapins s'étaient arrondies, comme bordées de broderie anglaise.

Pendant la nuit, la température avait encore chuté. Tout était gelé. Le bassin rond - pompeusement baptisé « piscine », bien que personne ne s'y baignât jamais, sauf quelques carpes d'âge canonique que personne ne pêchait -, était couvert d'une épaisse couche de glace. En son centre, le jet d'eau s'était transformé en stalagmite géant, ne laissant filtrer qu'un mince geyser à son sommet.

Dans la cour verglacée, le nez en l'air, les joues rouges, de la buée sortant de sa bouche entrouverte, Marie-Rose jouait les sémaphores. Elle sautillait sur

place, battant ses bras contre son corps pour se réchauffer

- Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je. T'es folle d'être dehors par ce temps !

- Descends vite ! Je t'attends au réfectoire.

- Pourquoi ? Je n'ai pas fini mon ménage.

Le « ménage » était la tâche qui nous était assignée entre le petit déjeuner et le départ pour l'école : cirage d'un escalier, balayage d'un dortoir, époussetage des pupitres de la salle d'étude... Nous accomplissions cette corvée avec conscience, sinon avec joie. Certaines tâches étant moins astreignantes et nous espérions y être désignées, mais les affectations dépendaient du bon vouloir de Sœur Grégoire.

Cette semaine-là, j'avais la charge, avec Huguette, d'une chambre située au second étage. Passer la paille de fer, cirer le parquet, n'était pas un exercice de tout repos, et nous étions en sueur malgré la fenêtre ouverte.

- Qu'est-ce qu'elle veut ? souffla Huguette qui m'avait rejointe.

- Je ne sais pas, répondis-je.

- Alors, tu descends ? insistait Marie-Rose.

- Pourquoi faire ? Je te l'ai dit, je n'ai pas fini mon ménage.

- Tu finiras après. Mère Jeanne veut te voir.

- Mère Jeanne ?

Mon cœur manqua un battement. En dehors de la réunion générale du dimanche matin, toute convocation de la Supérieure était redoutée.

Huguette proposa :

- Vas-y. Je rangerai tout, si tu ne reviens pas.

- Merci. J'espère que ce ne sera pas long.

J'essuyai la sueur de mon visage avec un coin de mon tablier. D'une main nerveuse, je le dénouai, lissai le devant de ma robe pour enlever d'éventuels grains de poussière.

Ah, mes cheveux... Les nattes, ça va, mais...

- Huguette, je n'ai pas une mèche qui traîne, là ?

- Non, tu es impeccable... sauf un pou qui se balade sur ton épaule.

- Oh non, c'est pas vrai ! Je n'ai pas de poux !

- C'était pour rire. File !

Je dégringolai les escaliers et atterris au rez-de-chaussée. Marie-Rose m'attendait au bas des marches.

- Dis, Marie-Rose, j'ai l'air de quoi ? Je n'ai pas eu le temps de me laver les mains, ni de me coiffer. Mes tresses, elles sont bien droites, derrière ?...

Nous ne possédions pas de miroir - objet de vanité -, aussi nous passions-nous en revue mutuellement. Mes cheveux, fins et bouclés, m'avaient toujours donné du fil à retordre. A l'époque, ils étaient tressés. Les longues nattes pendaient de façon impeccable dans mon dos ou étaient arrondies dans mon cou ou en couronne sur la tête. Mais des cheveux très fins, au-dessus du front, me causaient du souci : frisottés, ils étaient incontrôlables.

Marie-Rose me rassura.

- Rien à dire, tu peux y aller.

- Tu sais pourquoi... ?

- Pas la moindre idée. Va vite, Sœur Grégoire t'attend. T'inquiète pas, elle n'a pas l'air en colère.

Je traversai le réfectoire, ouvrit la porte donnant sur le vestibule de la Communauté. La présence de Sœur Grégoire renforça mon appréhension. Cependant, je ne vis aucune animosité sur son visage, ce qui m'étonna.

- Je vais prévenir Mère Prieure que vous êtes là, dit-elle avec un soupçon d'amabilité.

Un pas lourd dans l'escalier. Une porte qui s'ouvre et se referme...

L'âme tremblante, j'attendais. Même si l'on n'avait rien à se reprocher, une convocation devant l'Autorité Suprême ne présageait rien de bon. En dépit de sa petite taille et de son aspect fragile, la Révérende Mère nous terrorisait. Son visage étroit était à peine marqué par un quart de siècle de mission en Indochine. Sous des sourcils fournis, ses yeux perçants vous fouillaient jusqu'au fond de l'âme.

Ces mêmes yeux avaient dû impressionner l'officier nippon qui, en mars 1945, était entré en vainqueur dans ce couvent de Lang Son, où s'étaient réfugiés femmes et enfants. Désarmé devant tant de détermination, il avait fini par les libérer et, afin d'assurer leur sécurité, leur a offert une escorte pour les accompagner jusqu'à la mission d'Hanoi.

En d'autres temps, elle aurait eu le front de tenir tête à un officier prussien et de lui affirmer : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ».

Je me suis souvent demandé ce qui l'avait guidée dans le choix de son nom en religion - nous savions qu'elle s'était appelée Rose. Avait-elle voulu, comme sa Sainte Patronne qui avait bouté les Anglais hors de France, bouter Satan hors des âmes païennes ? Elle qui, selon la rumeur, avait été élevée dans un milieu farouchement anticlérical. Les voies de la Providence...

Quelques minutes : une éternité... A nouveau, la porte qui s'ouvre à l'étage, un glissement sur le parquet, des pas étouffés sur les marches de bois - Révérende Mère affectionnait les charentaises -, le cliquetis d'un rosaire...

- Ma petite Paule, j'ai de bonnes nouvelles.

Tout sourire (enfin, presque), la Mère Prieure, qui agitait une enveloppe, me disait je ne sais quoi de sa voix haut perchée de *jeune fille de bonne famille*.

Je n'arrivais pas à me concentrer sur ses paroles. Hypnotisée, je regardais l'enveloppe carrée, encadrée d'un liseré bleu-blanc-rouge. « Par Avion ». C'est peut-être, non, c'est sûr, des nouvelles de ma mère. Cela fait si longtemps...

En réponse à mon courrier, laborieusement rédigé un dimanche par mois, affirmant que « je me portais bien, travaillais bien à l'école..., espérais qu'elle était en bonne santé... », elle m'écrivait - dictait ses lettres

puisqu'elle n'écrivait pas - une ou deux fois l'an. Les années avaient fait d'elle une étrangère, qui ne m'écrivait que des banalités dénuées d'affection. De temps à autre, quelques détails : « A Vientiane, je m'occupe des enfants d'un couple d'Américains, très bons pour moi ». J'étais rassurée de la savoir en sécurité, avec des gens qui la traitaient convenablement.

Puis était arrivée une lettre avec des photos de mes frères, enfants de troupe à Dalat. Rapatriés des années après moi, je ne les reverrais qu'à l'âge adulte. A cette époque, on n'encourageait pas les relations entre frères et sœurs.

Ma mère demeurait évasive en ce qui concernait ma demi-sœur : chez des amis sûrs... Partie en France avec son père... Je ne connaîtrais la vérité que bien plus tard, de la bouche même de ma sœur. Les « amis sûrs », auxquels notre mère l'avait confiée, se servaient d'elle comme d'une domestique, jusqu'à ce qu'un Américain la tirât de là. Elle avait dix-huit ans.

Cependant, l'éloignement avait estompé la sévérité de ma mère à mon égard, et auréolé son souvenir d'un voile de tendresse. Notre séparation l'a adoucie, pensai-je, puisqu'elle signait « Ta mère qui t'aime ». Je voulais croire que la froideur de ses lettres résultait de la traduction approximative de celui qui écrivait.

Comme j'avais rêvé d'elle, de l'instant de nos retrouvailles...

Mon attention revint à Mère Jeanne, qui semblait parler de mon père. Elle doit se tromper, mon père est mort, je le sais, puisque j'ai un « nouveau papa ». En plus de mon frère, mon vrai, j'ai un autre frère et une sœur. Des *demi*. Comment pouvait-on être des demi-personnes ? Pour moi, ils étaient un frère et une sœur à part entière, même si je ne les connaissais pas...

J'arrachai presque l'enveloppe que Mère Jeanne me tendait. Le cœur battant, pour une autre raison maintenant, j'entrai au réfectoire, serrant la lettre contre ma poitrine.

- Alors ? Tu me racontes ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Marie-Rose m'avait attendue derrière la porte. Curieuse, mais inquiète, prête à me consoler.

- Rien, j'ai reçu une lettre.

- Ah, bon. Comme ça se prolongeait, je croyais... T'en as de la chance, personne ne m'écrit jamais... C'est de ta mère ?

Cela coulait de source : le courrier pouvait-il avoir une autre provenance ?

- Tu me fais voir ?

- Tout à l'heure, après le ménage.

En bonne copine, elle n'insista pas. Le ménage, c'était sacré.

- Je me dépêche, la cloche va sonner pour l'école.

- Grosse bête, on est jeudi.

Jeudi ! J'aurais tout mon temps pour la lire, cette lettre, pour la savourer.

- C'est vrai, ça m'a mis la tête à l'envers. Tu n'aurais pas dû m'attendre.

- C'était au cas où.

- Tu es gentille. Bon, je vais voir où en est Huguette.

Huguette avait disparu, ayant rangé balai, brosse et chiffons.

Malgré l'interdiction de s'y rendre dans la journée, sauf autorisation expresse d'une autorité, je montai au « grenier ». On persistait à désigner ainsi les combles, aménagés en dortoir quelque temps après notre arrivée.

Je me réfugiai dans une encoignure, là où le toit s'abaissait en mansarde, et m'appuyai contre une poutre. De ma cachette, j'avais assez de lumière pour lire.

Assise à même le parquet, jambes repliées jusqu'au menton qui reposait sur mes genoux, je considérai cet étrange courrier. Etrange car, à l'endroit réservé à l'administration postale, le cachet n'indiquait pas une provenance lointaine. D'après l'empreinte à moitié déchirée, ce courrier avait été posté de France. Cette lettre m'était bien destinée. Elle était adressée à « Mademoiselle Paulette... ». C'était bien moi, cette Mademoiselle-là !

Mon nom s'étalait en belles anglaises, avec pleins et déliés. J'étudiai l'élégante calligraphie, l'écriture inconnue. Le correspondant venait de mon passé puisque, pour tous, j'étais devenue « Paule ».

Je tournais et retournais l'enveloppe entre mes doigts, hésitant à en sortir le contenu. Elle avait été ouverte et lue par Mère Jeanne, comme il était de règle. Le timbre avait disparu, car on gardait les timbres pour les missions, même les plus courants déjà oblitérés.

Je soupesai l'enveloppe. Elle était plus épaisse que celles venant de ma mère, qui contenaient, généralement, un seul feuillet de papier pelure. Le courrier « avion » revenait si cher, disaient Mère Jeanne, qui nous distribuait avec parcimonie les précieuses feuilles. Cela nous suffisait amplement, car notre « inspiration » était limitée, et nous recopions la lettre qu'une « dévouée » - moi, souvent - avait rédigée.

J'entrouvris l'enveloppe : même écriture à l'encre bleue, sur papier blanc. Peut-être s'était-on trompé... que, par miracle, mon père n'était pas mort et qu'on l'avait retrouvé ? Les miracles, ça arrive, si on y croit très fort.

Je retins ma respiration et, vite, tirai la lettre de son enveloppe. Un carton s'en échappa, tomba sur le sol. C'était une petite carte de vœux : un paysage de montagne - un chalet et des sapins aux contours adoucis par la neige - souligné de poussière argentée ; sur une luge, deux enfants riaient, garçon et fille chaudement emmitouflés, leurs écharpes flottant derrière eux. En lettres dorées, le souhait « Bonne et Heureuse Année ».

J'étudiai longuement la scène : le garçon, dirigeant de la main droite la luge et levant l'autre bras pour

marquer sa joie ; la fillette, assise derrière, serrant des deux mains la taille de son frère. J'enviai leur bonheur à tous deux, leurs bonnets et gants de laine.

Nous n'avions ni luge, ni bonnets ou gants. En hiver, pour descendre la prairie gelée, nous « faisons le train » : accroupies en file indienne, agrippées les unes aux autres à nos capes, nous glissons sur les semelles de nos chaussures, la meneuse « ramant » des deux mains pour démarrer et nous diriger. Peu importait la neige qui glaçait nos cuisses lorsque nous dérapions - nous n'avions pas de pantalons -, nous nous amusions tellement ! Mais gare, lorsqu'une sœur nous surprenait. Que nous étions indécentes ainsi, les jambes nues !

Au verso de la carte, à l'encre bleue, on répéta le souhait de bonne année.

La lettre... Deux pages recto-verso.

« Ma chère enfant,

« Je t'ai enfin retrouvée... »

Je m'interrompis. C'était Lui !

Mon cœur se mit à battre follement, emplissant ma poitrine de bruits sourds. Je ne respirais plus, ma vue se brouillait. Mon Dieu, est-ce possible ?

J'attendis que mon esprit en ébullition s'apaisât pour continuer ma lecture.

« Je n'ai pu t'écrire plus tôt car j'avais perdu ta trace, mais j'ai persisté dans mes recherches, comme je l'avais promis à ton père... ».

Promis... à ton père... ?

Mais qu'est-ce... ? Qui m'écrivait ?

Je cherchai fébrilement la signature. Une page... deux... Au bas de la quatrième, un prénom : « Joseph ».

J'étais anéantie, cependant, curieuse de savoir qui était ce Joseph.

« Ton père et moi étions dans le même régiment et... ».

Je poursuivis avidement la lecture de la lettre, qui était une sorte de lien avec mon père. Etre du même pays, la Franche-Comté, avait rapproché les jeunes gens. En Indochine, ils avaient combattu côte à côte, et leur sympathie s'était muée en une amitié solide.

Puis mon père fut sérieusement blessé. Malgré son état, il ne s'était jamais plaint - comme j'étais fière de lui ! -, s'inquiétant seulement de sa famille. Avant de mourir - « dans mes bras » précisa Joseph -, il lui fit promettre de nous retrouver. Son ami jura qu'il remuerait ciel et terre pour cela.

A son tour, Joseph fut touché. A peine remis, et en attendant son rapatriement, il entreprit des recherches à notre sujet. Sans succès. Nous n'habitions plus à l'adresse indiquée par mon père, et les rares voisins restés sur place ne savaient pas ce que nous étions devenues, depuis que nous avons quitté Sontay pour Hanoi. La Croix Rouge et les services sociaux étaient débordés, parant au plus pressé, c'est-à-dire les secours immédiats aux réfugiés ou blessés.

De retour en France, il interrogea périodiquement la Croix Rouge, qui lui opposait à chaque fois la même



réponse : patience. Quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort de mon père...

Ce fut au cours d'une réunion d'Anciens Combattants que Joseph reprit espoir. Il apprit qu'une organisation privée prenait en charge les enfants eurasiens, la plupart fils et filles de militaires. Un « collègue » avait, par ce biais, retrouvé les deux filles qu'il avait eues d'une Indochinoise. Joseph sut alors qu'il allait me trouver.

Je lus et relus la lettre, tant et tant de fois que les lignes bleues se mirent à danser devant mes yeux. Je ne savais plus où j'en étais, partagée entre le désir de rencontrer cet homme et la tristesse de savoir mon père définitivement perdu.

Finalement, je pliai soigneusement les feuillets et les glissai dans l'enveloppe, avec la carte de vœux. Quelques grains de poussière argentée tombèrent sur le sol.

Les bras enserrant mes jambes, une joue appuyée sur mes genoux, je restai là, indifférente au monde extérieur. J'aurais aimé en savoir plus sur Joseph. A voir cette écriture ferme, on pouvait deviner qu'elle appartenait à un homme cultivé... Avait-il une femme, des enfants ?... Et d'abord, où se trouvait la Franche-Comté ? Je pouvais situer la Bretagne ou l'Aquitaine, grâce à des personnages célèbres comme la Duchesse Anne, Du Guesclin ou Eléonore, mais la Franche-Comté ?...

La cloche me tira de mes réflexions.

Trois coups... L'Angélu ! Bientôt le déjeuner. Je n'avais pas conscience de m'être autant attardée. Il me faut rejoindre mes compagnes, vite. Où sont-elles ? Pas dans la cour, il fait trop froid. Pourvu qu'elles ne soient pas au réfectoire. Non. Elles sont en salle d'étude, j'entends le ronron des répons et des Ave. Seigneur, faites que Sœur Grégoire ne s'aperçoive pas de mon absence.

Je quittai la soupente, étirai mes membres ankylosés, tapai sur ma robe légèrement froissée, remontai mes chaussettes. Je réprimai un frisson : mon gilet de fin lainage n'arrivait pas à me défendre de la fraîcheur qui régnait dans le dortoir, chauffé avec parcimonie. Il en fallait, du coke, pour chauffer cette grande maison !

Avant de descendre, où cacher cette lettre ? Quel est l'endroit le plus sûr ? Mon pupitre, en salle d'étude ? N'importe qui en a l'accès... Entre les pages d'un livre ? Un peu risqué... La meilleure cachette serait ici, au dortoir. Je la retrouverais chaque soir, la toucherais avant de m'endormir. Je la glissai entre l'oreiller et sa taie. Personne ne viendrait fouiller là.

Elle m'est trop précieuse, je ne veux la partager avec personne. Avec un peu de chance, Marie-Rose l'aura oubliée. Sinon, je m'en sortirai avec une pirouette : « Tu sais bien, les mères racontent toujours la même chose... ». Elle n'insistera pas.

Je descendis sur la pointe des pieds, prenant garde à ne pas faire craquer les marches, et me coulai, sans me

faire remarquer, dans le rang qui descendait vers le réfectoire.

Le destin ne me permit pas de rencontrer Joseph...

Je m'étais promis de lui répondre, lors d'une séance de courrier aux familles. Je commençai un brouillon.

Je n'étais pas préparée à un tel courrier et l'entrée en matière me causa du souci. Comment s'adresser à un inconnu, même si sa lettre marquait un réel intérêt pour vous ? Après mûre réflexion - et moult ratures -, je bannis *Monsieur* et *Cher Monsieur*, un tantinet guindés : cet homme avait été l'ami de mon père, son « frère d'armes » - une expression découverte au cours de mes lectures -, une sorte d'oncle à la mode de Bretagne.

J'optai pour *Cher Monsieur Joseph*, qui paraissait approprié à la situation. Je continuerais ainsi : « J'ai bien reçu votre missive... ». J'aimais ce mot *missive*, plus élégant que *lettre*, plus doux que *courrier*, terme que j'associais à un parchemin, brandi par un cavalier hors d'haleine à son destinataire.

Ma missive serait longue, très longue. Mère Prieure me l'autoriserait. Puisqu'elle ne serait pas « Par Avion », le timbre coûterait moins cher. Je savais quoi écrire, ayant formulé mille fois dans mon esprit les mots que je coucherais sur papier : d'abord au crayon, pour le brouillon, gommant parfois un mot pour le remplacer par un autre, ou même une phrase entière si elle ne me semblait pas parfaite, puis « au propre », de ma meilleure écriture, celle que je réservais pour mes dictées et compositions. Je n'étais pas exubérante mais, dès lors qu'il s'agissait d'écriture, j'étais intarissable.

A Joseph, je raconterais ma vie à l'Abbaye, lui dirais comment j'avais atterri là, mes bonnes notes à l'école, bref, que des choses agréables. Je voulais qu'il soit fier de moi, comme le serait mon cher Papa. Peut-être lirait-il ma lettre à sa famille ? Je terminerais par l'espoir de le voir bientôt, de l'entendre parler de mon père. Peut-être avait-il des photos ?...

Je recopierais tout cela sur un joli papier à lettres, celui que j'avais reçu à Noël, beige avec enveloppe assortie, pas sur ce papier ordinaire que l'on nous distribue habituellement, blanc rayé de gris. Tant pis si je devais tirer des traits sur mon beau papier pour écrire droit, je les gommerais lorsque l'encre aurait séché.

Je choisirais ma meilleure plume, pas une gauloise rigide, mais une ronde au bec souple, plus indiquée pour réussir pleins et déliés. Je prendrais tout mon temps pour écrire cette lettre. En fermant les yeux, je voyais mon écriture appliquée, l'encre violette se détachant avec élégance sur le beige de l'épais papier, un papier de grande personne. J'entendais presque le crissement de la plume tandis que je formais mentalement chaque lettre...

J'imaginai la surprise de Joseph en ouvrant l'enveloppe doublée de pelure blanche assortie au papier, sa joie en lisant ma *missive*. Nul doute, il se mettrait en route dès qu'il en aurait pris connaissance, il ne pouvait

en être autrement, après avoir patienté si longtemps. Je rêvai de sa visite.

Bientôt, il serait là, me parlerait de son ami - *mon père* -, le ferait revivre pour moi, me montrerait des photos où ils seraient tous les deux ou avec d'autres soldats, me dirait peut-être des choses affreuses de la guerre...

Je l'aimais déjà, cet inconnu, puisque mon père l'avait aimé. Mais je ne l'écrirais pas, parce qu'une telle chose ne se dit pas..., enfin, pas immédiatement, là, tout de suite. Elle se laisserait deviner, et puis un jour, se murmurerait dans le creux d'une oreille, lorsqu'on serait sûre... Peut-être m'emmènerait-il avec lui..., m'adopterait ?

Arriva le dimanche tant attendu. Je ne pouvais réprimer mon excitation en demandant à Sœur Prisca, qui était de surveillance, l'autorisation d'inclure Joseph dans la correspondance aux familles. Elle en référa à Mère Prieure, qui accéda sans difficulté à ma requête.

Le cœur battant, je montai quatre à quatre les escaliers menant au dortoir, me précipitai vers mon lit. Vite, l'oreiller...

La lettre n'était plus là. Non, ce n'est pas possible, je l'avais cachée là, passais chaque soir la main pour la sentir avant de m'endormir. Elle se trouvait là, hier encore... Fébrilement, j'enlevai la taie d'oreiller, soulevai le matelas, défis mon lit...

Oui, je me souviens. On a changé les draps hier, samedi, mais je m'étais assurée de la présence de l'enveloppe en refaisant mon lit. A moins que...

Avais-je bien vérifié ?... Oui, de cela, je suis certaine. Je me revoyais, glissant la lettre en dessous, entre l'oreiller et sa taie, lissant du plat de la main le dessus pour que tout soit uniforme.

Je ne sus jamais ce qu'il advint de cette lettre. Quelqu'un m'avait vue et l'avait subtilisée ?...

Je n'eus pas d'autres nouvelles de Joseph. N'ayant pas obtenu de réponse, avait-il cru avoir à jamais perdu ma trace ? Ou bien avait-il eu l'intention de s'occuper de moi, mais avait été éconduit parce qu'il n'était pas un membre de ma famille ?... Ou, pire, était-il mort brusquement ?

A nouveau, je me retrouvais orpheline. Pourquoi, lorsque je croyais à un bonheur possible s'échappait-il hors de ma portée ?...

Je me secouai. Allons, il faut quitter ce dortoir qui, d'ailleurs, n'en est plus un. Les regrets ne mènent nulle part.

- Vous ferez bien un tour à la chapelle, m'avait suggéré Sœur Bernadette.

Je descendis à pas de loup, afin de ne pas troubler le silence quasi-religieux qui régnait au-dedans comme au-dehors. C'était l'heure de récréation des sœurs, leur moment de liberté.

J'enfilai le couloir à peine éclairé du premier étage, passai devant sa chambre. Mère Jeanne. Son ombre planerait encore longtemps ici.

La salle d'étude était ouverte. Triste, sans les pupitres dont le battant s'était refermé sur tant de secrets, ni les encriers de porcelaine blanche fichés dans le bois, et les taches d'encre violette autour de leur orifice. Au lieu de quoi, des tables et des chaises de bois clair, ordinaires. Sur les tables, quelques exemplaires de *La Croix* et de *La Vie Catholique*, une *Vie des Saints*...

Je traversai la pièce et ouvris la porte de la chapelle. L'harmonium derrière lequel avait trôné Mère Jeanne avait disparu, vendu pour trois fois rien. Quel sacrilège ! Vendu également le tabouret de velours rouge sur lequel elle s'asseyait, le dos raide, les yeux consultant à peine les notes, le cou tendu pour mieux nous voir par-dessus la partition, mes compagnes et moi, groupées devant l'instrument pour les répétitions du dimanche matin. Plaquant les premiers accords, un mouvement de tête nous signifiait de commencer à chanter. Un froncement de sourcils nous arrêta.

- Non, non. Ça ne va pas du tout. Vous chantez avec votre estomac... C'est la *Messe des Anges*... Reprenez. Avec votre voix de tête...

Elle chantonait cette dernière partie : A - vec - vo - tre - voix...

Pour donner le ton, elle entonnait *Gloria in excelsis Deo* de sa voix grêle. Sa « voix de tête », un mince filet de voix. Avait-elle regretté de ne pas avoir été dotée d'un organe plus puissant ?

Dans la partie de la chapelle où nous nous étions agenouillées tant de fois, on avait disposé des chaises, qui nous avaient cruellement fait défaut. Je n'oublierais jamais les offices interminables pendant lesquels je soulevais mes genoux, l'un après l'autre, pour combattre une crampe, ou simplement pour les éloigner, l'espace de quelques secondes, de la rigidité du parquet dont les rainures s'imprimaient douloureusement dans mes rotules.

Il en allait de même pour mes compagnes. Ce faisant, nous prenions garde à ne pas faire craquer les vieilles lames de bois, car le son le plus ténu était perçu par Sœur Grégoire, qui ne manquait pas de nous lancer des regards furibonds. Les sœurs, elles, bénéficiaient de prie-Dieu confortablement recouverts de velours et douillettement rembourrés.

Ma bronchite annuelle et les quintes de toux qui en découlaient - il était interdit de tousser pendant les offices - m'attiraient immanquablement les foudres de Sœur Grégoire. J'essayais de me retenir, jusqu'à étouffer dans mon mouchoir, mais il arrivait un moment où « il fallait que ça sorte ». L'office terminé, j'avais droit à une remontrance. En dépit de la cuillère à soupe d'huile de foie de morue que j'ingurgitais le matin durant les mois d'hiver, la bronchite me rattrapait année après année. Une faute impardonnable...

Je pris place sur une chaise au premier rang, essayant de retrouver l'odeur familière, une odeur de chapelle...

Mon enfance fut jalonnée d'étapes parfumées.

Odeurs exotiques de la mangue ou de la fleur de frangipanier, du riz que ma mère cuisait, accroupie devant le feu de bois, du *nuoc mam*, des épices...

Celles, fleuries, de ma vie de pensionnaire : glycine au goût de miel, mêlé au parfum chaud du seringa ou du lys blanc, le *lys de Saint Joseph*, celui de l'acacia qui nous accompagnait le long du sentier menant à l'école, l'arôme fragile de la violette, cueillie au bord du talus lors de la promenade dominicale.

L'odeur, bucolique et forte, du regain fraîchement coupé de mes étés languedociens.

Mais l'odeur tenace, celle qui colle à mes neurones, est celle de l'encens. Le dimanche, à l'heure du *Salut*, je suivais, fascinée, les gestes du prêtre qui ouvrait le couvercle conique de l'encensoir, pour y déverser une minuscule cuillerée d'une substance mystérieuse, puis le refermait d'un claquement sec. Au fur et à mesure qu'il le balançait au bout de ses chaînes dorées, des volutes de fumée s'en échappaient, diffusant un parfum envoûtant. Je l'inspirais longuement, jusqu'à l'ivresse. Ma timidité me quittait alors comme un manteau inutile, et je chantais avec cœur.

L'encens était pour moi le symbole du sacré, réservé aux gens d'Eglise pour les offices religieux et les exorcismes. Je lui prêtais un pouvoir mystérieux et imaginais sa fumée s'enrouler autour de mes prières, pour les emporter très haut et les déposer aux pieds du Seigneur...

J'abandonnai la fréquentation des églises lorsque l'on cessa de dire la Messe en latin, peut-être parce que, dans mon esprit, le latin allait de pair avec l'encens. Je conservai, néanmoins, ce souvenir odoriférant.

Depuis, j'ai découvert quantités d'encens utilisés par les Anciens depuis des temps immémoriaux. A présent, je concocte mon propre encens, mélange de grains aux couleurs et parfums variés, dont la base est toujours le pontifical, aux grains luisants, noirs et dorés, l'encens d'église. Ma façon d'exorciser les stations à la chapelle ?...

Dans la partie réservée aux sœurs, face à l'autel, on avait voulu *faire moderne*. L'autel, autrefois habillé d'une fine nappe blanche ourlée de dentelle, était presque nu. Le tabernacle lui-même avait perdu de son mystère.

La fenêtre donnant sur la cour et les jardins était à peine visible, occultée par de longs panneaux de bois.

Aucune prière ne me vint. Déçue, je quittai la chapelle. La porte-fenêtre ouvrait sur une terrasse, et la passerelle de bois au toit recouvert de tuiles reliant le bâtiment principal à l'annexe. Les branches noueuses d'un marronnier au tronc énorme la couvraient en partie.

Puisque j'étais là... Je traversai la passerelle.

Lorsque nous étions enfants, l'annexe était un endroit réservé. Une partie du rez-de-chaussée était allouée au jardinier pour y loger sa famille. L'autre - une salle à manger et un salon, ainsi que les chambres du premier étage -, était destinée aux rares visiteurs : Madame du Marsay, un père missionnaire revenant de Papouasie, la sœur de Mère Jeanne... Le second étage comportait des dortoirs occupés par les *grandes* pendant les vacances d'été. Elles venaient du couvent de Toulon ou des pensionnats de la région lyonnaise ou genevoise.

De cet endroit, je ne connaissais qu'une pièce. La porte gémit doucement. J'entrai sur la pointe des pieds. Tout était resté *comme avant* : les murs tapissés de roses anciennes, plus larges que nature, le mobilier de style Louis-Philippe, le jeté de dentelle blanche sur le couvrelit de satin rouge sombre, dont les volants cachaient l'épais sommier... Dans la cheminée de marbre, il ne manquait que les bûches.

Un fantôme m'y attendait. Je me souviens de son visage que veloutait la poudre de riz et qu'un léger fard rosissait, de son chignon savamment posé sur des cheveux de neige relevés en couronne, de sa façon de dire : « Ma petite fille... » en m'embrassant.

Madame du Marsay avait rang de Duchesse, titre que lui avait octroyé un jeune empereur, avant son exil.

C'était ma tutrice, une tutrice que je partageais avec tant d'autres filles. Elle nous intimidait - une si *grande dame*, veuve d'un Gouverneur -, mais ne nous effrayait pas comme Mère Jeanne. Une fois l'an, elle quittait son bureau Paris pour faire la tournée de « ses filles », dispersées dans l'Hexagone.

Le printemps la ramenait chez nous, alors que fleurissaient dans le verger pommiers, poiriers et cerisiers. Au cours de sa visite, elle dispensait à chacune une bouffée d'affection, telle une maman-oiseau distribuant la becquée à sa nichée. Sa voix paisible s'enquêrait de nos progrès scolaires, de nos souhaits quant à l'avenir « Qu'aimeriez-vous faire plus tard ? », nous orientait vers ce qui semblait le mieux nous convenir. Assise dans un fauteuil à oreilles recouvert de tissu assorti à la tapisserie des murs, elle nous complimentait pour les bonnes notes, appelait notre attention sur les mauvaises, sans reproche aucun, nous encourageant à mieux faire. Et nous, sur un pouf lui faisant face, nous l'écoutions religieusement.

L'entretien durait... un quart d'heure... ? Une demi-heure ?... On en repartait avec son compte de félicitations et un sachet de friandises - bonbons fruités, caramels ou dragées... -, douceurs d'autant plus appréciées que nous n'en connaissions guère, à part les papillotes à Noël, ou un berlingot offert par un visiteur. Voulait-elle donner à chacune de nous une parcelle de cet amour qu'elle n'avait pu donner à son fils, assassiné à vingt ans, sur les marches de ce palais lointain, où elle résida avec son mari, le Gouverneur ?...

Madame du Marsay ne cantonnait pas ses visites à l'Abbaye. Tel un pèlerin sur le chemin de Compostelle, elle nous suivait dans nos pérégrinations, de pension en pension, au gré de nos études, jusqu'à l'obtention de nos diplômes. A l'occasion de sa visite, en plus de l'habituel sachet de friandises, elle nous offrait un vêtement neuf.

Oh, le souvenir de cette veste vert amande - de chez *Weill*, taille 42 - acquise dans une boutique *chic* de la petite ville où j'étais pensionnaire ! Des années durant, je traînai ce vêtement trop large - à quatorze ans, on grandit encore - sans oser avouer que je détestais cette couleur. Je ne pus m'en défaire qu'à mon arrivée à Paris, après avoir terminé mon année comme au *pair* en Angleterre.

Nous étions en novembre, et je n'avais que cette veste et une légère gabardine de coton pour me protéger du froid. Madame du Marsay m'emmena au *Bon Marché* où je troquai, avec un plaisir mitigé, cette veste haïe contre un épais manteau de tweed gris, double boutonnage. Je n'osai dire que ce manteau, quoique confortable, était, à mon avis, un peu masculin. J'avais cependant hâte de montrer cette nouvelle acquisition à ma copine de chambre.

Nicole avait été rapatriée en février 1952, avec une vingtaine d'autres filles. Nous, qui avons voyagé par bateau trois ans plus tôt, étions ébahies d'apprendre qu'elles n'avaient mis qu'une journée d'avion pour venir de Saïgon à Paris, alors que nous avons navigué pendant un mois. Nous les envions un peu pour cette expérience, mais cela ne dura guère : elles n'avaient rien à raconter, tandis que nous avons un souvenir différent de notre périple.

Nicole et moi avons vécu ensemble à l'Abbaye, puis avons fréquenté des écoles différentes. A présent, nous partageons une chambre dans un foyer pour étudiantes et « jeunes travailleuses », tenu par les sœurs de Saint Vincent de Paul, dans le XI<sup>ème</sup> arrondissement.

- Il n'est pas mal, mais il *fait garçon*, dit-elle d'emblée. La vendeuse a dû en profiter pour refiler ses vieux trucs à Madame du Marsay. Comme d'habitude. Il ne faut pas te laisser faire.

La réflexion de Nicole douça mon enthousiasme. J'avais certainement fait les *soldissimes* sans le savoir. J'appris ainsi que Madame du Marsay avait sa vendeuse attitrée, probablement parce qu'elle lui proposait spontanément des vêtements peu chers ou des fins de série et lui « faisait un prix ». Pour ses petites orphelines.

De deux ans plus jeune que moi, Nicole était néanmoins plus audacieuse, exigeant des tenues que j'enviais, tel ce manteau marine à col de velours *si chic* - en provenance du *Bon Marché* -, et des chaussures à talons hauts.

Fan d'Elvis Presley, Nicole passait inlassablement l'unique disque qu'elle possédait sur un *Teppaz* obtenu je ne sais comment, rêvant d'un mari assez riche pour satisfaire ses caprices. Des caprices, somme toute raisonnables, car nous ne connaissions pas grand-chose du monde.

Les études ne l'intéressaient guère, peut-être à cause de la filière qu'elle s'était choisie, et les cinquante francs qui nous étaient alloués mensuellement pour nos *menues dépenses* - métro, bus, timbres - disparaissaient dans les sorties et produits de maquillage. Elle m'empruntait parfois quelques francs, promettant « Dès que j'aurai mon argent de poche... ». Je les lui remettais, comme à une sœur, les sachant pertinemment « à fonds perdus ». Je ne lui en voulais pas. Après les rigueurs de notre enfance, il était difficile de résister aux tentations. Au contraire, je l'enviais secrètement, maudissant ma timidité qui me faisait refuser ses propositions de me joindre à son groupe, prétextant des devoirs à terminer. Ce qui était, en partie, vrai.

En effet, après des tâtonnements - école d'infirmières, séjour en Angleterre -, je voulais mettre à profit mes nouvelles connaissances en anglais, afin d'obtenir mon diplôme de secrétaire bilingue. J'avais vingt ans, et avais hâte d'entrer dans la vie active pour pouvoir m'offrir ces choses que possédaient les autres jeunes filles qui, elles, avaient le bonheur d'avoir une famille qui les gâtait.

Je croyais Nicole heureuse dans son tourbillon de sorties, et fus surprise d'apprendre qu'elle ne l'était pas. Un jour, après m'avoir interrogée sur mon séjour anglais, la famille qui m'avait accueillie, mes vacances en Irlande avec eux, leur invitation pour les vacances de Noël, elle déclara :

- Je t'envie, tu sais. Tu aimes ce que tu fais, alors que moi...

- Mais... Tu as plein de copains, tu sors tout le temps...

- D'accord, tu es toujours dans tes bouquins, mais au moins, tu sais ce que tu veux. Regarde-moi, je suis toute seule dans une classe de garçons. Et ça va me mener à quoi, le dessin industriel ?

- Il n'est pas trop tard pour changer de filière. Parles-en à Madame du Marsay.

J'avais revu Nicole par hasard, dix ans plus tard chez une autre « ancienne » de l'Abbaye, pour un anniversaire. Nous avons bavardé un court instant, perdues dans le brouhaha de l'assemblée. Nicole s'était mariée, probablement avec un homme assez aisé pour lui permettre de mener une vie oisive, et avait une fille. En partant, elle me demanda de saluer Madame du Marsay à la première occasion.

Madame du Marsay suivait notre progression dans la vie, heureuse à l'annonce de fiançailles - elle m'offrit une jolie robe pour l'occasion (ligne « princesse », en ottoman givré beige) -, d'un mariage - elle me remit un chèque de cinq cents francs en guise de dot -, ou une naissance - un vêtement pour le nouveau-né. A celles qui lui rendaient visite à l'occasion des fêtes de fin d'année, elle offrait une babiole : bijou, stylo à plume...

La dernière fois que je vis Madame du Marsay, dans son appartement cossu du VII<sup>ème</sup> arrondissement, elle avançait



doucement vers les quatre-vingt-dix ans. Malgré cela, elle semblait avoir défié le temps : le visage à peine ridé, parfumé à la même poudre de riz, les joues légèrement rosées de fard, le chignon crânement posé sur ses cheveux relevés « à la Marie-Antoinette ». Tout comme autrefois.

Seul, un ralentissement dans ses gestes trahissait son âge. Son esprit restait vif, sa main ferme, son écriture identique à celle que j'avais connue, enfant. Chaque année me le confirmait. En réponse à mes vœux pour le Nouvel An, elle m'adressait une double page de son écriture élégante - stylo à plume, encre bleue -, s'informant des progrès de mes enfants.

Madame du Marsay s'en est allée paisiblement, un jour d'avril ensoleillé. Cette chambre, qui respirait la sérénité, semblait attendre son retour. Du bout des doigts, j'effleurai la têtiera du fauteuil, la dentelle du couvre-lit. Le temps avait déposé un peu de grisaille sur ce qui fut immaculé. Je sortis de la pièce sur la pointe des pieds, refermai doucement la porte.

Chut... On ne réveille pas le passé.

Pour cette nuit de retrouvailles, je n'avais nulle envie de me mêler à mes camarades, de partager leur intimité. Pas encore. Et puis, je n'avais pas de mari à leur offrir.

Sachant qu'elles avaient réservé le dortoir au second étage de l'annexe, je choisis une chambre au premier, similaire à celle occupée jadis par Madame du Marsay : mobilier d'un autre âge, cheminée de marbre, tapisserie fleurie. L'odeur de renfermé, elle-même, semblait d'époque.

Je jetai mon sac sur le fauteuil recouvert de tapisserie au point de croix, écartai les rideaux et ouvris la fenêtre. Attrapant draps et couvertures, je préparai le lit. Après le déjeuner copieux, l'épais matelas et l'édredon bourré de plumes étaient une invitation à la sieste.

Je m'allongeai, pour me relever aussitôt. Trop énermée pour rester en place. D'ailleurs, le soleil qui entrait à flots par la fenêtre ouverte m'appelait au-dehors. Ce serait péché de s'enfermer. Si j'allais voir la petite chapelle extérieure, dont on avait reproduit la silhouette sur la lettre d'invitation ?

Je calai l'espagnolette pour laisser passer un filet d'air, ramassai mon appareil photo et descendis. Les marches craquèrent sous mes pas.

Au rez-de-chaussée, la salle à manger-salon, avec sa table massive en chêne foncé et ses chaises cannées à haut dossier, attendait les visiteurs. Sur un mur, deux tableaux : l'un représentait la Baie d'Halong et ses rochers surgis de la mer, l'autre, une rizière et un enfant chevauchant un buffle.

Sur le mur opposé était accrochée la photo d'une jeune fille, dans sa robe de coton, toute pareille à celle que

nous portions le dimanche, en été : sur fond blanc, des petits nœuds marine et rouges. Anne-Marie, morte à dix-sept ans.

Nous étions d'accord sur un point : Anne-Marie et sa sœur avaient de la chance. Toutefois, nos avis étaient partagés quant à leur situation. Nous ne savions pas ce que nous leur enviions le plus : le fait d'avoir un père vivant qui prenait soin d'elles, ou celui d'être pensionnaires dans un collège chic en Angleterre, dans une ville en bord de mer.

Comme chaque année, toutes deux venaient passer l'été avec nous, puis repartaient, un peu tristes, nous assurant qu'elles compteraient les jours jusqu'aux prochaines grandes vacances. Nous étions loin de nous douter que, cette année-là, nous les voyions pour la dernière fois, parce que l'une d'elles allait disparaître de façon si brutale.

En ce début d'octobre, l'excitation de la rentrée fut balayée d'un coup. Comment était-ce possible ? Elle paraissait en parfaite santé. Un choc pour nous toutes. Jusqu'à ce jour, si l'on ne tenait pas compte des bronchites, oreillons ou varicelles, nous n'étions jamais vraiment malades. Alors, cette mort...

Mère Jeanne avait tenu à nous apprendre elle-même la nouvelle, le soir après souper. Elle était apparue alors que, debout derrière nos bancs au réfectoire, nous terminions de réciter les grâces. « Maladie foudroyante... Emportée en deux semaines... Leucémie... ». L'émotion était tangible, mais personne ne pleura. La mort, nous la connaissions toutes, pour l'avoir frôlée dès le berceau.

Nous avions encore dans nos cœurs cette dernière image d'Anne-Marie : un visage souriant à travers la vitre arrière de la *Frégate* beige, conduite par le jardinier qui l'emmenait à la gare, une main qui s'agite, une bouche nous criant des « au revoir » muets. A côté d'elle, sa sœur, qui nous souriait aussi. Anne-Marie, à l'humeur toujours égale, se savait-elle alors atteinte d'une maladie sans rémission ?

Bras levés, criant de joyeux « Au revoir ! A l'année prochaine ! », nous avions couru derrière la voiture dans l'allée de tilleuls, jusqu'à ce qu'elle eût passé le portail grand ouvert. Limite à ne pas dépasser sans permission. Plantées là, nous regardâmes décroître la voiture jusqu'à ce qu'un virage la happât.

Dans son cadre, Anne-Marie ne souriait pas. Son visage fin était sérieux, son regard planté droit devant elle, pour cette photo officielle destinée à la famille, et dont un exemplaire serait classé dans son dossier.

J'avais croisé sa sœur, incidemment, il y a bien longtemps, sur les Champs-Élysées, à l'heure où les bureaux faisaient relâche, « entre midi et deux ». Il faisait beau et l'avenue grouillait de monde : on faisait du lèche-vitrine, on flânait en grignotant un sandwich ou un croissant.

Marie-Laure me reconnut la première. Nous bavardâmes au *self* où elle déjeunait habituellement, jusqu'à ce que le retour au bureau nous séparât. Nous échangeâmes nos coordonnées, cependant nos relations en restèrent là. J'étais trop réservée pour faire le premier pas, peut-être n'avait-elle pas voulu me déranger...

Je quittai l'annexe et ses fantômes. Sitôt dehors, un souffle parfumé m'accueillit. J'inspirai profondément l'air tiède pour retrouver les odeurs de mon enfance.

Le chemin menant à la chapelle courait entre des pelouses où fleurissaient les mêmes espèces qu'autrefois : pivoines, dahlias, glaïeuls, pensées et, à profusion, des roses de toutes sortes. Sur la droite, des arceaux de rosiers grimpants entouraient un bassin rond - la piscine - et son jet d'eau. Vide à présent, la « piscine » n'avait accueilli d'autres nageurs que des carpes, d'âge si respectable qu'elles avaient pu évoluer en toute quiétude, sans crainte de finir dans une assiette.

La chapelle, de style roman, ouverte seulement en été pour les Vêpres dominicales, était minuscule. La pièce unique, aux murs blancs, comportait un autel de marbre blanc, avec son tabernacle fermé par une porte dorée, et quatre prie-Dieu réservés aux sœurs. Notre prie-Dieu, à nous, les enfants, était l'herbe rase de la pelouse qui lui faisait face.

Cette chapelle était-elle un vestige de l'ancien monastère ? Ou une annexe du château, érigé plus tard sur son site et détruit au moment de la Révolution ? Avait-elle été épargnée parce que bâtie à l'écart ? Elle avait sans doute servi d'oratoire aux seigneurs du lieu, dont on pouvait voir l'effigie - deux médaillons de marbre - de part et d'autre de la porte menant à la Communauté.

A l'extérieur de la chapelle, quelques marches descendaient vers la crypte, située juste en dessous. De même que celle de la chapelle, sa vieille porte de bois était fermée.

A droite de la chapelle, cinq ou six mètres en contrebas, le potager me conviait. Sans hésitation, j'empruntai l'étroite allée qui serpentait à travers pelouses et massifs bordés d'aillots d'Inde, de myosotis ou de corbeilles d'argent. Autrefois, ce secteur nous était interdit, sauf les jours de « désherbage », corvée que nous détestions. Les mauvaises herbes poussaient au ras du sol, entre les gravillons serrés. Comme pour nous narguer et compliquer notre tâche, elles étaient courtes et tenaces, et s'accrochaient de toutes leurs racines à la terre sèche.

Nous ne possédions pas d'outillage adéquat, mais pas question de « rouspéter » et, selon l'avis des sœurs, nous devions nous débrouiller avec « ce que Dieu nous avait donné : dix petits ouvriers agiles ». Par chance, en plus de nos doigts, Il nous avait dotées d'un esprit inventif. Aussi, avec des couverts hors d'usage - moitié de cuillères, fourchettes édentées, couteaux sans manche -, le couvercle d'une boîte de conserve, le bois d'un vieux

cageot, avions-nous confectionné des outils dignes d'un musée de la Préhistoire. A l'aide de ce matériel de fortune, agenouillées sur les gravillons ou accroupies des heures durant, nous creusions, arrachions... en silence car, de l'avis des sœurs, le bavardage ralentissait notre travail.

A l'occasion de fêtes importantes, nous défilions dans cette allée en récitant le rosaire. Trois fois cinquante Ave Maria. La procession s'arrêtait à l'entrée du potager, devant une grotte qui abritait la Vierge de Lourdes. Un filet d'eau coulait de la grotte et se jetait dans une mare, où voisinaient nénuphars, grenouilles et têtards. Nous portions plus d'intérêt aux locataires de la mare qu'à la solennité du moment et aux paroles des cantiques...

Le potager, entouré de murs et situé dans une dénivellation par rapport à la maison, était un vestige de la période monastique. C'était, chuchotions-nous, l'ancien cimetière des moines, sans doute la raison pour laquelle fruits et légumes y poussaient en abondance. Lors des corvées de ramassage de petits pois, haricots verts, groseilles ou fraises, selon la saison, nous inventions des histoires de moines fantômes, en espérant déterrer des os et, pourquoi pas, un crâne. Les pommiers et poiriers plantés en espalier le long des murs étaient, disions-nous, des moines ayant commis des *fautes*, sans que nous sachions exactement la nature de ces fautes. Pour pénitence, ils avaient été condamnés à *revenir* sous forme d'arbres et à rester les bras tendus jusqu'à la *fin du monde*, à moins que...

L'histoire s'arrêtait là. Toutefois, le fait que ces arbres fruitiers fussent *très âgés* - leurs branches noueuses l'attestaient - corroborait nos dires. De plus, la qualité de leurs fruits venait renforcer notre théorie et constituait à nos yeux une *preuve irréfutable*. A entendre ces « élucubrations morbides », les âmes sensibles protestaient, mais frissonnaient d'une frayeur délicieuse... et en redemandaient.

Hélas, les produits de ce potager n'atterraient jamais dans nos assiettes. Nous nous contentions d'admirer la taille des pommes et poires, de humer leur arôme délicat qui laissait deviner leur exceptionnelle saveur. Mais ces fruits, sitôt cueillis, prenaient le chemin de la Communauté sans détour par notre réfectoire.

Un étranger se tenait devant un carré de salades, une laitue à la main, un panier contenant tomates et poireaux à ses pieds. Il se présenta comme jardinier occasionnel : à ses moments perdus il bêchait et plantait, en échange de quoi il pouvait à loisir se servir en fruits et légumes. Et je crois qu'il n'était pas le seul, à voir deux autres étrangers s'en aller furtivement à mon arrivée, des cageots débordant de légumes.

Je ne sais si les sœurs gagnaient au change, en dehors du fait qu'elles se faisaient piller, car l'endroit était mal entretenu. Les légumes poussaient vaille que vaille ; certains, comme les choux dressés sur leur tige ou les

laitues trop pommées, nécessitaient un ramassage urgent, au risque de pourrir sur place. J'étais curieuse de savoir comment on l'avait recruté. L'homme ne semblait guère enclin au travail. Sa trogne rubiconde et l'odeur forte de son haleine laissaient supposer qu'il passait plus de temps au bistrot qu'au jardin. Mais ne médisons pas. Je le saluai et continuai ma tournée.

Des rangées de haricots - verts et « beurre » - avaient séché sur pied. Il en allait de même pour les haricots blancs, dont les cosses pendaient lamentablement le long de leurs tiges enroulées autour d'un tuteur. Plus loin, des potirons ayant résisté à la malnutrition pointaient leur bouille ronde entre de larges feuilles vert sombre. La sœur cuisinière saurait les accommoder avec des pommes de terre - des « vieilles » - pour en obtenir un délicieux velouté.

Au milieu du jardin, un prunier aux branches alourdies de fruits me tendait les bras. Je me haussai sur la pointe des pieds et cueillis trois belles prunes violettes.

Je les croquai. Un pur délice.

- Les branches sont hautes, vous voulez que je vous aide ? proposa le jardinier.

- Non, merci. Je reviendrai avec un panier, ça fera un dessert pour les sœurs. Vous avez une échelle ?

Il y en avait une, contre le mur du fond.

Ma prochaine visite se ferait avec des volontaires. Nommées d'office. Comme dans le temps...

A l'inverse des légumes, les arbres fruitiers, plantés en espalier le long du mur, n'avaient pas souffert car ils n'exigeaient aucun soin particulier. Pommes et poires attendaient que l'on s'intéressât à elles avant que les oiseaux ne les eussent dévorées. Parmi les pommes, une espèce ancienne, à la peau rouge et jaune très résistante, passait l'hiver sur les étagères de la cave. Faute de mieux, elle constituait pour nous un dessert quotidien. A la fin de l'hiver, les fruits étaient si ratatinés qu'on aurait dit des visages de centenaires. Elles n'étaient guère juteuses, quelle saveur !

En regardant ces espaliers, je me remémorai les histoires que, en ramassant les légumes, nous nous racontions, à propos de moines condamnés à vivre dans ces arbres. Il est vrai qu'avec un peu d'imagination l'on pouvait reconnaître, dans ces silhouettes noueuses, comme des airs de revenants.

En quittant le potager, je me promis de revenir plus tard avec mes camarades. Des fruits et légumes frais seraient les bienvenus à la cuisine. Irions-nous signaler à la Mère Supérieure l'état déplorable de ce jardin et la présence de ses « pilleurs » ?

Je pris la double allée de tilleuls plus que centenaires qui menait vers le bâtiment principal. Leurs racines noueuses affleuraient du sol, délimitant des « territoires » que nous nous appropriâmes comme autant de domaines cultivables.

L'idée de créer nos jardins nous était venue à la suite de nos séances de désherbage. Ce qui avait débuté comme une corvée devint une chasse : chaque occasion était bonne pour prélever boutures et graines ou ramasser les laissés-pour-compte du jardinier... Autant de butins à partager, à échanger. Nous étoffions nos jardinets de fleurs sauvages ramassées au cours de nos promenades. Nous connaissions par cœur les « bons coins ».

Au printemps, l'herbe des talus nous dévoilait la timide violette, les prés nous offraient narcisses et jonquilles par brassées, les bois, le muguet odorant... En hiver, en quête de houx pour la décoration de Noël, nous avions parfois la chance de découvrir, bravant neige et verglas, la clochette blanche du perce-neige, ou la rose de Noël, cousine éloignée de l'églantine.

Nos fleurs étaient soignées avec amour, un doublon échangé contre un autre, ou troqué avec des riens qui étaient autant de sacrifices : un dessert, la margarine du petit déjeuner dominical, la barre de chocolat du goûter, quelques noisettes ramassées en promenade...

Pour des fillettes déracinées, sans foyer ni possessions, ces jardins miniatures étaient l'égal d'une maison. Dès le retour de l'école, à chaque récréation, nous nous y précipitions, guettant les progrès de nos plantations, comme des mères leurs enfants.

En parlant de ces jardinets, nous disions « chez moi ». A l'instar des enfants *normaux* se conviant pour un goûter, nous nous invitions pour d'autres raisons.

- Viens chez moi, voir l'œillet que j'ai planté.
- Chez moi, j'ai une pensée... on dirait du velours.
- Tu as vu mon fraisier ?... Et chez toi, du nouveau ?
- Tu n'oublies pas, hein ? Dès que tu auras des graines de violette blanche... contre un pied de primevère rose.
- Dis donc, pourquoi le pied-de-veau n'a pas pris chez moi, alors que chez toi...

Nous admirions le violet d'une pensée, le bleu-mauve d'une pervenche, le parme rosé d'une variété rare de violette, la perfection des clochettes du muguet. Ici et là, un glaïeul ou une jacinthe, dont nous avions sauvé les bulbes de l'amas de plantes et fleurs que le jardinier allait brûler.

Pour arroser nos jardins, il nous fallait déployer des ruses de Sioux, particulièrement en été. En ce temps-là, les saisons étaient de vraies saisons, et la période s'étalant de juin à septembre méritait vraiment le qualificatif de *belle saison*. Il y faisait chaud et sec, car Madame la Pluie se reposait.

Aux beaux jours (de même en hiver, lorsque le thermomètre descendait en dessous de zéro), nous étions censées passer le plus clair de notre temps à l'extérieur, l'accès de la maison et du préau nous étant *strictement* interdit. Sœur Grégoire ne tolérait aucune dérogation. Enfin, presque...

Si nous avions besoin d'aller au « petit coin », nous avions à disposition une rangée de cabinets à *la turque* à

l'extérieur, derrière la maison. Nous n'aimions guère ces cabinets pour deux raisons : d'une part à cause de la chasse d'eau qui se déclenchait trop vite et nous mouillait les pieds si nous ne nous dégageons pas à temps, et, d'autre part, les portes du style *saloon* laissaient passer le froid en hiver... qui gelait notre intimité.

Il fallait plus que le veto de Sœur Grégoire pour nous décourager. Imagination et habileté faisant partie de notre héritage asiatique, nous savions profiter de la moindre opportunité pour atteindre notre but. Ainsi, tout en vaquant - ou faisant semblant de, ce qui était plus difficile - à nos occupations, nous guettions l'instant propice, attendant que la religieuse disparût pour vaquer aux siennes.

Debout au milieu de la cour, son œil survolait une ronde, comptait les joueuses de ballon, celles qui sautaient à la corde, scrutait l'ombre des tilleuls, surveillait les chasseuses de grillons dans le pré, interpellait celle (moi), assise à l'écart, pour un bout de lecture (se trouver seule, c'est appeler la compagnie du diable)...

Après qu'elle eût disparu dans la maison, nous comptions un temps raisonnable, car nous connaissions notre phénomène. Comme un comédien expert en faux adieux à la scène, Sœur Grégoire l'était en faux départs. Pensant deviner nos intentions, elle réapparaissait plusieurs fois, inopinément, jetait un coup d'œil circulaire, puis rentrait. Mais nous étions plus futées qu'elle. Nous avions de qui tenir...

L'Abbaye possède plusieurs entrées en façade. La nôtre, conduisant au réfectoire, à la salle d'étude et aux dortoirs, était située dans un décrochement de la façade, face aux allées de tilleuls.

Lorsque nous fumes assurées de notre liberté d'action, les jardinières abandonnèrent leurs jardins, les rondes se défirent. Tandis que des volontaires continuaient - ostensiblement - de jouer au ballon prisonnier devant la Communauté mais l'œil aux aguets, les autres remplissaient des boîtes de conserve, récupérées dans les poubelles de la cuisine et promues au rang d'arrosoirs. Une chaîne se formait pour faire circuler ces « arrosoirs », des mains se croisaient au milieu de chuchotements « Plus vite... Fais attention, ça coule... » et de rires étouffés. Au moindre signe précurseur de l'approche de l'ennemi, tout disparaissait en un clin d'œil. L'on ne voyait plus que jardinières en herbe, tassant la terre autour d'une plante ou fillettes - bras tendus, doigts encore humides - formant une ronde joyeuse.

Lorsque la chance favorisait un jardin, la joie était générale. On admirait le « phénomène », félicitait la jardinière, lui demandait conseil, ou l'incitait à confier le secret de sa réussite. L'expérience faisait de nous des professionnelles... en herbe.

Une fois, nous eûmes une semence exceptionnelle, offerte par un missionnaire, après sa conférence - film à l'appui - sur sa Mission au Caire.

- Ce blé provient d'une tombe égyptienne, nous dit-il d'une voix basse de conspirateur. Il a la particularité de produire deux épis sur la même tige. J'en ai très peu, aussi vous n'en recevrez qu'une ou deux graines chacune.

Nous l'écoutions avec attention... et scepticisme. Il venait de nous parler de pharaons ayant vécu des millénaires avant Jésus, alors comment ce blé aurait-il pu se conserver après tant de siècles ? Deux épis sur une même tige ? On allait bien voir.

Les graines furent mises en terre, surveillées de près.

Et ce fut le miracle.

- Hé, les filles, regardez ! Mon blé a poussé !

- Le mien aussi...

- Et le mien...

La victoire volait de bouche en bouche : le blé avait germé ! Chaque jardinet avait sa pousse verte, minuscule, mais pousse tout de même. Mais alors ?...

- Le Père avait raison ! Le Père avait raison !

On chantonait en sautillant.

La petite pousse grandit. On s'extasia sur ses progrès, on redoubla d'effort, on l'arrosa de plus belle.

La petite pousse atteignit dix, vingt centimètres, parfois jusqu'à trente centimètres, avec une tige qui promettait, promettait... L'été arrivait, porteur de nos espoirs.

Hélas, l'un après l'autre, les jardins portèrent le deuil de la petite pousse qui avait jauni et penchait sa tête, petit moignon d'épi. On se posa des questions : avait-on trop arrosé ? Pas assez ? Avait-on planté à la bonne période ? Et la grande question qui nous titillait toutes : saurions-nous jamais si ce blé avait réellement produit deux épis au temps des pharaons ?

Cependant, il y eut des rescapés, deux ou trois. Ils n'avaient pas mûri, n'étaient pas devenus dorés comme tout blé *normal*, car l'ombre des tilleuls ne leur était guère favorable, mais, au sommet de leur tige se balançaient bel et bien deux épis. Pas gros, il est vrai, mais deux.

Après notre dispersion vers les pensionnats de la région lyonnaise, nos jardins furent délaissés par nos « successeurs » que, vraisemblablement, le jardinage rebutait. Jardiner est un art qui nécessite de la patience pour suivre le fil des saisons et... du cœur à l'ouvrage.

Le pré enveloppait l'Abbaye sur trois côtés comme une écharpe, dont la partie arrière - le verger -, s'élevait en courbes vallonnées jusqu'à l'orée du bois, limite de la propriété. Des arbres fruitiers y poussaient.

Les cerisiers produisaient de beaux fruits, alors que pommiers et poiriers ne donnaient que des fruits non consommables. A voir leurs troncs maigres et torturés, on pouvait se demander si leur stérilité était la conséquence de leur âge avancé ou du gui qui les avait parasités.



La parcelle gauche du pré était notre terrain de prédilection en été, une prairie émaillée de boutons d'or, pâquerettes, coucous et pissenlits. Grillons et courtilières y pullulaient. Notre préférence allait aux grillons, les mâles surtout, meilleurs chanteurs que les femelles.

Nous nous mettions à plat ventre dans l'herbe, à l'affût de leurs allées et venues pour les surprendre, pointant une antenne prudente hors de leurs repaires. Nous déployions des trésors de patience pour les en déloger, mais lorsque notre « gibier » tardait à apparaître, nous le chatouillions avec une herbe folle ou, dans les cas extrêmes, inondions son refuge. Le récalcitrant ne manquait pas de sortir dare-dare de son repaire. Nous n'avions aucune mauvaise intention à leur égard. Au contraire, nous les dorlotions comme d'autres leurs animaux de compagnie, en les installant sur des lits douilletts d'herbe et de fleurs, avec l'espoir de les entendre striduler.

En hiver, notre prairie se transformait en piste de glissade. Accroupies en un rang serré, mains agrippées à la cape de celle qui nous précédait, nous glissions sur les semelles de nos galoches. La descente se faisait au milieu des cris de joie, le « train » serpentant au gré des creux et des bosses. Parfois, il dérapait, nous envoyant valdinguer, les quatre fers en l'air. Dans l'excitation du jeu, nous ne sentions pas la morsure du froid sur nos jambes nues.

Au pied de la descente, Sœur Grégoire s'époumonait :

- Vous êtes indécentes ! On voit le fond de vos culottes ! Relevez-vous immédiatement !...

A présent, le pré est saccagé par ses nouvelles locataires. Derrière les fils de fer barbelés, les vaches me regardaient d'un œil rond en ruminant. Tout en haut du pré, le séquoia, autrefois majestueux, ressemblait à un vieillard au crâne dégarni. « Il mesure au moins quarante mètres de haut », assurions-nous, sans savoir qui l'avait dit, ni quand ou comment il était parvenu jusqu'ici. Un ancien propriétaire, parti aux Amériques, l'avait-il ramené de son aventure exotique ? Si nous ne pouvions déterminer son âge, nous étions d'accord sur le fait qu'il était très vieux. Compte tenu de sa hauteur et de la circonférence de son tronc - pour l'encercler, nous nous mettions à quatre, bras tendus, le nez contre l'écorce rousse -, nous décrétâmes qu'il avait bien deux ou trois cents ans. Sinon plus. A ce stade, nous n'étions plus à une centaine d'années près.

Dès que les vaches auraient pris leurs quartiers ailleurs, j'irais rendre visite à ce vieil ami, témoin de mes lectures solitaires. Son tronc énorme avait été une cachette idéale. Assise sous le bon angle, j'étais assurée d'avoir la paix, jusqu'au coup de sifflet commandant le rassemblement général.

Je n'étais pas la seule à m'y réfugier. J'admirais la témérité de mes camarades qui l'escaladaient, certaines

jusqu'à mi-hauteur, d'autres jusqu'au sommet. Bien entendu, un tel exercice était interdit. « Vous allez vous rompre le cou », hurlait Sœur Grégoire, en nous intimant l'ordre de descendre séance tenante.

Les sœurs nous interdisaient le séquoia parce qu'il leur était difficile d'avoir l'œil sur nous et, surtout, qui sait à quelles coupables activités nous pouvions nous adonner *derrière* son tronc...

Je tournai le dos aux vaches et m'assis à distance raisonnable de la clôture. De là, je voyais la grande cour - la *cour d'honneur* - où s'arrêtèrent jadis cavaliers et attelages. J'imaginai les hommes, sautant prestement de cheval et jetant les rênes au palefrenier, se précipiter au-devant des dames et offrir leur bras pour les aider à descendre de voiture...

Bien après les chevaliers et leurs dames, la cour s'anime à nouveau...

*Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...*

Une ronde tournoie sous le soleil. Des voix claires s'envolent.

Un coup de sifflet et les robes fleuries, comme une volée de moineaux, convergent vers le même point, s'engouffrent dans la maison.

La scène change. C'est l'heure d'après souper, presque le crépuscule mais, en été, les fillettes se couchent plus tard. Les jeux sont calmes, plutôt des bavardages : on se prépare pour la nuit qui approche.

La cloche, enfouie sous le feuillage parfumé de la glycine, tinte doucement. C'est l'*Angélus*. Figées sur place, tête inclinée, unies dans le même recueillement, elles attendent.

*L'Ange du Seigneur annonça à Marie...* commence la sœur de garde.

La cloche tinte à nouveau.

Les fillettes lui répondent. *Je vous salue, Marie...*

Perchés sur les branches des tilleuls, les oiseaux paraissent à l'unisson, eux aussi. On entend à peine leur gazouillis.

Puis, en silence, les fillettes se mettent en rang pour gagner le dortoir. En pyjamas, debout à côté de leurs lits, elles diront la prière du coucher, puis la prière à l'Ange Gardien qui veillera sur elles durant la nuit.

Autre saison, autre scène. Les fillettes, vêtues de pèlerines sombres à capuche et chaussées de galoches à semelles de bois, ou de brodequins de mauvais cuir couleur moutarde, sont rassemblées devant la maison. La plupart des capes - récupération de l'armée -, étaient kaki, puis teintes en marine l'année suivante. Sous la cape, une robe marine et un sarrau noir, long boutonnage à gauche, souligné par un fin liseré bleu. Cartable de « carton bouilli » à la main, elles sont prêtes pour l'école. Dans un instant, elles dévaleront le sentier, se tordant parfois les pieds sur les cailloux mais, comme des cabris, ne tomberont pas. L'une s'arrêtera pour cueillir une prunelle enrobée de rosée, l'autre des fleurs d'ortie pour

se délecter du suc, une autre encore ramassera un escargot à la coquille d'un jaune fragile.

Elles y rencontrent parfois Hippolyte, avec son sac kaki en bandoulière - un clochard, chuchotent-elles -, qui les effraie avec sa barbe hirsute et ses cheveux en bataille. Et aussi les fils de paysans des hameaux voisins qui disent : « Chinoises, Chinoises », et elles : « Vachers, vachers, vachers... », jusqu'à ce qu'ils disparaissent à un détour du sentier. Bien sûr, ils marchent plus vite qu'elles, avec leurs « godillots pleins de bouse ». C'est vrai qu'ils sentent la ferme.

Par temps de neige ou de gel, elles ralentiront à peine, glissant parfois sur la surface inégale où pointent les cailloux. Elles sont pressées de rentrer, rejetant sur leur dos leurs capuches où s'attardent quelques flocons de neige.

Les voici à nouveau dans la cour. La maison leur est interdite, même par temps de gel. Il n'y a qu'à voir le jet d'eau du bassin, devenu un iceberg miniature. Ou les jardins, endormis sous une couverture blanche. Les fillettes ont froid. Elles frappent dans leurs mains, rouges et gonflées - qui seront badigeonnées de glycérine avant le coucher -, et sautent sur place pour se réchauffer. Elles chantent *C'était un soir à la bataille de Reischoffen... ne...* De leur bouche sort une buée bleue.

Elles se réunissent par petits groupes pour parler de tout et de rien, des devoirs à faire, des leçons à apprendre, devine qu'est-ce qu'on va manger ce soir, pourvu qu'on ne reste pas trop longtemps dehors, il fait si froid...

Elles se font parfois des confidences, se disent des secrets minuscules, oui, des petits *tout* et des petits *riens...* mais ne parlent pas de leur famille. D'ailleurs, en ont-elles une ?

Oh, une fois, elles ont fait comme si...

Elles étaient en petit comité, les anciennes, celles *du Nord*. Elles ont dessiné une île, un *chez elles*, qu'elles ont appelée *l'Eurasie*, une île au milieu de nulle part, entourée d'océans qui n'étaient plus Pacifique ou Atlantique, ni même Indien. Villes, villages et rivières avaient pour noms leurs patronymes, les noms de leurs pères.

Beaucoup plus tard - trente ans ? - elles auront, en commun avec les garçons de même origine embarqués dans la même galère, un bulletin appelé *Le Grain de Riz* qui sera leur trait d'union.

Après un long silence, j'y apporterais, moi aussi, mon grain... de sel.

A nouveau, le plein soleil.

Chaque jeudi d'été, les fillettes partent pique-niquer dans les environs. Elles sont vêtues à l'identique : robe de coton fleuri, faite par les sœurs.

Des nattes blondes, des bras blancs que découvrent les manches courtes, brisent l'harmonie des chevelures de jais

et des teints mats. Comme une fausse note dans une symphonie.

Elles partent de bonne heure et marchent jusqu'à midi, se relayant pour porter le ravitaillement. En chantant.

Ça grimpe, mais elles chantent toujours, jusqu'au moment où la sœur décide :

- Arrêtez-vous.

Elles s'installent dans le champ. L'herbe rase a séché et picote les cuisses, mais elles ne sont pas douillettes. D'ailleurs, elles ont faim et tendent leurs assiettes en fer-blanc - merci l'armée -, un peu cabossées, qui teintent de gris le pain lorsqu'on les « sauce ».

Des volontaires font la distribution : tomate, œuf dur, fromage, et une tranche de ce gros pain de quatre livres, parfois trop cuit. Tant pis, elles feront attention à ne pas se tacher les doigts avec la croûte, un peu calcinée en dessous.

Elles croquent la tomate et l'œuf dur, avec un peu de sel. Puis chacune se lève pour recevoir sa part de salade de pommes de terre et haricots verts, arrosée d'huile et relevée d'une pointe d'oignon. La bassine métallique qui la contient est lourde à déplacer.

A tour de rôle, mains serrées sur ses anses, dents serrées sous l'effort, deux « grandes » ont traîné ce plat pesant plusieurs kilos. En chantant.

Des fruits - pomme, poire, ou quelques cerises, qu'elles accrochent à leurs oreilles en riant - viennent couronner ce repas.

Pour boire, elles vont remplir leur quart de fer-blanc à la source toute proche. On pique-nique toujours à côté d'un point d'eau. En montagne, les sources ne manquent pas.

Au retour, leurs yeux vifs examinent le bord du chemin, à la recherche d'une pensée sauvage ou d'une fraise des bois. A la fin de l'été, elles feront le plein de noisettes, dans un bois, juste au-dessus de Serrières, fertile en noisetiers.

Un jeudi, en août, elles auront droit à un « grand voyage ». Le car les emmènera au lac d'Annecy, ou à celui de Nantua, ou sur les hauteurs d'Hauteville - réputé pour son sanatorium -, où elles cueilleront des gentianes bleues. Une fois, elles ont pris le train jusqu'à Genève et ont pique-niqué non loin du lac.

Aujourd'hui est un jour ordinaire. Elles attendent le signal du départ en promenade, lorsqu'un hurlement fige le brouhaha des bavardages.

- Ah, c'est encore Claude cherchant noise à quelqu'un.

- C'est qui, cette fois ?

Soupirs désabusés, chacune retourne à ses occupations.

Il leur arrive, comme à tous les enfants du monde, de se chamailler. Cependant, leurs disputes ne sont jamais sérieuses et ne durent guère. Peut-on garder rancune à un autre soi-même ?

Claude est un cas. Autoritaire, mauvaise joueuse, ses accès de colère sont imprévisibles, aussi la fuient-elles comme la peste.

Les religieuses, et sœur Grégoire elle-même, l'ont classée dans la catégorie des « fortes têtes » et fini par baisser les bras, affectant de ne pas remarquer ses écarts de conduite.

Pour se rendre intéressante, elle ferait n'importe quoi. Un jour, au lieu d'aller à l'école, elle est partie Dieu sait où, revenant le soir, fière de son escapade, et se vantant d'avoir fait la nique aux sœurs. Elle se moque d'être grondée.

Sa seconde fugue a failli mal tourner. C'était un jour d'hiver. Une fois encore, Claude a fait sa « mauvaise tête » et disparu de bon matin.

Inquiète, Mère Jeanne a appelé les gendarmes, qui l'ont ramenée à la nuit tombée. C'est le chien des gendarmes qui l'a trouvée, évanouie dans la neige.

On l'a soignée toute la nuit, mais le lendemain, on l'a transportée à l'hôpital, à cause d'un saignement de nez qui n'arrêtait pas.

On n'a pas revu Claude. Après sa guérison, elle a été envoyée en « maison de correction », pour ne pas qu'elle « déteigne » sur nous.

Un coup de sifflet. C'est l'heure de partir. Les robes légères s'envolent en pépiançant joyeusement - on a le droit de parler en promenade -, passent sous la passerelle, disparaissent derrière l'annexe.

Le silence retombe dans la cour déserte...

C'est à la Mission d'Hanoi que je commençai à apprendre à former les lettres de l'alphabet.

A mon arrivée en France, j'avais huit ans et savais à peine déchiffrer quelques mots. Et voilà que, soudain, les lettres récalcitrantes s'enchaînaient avec aisance les unes aux autres, formant des mots, des phrases, des pages entières qui défilaient devant mes yeux avec autant de clarté que l'eau d'une source.

En repensant aux instants enchantés sous le séquoia, j'essayai de déterminer à quelle époque exactement j'avais attrapé le virus de la lecture. J'avais découvert la magie des mots au cours de nos séances dominicales de lecture. Cependant, je crois que le vrai déclencheur a été un prix récompensant mes efforts.

Le titre de ce livre - *Le Secret du château de Roche-Scize* -, est gravé dans mon esprit, comme si la remise des prix datait d'hier. Cette nuit-là, tandis que mes camarades dormaient à poings fermés, je le dévorai d'une traite, assise sous la veilleuse devant les cabinets.

Comment aurais-je pu laisser les dames, debout sur les remparts, vêtues de leurs beaux atours et coiffées de hennins, agiter leurs mouchoirs en signe d'adieu, sans savoir si les chevaliers qui partaient en croisade sur leurs blancs coursiers allaient revenir ?

Après cela, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, même ce qui était défendu.

Je me souviens d'un feuilleton, si l'on peut désigner ainsi quelques feuillets de papier bon marché, qui paraissait le mercredi et que nous faisons circuler en douce.

*Sans Alliance et sans fleur d'oranger* n'était pas une romance à l'eau de rose, où les bons sentiments se lisaient à chaque page.

C'était l'histoire d'un bellâtre *peu recommandable*, le rejeton d'aristocrates désargentés. Il tomba amoureux d'une jeune fille vertueuse, à qui il promet le mariage, en se gardant bien de lui annoncer que ses parents avaient fixé leur choix ailleurs.

Après avoir profité de sa naïveté, il abandonna l'ingénue de milieu modeste, pour épouser une peste, mais riche héritière, afin de redorer le blason de sa famille.

Pour nous, le récit s'arrêta à l'instant crucial où l'innocente enfant découvrait la supercherie.

Dès sa parution, le quatrième numéro fut confisqué par Sœur Grégoire. Celle-ci suffoqua en voyant l'illustration de la couverture : la belle abandonnée - décollée plongeant dévoilant une poitrine généreuse -, un bébé sur chaque bras, face au menteur sortant de l'église au bras de sa nouvelle épouse.

Absorbée par le récit, l'imprudente qui l'avait en main, n'entendit pas le cliquetis du rosaire annonçant l'approche de l'« ennemi ». Dûment chapitrée par Mère Prieure, elle fut envoyée chez l'aumônier pour être confessée sur-le-champ.

La coupable ayant refusé de dénoncer ses « complices », nous fûmes toutes privées de dessert. La punition englobait également les petites qui ne savaient pas lire.

Nous étions frustrées, pas à cause de la punition.

- Ce n'est pas juste ! On va manquer le plus intéressant.

- T'as vu la couverture ?

- Oui. Et toi ?

- Est-ce qu'on peut en acheter un autre ?

Nous ne possédions pas le moindre sou.

Les sœurs avaient-elles découvert la source de ce scandale ? Toujours est-il que ce fut là le dernier épisode.

Hormis cet écart, je profitais largement de la bibliothèque, où se côtoyaient avec bonheur *L'Histoire Sainte*, la collection « Rouge et Or », les romans de Berthe Bernage - bluettes truffées de bons sentiments -, *La Semaine de Suzette*, *Sylvain et Sylvette*, et quelques vieux numéros de *...Punch*, atterris là on ne savait trop comment. Nous nous arrachions - même les réfractaires à la lecture - cette revue, alors que nous ne connaissions pas un traître mot de la langue de Shakespeare.

Je lisais n'importe où, n'importe quand. La journée, je me réfugiais dans un coin. La nuit, je lisais dans mon lit, à la lueur d'une lampe de poche - confisquée par sœur Grégoire - ou assise sous la veilleuse des cabinets.

Cette boulimie subite de mots me comblait, et je ne comprenais pas pourquoi les livres n'intéressaient pas mes compagnes, qui s'ennuyaient pendant l'heure de lecture. Elles gigotaient devant leur pupitre, traînaient les pieds sur le parquet, chuchotaient pour passer le temps...

Pour moi, c'était un moyen d'évasion vers un monde dont nous étions coupées, une source inépuisable d'enseignement, aide précieuse pour mes devoirs de français.

Je rêvais d'une autre vie, entrais dans la peau des héroïnes. J'enviais mes camarades de classe - les *Françaises* - dont j'imaginai la vie en dehors de l'école avec leurs parents, frères et sœurs. J'enviais surtout Françoise, la fille du directeur de l'usine de soieries, avec ses yeux bleus et ses boucles blondes, ses jolies robes, son cartable de vrai cuir roux. J'allais jusqu'à envier Renée, toujours débraillée, les doigts tachés, avec son vieux vélo et ses stylos à bille dont l'encre fuyait en permanence.

Cet amour de la lecture me faisait tout oublier : les mesquineries de Sœur Grégoire, ma solitude, le froid, le clou dans ma chaussure... Curieuse, je ne m'arrêtais pas aux seules lectures profanes. Je voulais connaître la vie des saints, savoir ce qui leur avait valu leur auréole.

J'eus aussi ma petite auréole, toute différente, mais je n'en étais pas moins fière : je connaissais une bonne partie des saints du calendrier et leur jour de fête. Ainsi, mes camarades avaient-elles pris l'habitude de m'interroger sur leurs saints patrons.

- Tu es un calendrier vivant, disaient-elles.

- Comment fais-tu pour retenir tout ça ?

C'était une revanche sur ma timidité, qui m'empêchait de me mêler à leurs jeux sans y être invitée.

Était-ce à cause de ma *différence* ? Bien sûr, il arrivait qu'une des filles comparât la couleur de son bras avec la blancheur du mien, une autre ses « baguettes de tambour » avec mes bouclettes.

Bien qu'elles fussent dénuées de méchanceté - n'étions-nous pas dans le même bain ? -, ces allusions me rappelaient que je n'étais *pas comme elles*, mais le vilain petit canard de la mare. Comme je l'avais été pour ma mère.

Pensionnaire, j'essayai de cacher cette tare mais cela finissait par se savoir, car je ne recevais pas de courrier et ne sortais pas en fin de mois. Au petit déjeuner, je n'avais ni beurre ni confiture, luxe non inclus dans le prix de la pension, et me contentais de pain sec émietté dans mon bol de lait.

Et, pire que tout, dès qu'un regard se posait sur moi, c'était comme si on lisait sur mon front « Orpheline... Chinoise ».

Peut-être cette adolescente, qui vivait « en dedans », se souvenait-elle de la petite fille dont la mère dissimulait soigneusement les boucles sous un grand foulard beige à pois blancs.

Peut-être cette petite fille avait-elle en mémoire la recommandation étrange de sa mère avant chaque sortie :

- Si on t'interroge, ne dis pas que je suis ta mère, mais ta bonne.

Niée, comme si elle n'avait jamais été conçue par cette femme.

La petite fille n'a jamais osé demander pourquoi sa mère lui préférait son petit frère, la grondant, elle, quand il avait fait une bêtise. Pourquoi lui répondait-elle par des grossièretés lorsque, le ventre vide, la petite fille, sa petite fille, lui réclamait un peu de nourriture. Pourtant, cette petite fille a toujours essayé d'être gentille pour plaire à sa mère.

Elle s'était étonnée, cette petite fille, qu'on la traitât en étrangère dans le pays où elle était née et dont elle parlait la langue.

- Retourne dans ton pays, espèce de Française !

Cri de haine, à jamais imprimé dans sa chair.

Plus tard, l'adolescente fut en butte à la malveillance d'une adulte ayant fait vœu de charité. Les injustices de cette femme la firent se haïr toute entière. Lorsqu'on la grondait sans raison, elle baissait la tête, sans rien dire. Son esprit partait ailleurs, là où rien ni personne ne pouvait l'atteindre.

On la réprimandait pour cela : il était interdit de rêver. Rêver ouvrait la porte à toutes sortes de *mauvaises pensées*, n'est-ce pas. Mais la fillette n'en avait cure, elle continuait de rêver pour s'évader d'un monde qui ne voulait pas d'elle. Elle rêvait sa vie à une autre époque, où les dames étaient vêtues de robes chatoyantes, avaient des pages et des dames d'atours, et où les chevaliers étaient... chevaleresques.

Un psy - chologue ou chanalyste - trouverait des mots savants pour expliquer pourquoi la peur de la petite fille est encore présente, mais l'adulte qu'elle est devenue ne se déteste plus...

L'isolement où nous étions confinées entourait nos origines d'un halo de mystère et, qui sait, d'un peu de crainte pour l'*inconnu* que nous représentions. *Indochine* ? De ce mot, les âmes simples n'en avaient retenu que la seconde moitié. *Chine*, c'était plus court. Pour les gens de la petite ville, nous étions des *Chinoises*.

A l'école, au cours d'une dispute entre clans - *Chinoises* contre *Françaises* - pour donner plus de poids à l'insulte, on trouva un qualificatif qui allait rester : *verte*.

Une nouvelle race était née : *Chinoise Verte*.

On le sait, les enfants sont cruels, mais ceux d'une école religieuse... Qu'en était-il de leurs parents ? Que murmurait-on à propos des *orphelines* enfermées dans leur repaire ?

Lorsque, en de rares occasions, nous descendions au bourg pour confier au vieux Vitali nos souliers à ressemeler, ou prendre la commande de pain chez le



boulangier, les regards convergeaient dans notre direction, curieux et méfiants. C'était *quoi*, ces petites sauvages, arrivées on ne sait d'où ? Attention, on ne sait jamais... Mais les petites repartaient de chez le boulangier, un pain de quatre livres sous le bras, sans avoir rien volé.

La mentalité des Rambertois avait-elle évolué après l'époque des parrainages ?

Quelles avaient été les intentions de Mère Jeanne lorsqu'elle autorisa des familles à nous accueillir un dimanche par mois ? Et les sentiments de ces gens qui venaient nous chercher après la Messe, pour nous convier au repas dominical ? Était-ce par bonté pure ou pour se faire valoir auprès du curé et des voisins ? Une chose est sûre : la curiosité y était pour beaucoup.

Nous imaginions les bavardages des braves villageois.

- Quel bon cœur, tout de même, de la part de Monsieur et Madame D..., de sortir ces petites sans père ni mère.

- Celle de Madame T... est une vraie sauvage, qui ne sait même pas dire merci.

- Moi, on m'a dit qu'elles étaient bien polies.

- Il paraît que, là-haut...

Comment avions-nous été sélectionnées ? Certainement pas d'après nos résultats scolaires car Noémie, l'éternelle « lanterne rouge » de la classe, faisait partie des élues. On avait probablement laissé les familles décider par elles-mêmes sur photos. Noémie était blonde.

Celles qui restaient nous regardaient partir avec une pointe d'envie. A notre retour, nous étions soumises à un interrogatoire en règle, et devions conter par le menu ce moment de liberté.

Mes « parrains de ville » étaient un jeune couple sympathique. Comme la majorité de la population, ils travaillaient à l'usine de soieries, pour les canuts de Lyon. Grâce à eux, j'eus un Noël inoubliable : une poupée comme je n'en avais jamais vue. Son corps fin sur de longues jambes, avec sa tête couronnée de cheveux blonds, était totalement différent des poupons joufflus en celluloïd que Mère Jeanne nous distribuait. C'était une *dame*, perchée sur de hauts talons et vêtue d'une vaporeuse robe de laine crochétée par Etiennette.

Antoine, le mari d'Etiennette, lui avait fabriqué un vrai lit en bois et avait les plans d'un mobilier complet. Etiennette avait confectionné un assortiment de draps et couvre-lit. L'ensemble était magnifique.

A chaque sortie, je découvrais un élément nouveau : une armoire, une table, une chaise, ou des vêtements pour ma poupée. Etiennette me fit la surprise de lui coudre une tenue identique à celle que je portais le dimanche : chemise blanche et jupe en drap marine avec un croquet rouge sur la couture de l'ourlet. C'était assurément la poupée la mieux équipée du monde ! Aucune de mes compagnes ne vit ces jouets, Antoine ayant jugé préférable de les conserver pour mes visites. Ils auraient pu être confisqués.

N'ayant pas d'enfant, Antoine et Etiennette avaient à coup sûr reporté sur moi leur affection. Je me souviens de leurs efforts pour me faire plaisir, de leur patience face à ma réserve, et de leur désarroi devant cette « sauvage » qui leur répondait par monosyllabes ou marmonnait un « merci » à peine audible.

Je leur étais reconnaissante pour leur gentillesse et me sentais coupable de ne pas pouvoir - de ne pas savoir - exprimer joie ou gratitude.

Mère Jeanne supprima brusquement ces sorties. Etait-ce pour éviter la jalousie des laissées-pour-compte ?

Je n'ai pas oublié Antoine et Etiennette. Pour eux, je n'étais pas une Chinoise, Verte ou pas, seulement un enfant différente des autres, pour la simple raison qu'elle n'avait pas de famille.

Une voiture roula lentement dans l'allée de tilleuls, avança jusque devant la façade de la grande maison, ses pneus faisant crisser les petits cailloux de la cour - qui fut d'honneur à la belle époque de la propriété.

Un bref coup de klaxon pour annoncer son arrivée. Un homme grand et blond sortit d'une Peugeot blanche et s'étira.

Il se tourna vers une tête brune qui lui parlait par-dessus le toit de la voiture, puis ouvrit la portière arrière. Un diabolotin, très typé, s'en échappa. Pas de doute, la mère était une « ancienne ».

Je m'étais levée et m'apprêtais à quitter le pré lorsqu'on m'interpella.

- Ohé ! Paule ! C'est bien toi ?

On agitait les bras dans ma direction, on souriait.

- J'arrive !

Je levai un bras en guise de salut.

Qui était cette jeune femme qui semblait heureuse de me voir... et que je ne reconnaissais pas ?

- Bonjour, dis-je, en l'embrassant. Je suis désolée... mais tu es qui ?

- Tu ne vois vraiment pas ? Rosette... Celle qui t'embêtait à ton retour de vacances...

- Mais bien sûr ! Je me souviens de toi..., heu... de ton nom, à vrai dire. Tu as tellement changé. Tu es arrivée en France quand ? 1954 ou 56 ?

- Deuxième tournée 54. J'avais cinq ans.

- Avril 54 ? Je partais en pension à Lyon en octobre. Comment cela se fait-il que tu te souviennes de moi ? Je ne revenais à l'Abbaye que pour les petites vacances...

- Il y en avait peu, des blanches comme toi, et puis, tu étais souvent dans un coin à lire.

- Eh bien, je ne savais pas que je me faisais remarquer à ce point.

- Toutes les petites de ma génération se souviennent de toi. Tu verras, quand elles arriveront. Quand on se réunit, on demande de tes nouvelles aux filles de ta génération, mais personne ne semblait savoir ce que tu étais devenue.

« Ma génération », « Ta génération ». On dirait qu'un siècle nous séparait. Huit ans tout de même. Elle était née l'année où je quittais l'Indochine.

- Quel plaisir d'entendre ça. Je croyais qu'on m'avait oubliée, perchée toute seule là-haut, à Paris.

- Viens, je vais te présenter mon mari. Regarde-le, déjà en train de faire du charme à Sœur Bernadette.

Alertée par le coup de klaxon, Sœur Bernadette était accourue et bavardait avec le mari de Rosette sur le seuil de la Communauté.

- Sœur Bernadette, dis-je, je ne savais pas que j'étais si populaire auprès des « petites ».

- Bonjour ma petite Rosette, dit la religieuse en l'embrassant. C'est vrai, ça ?

- Absolument. Comment ne pas se souvenir d'une « grande » qui a été gentille avec vous ?

Puis, se tournant vers moi.

- Tu ne te rappelles pas nous avoir aidées pour les devoirs de vacances ?

- Dis-moi, parce que, là, tout de suite... Je me souviens surtout des grandes et de leurs problèmes en français. Le nombre de fois où j'ai dû énoncer les règles de grammaire... Ma fille s'étonne que je puisse encore en réciter par cœur...

- Tu te souviens, des cahiers de vacances ? Faire des devoirs alors qu'on ne pensait qu'à jouer... Quand une sœur nous bousculait, on faisait un exercice ou deux, les plus faciles, en espérant qu'une grande nous aiderait, mais elles avaient autre chose en tête... Alors, on attendait ton retour, parce que toi, tu ne nous envoyais pas promener. En plus, tu nous racontais tes vacances chez cette dame, dans le Midi. Mon Dieu, comme tu nous as fait rêver... Ta chambre dans une tour de château, avec une salle de bains pour toi toute seule, le fils du vacher qui t'apprenait à pêcher dans la rivière...

- ... la bibliothèque aux murs garnis de livres, les vignes où j'allais cueillir le raisin pour le dessert...

- ... et nous, on t'écoutait bouche bée, on te réclamait des détails sur tout... On salivait en imaginant les menus que tu décrivais, surtout les desserts. Ça nous changeait des pommes de terre et de nos assiettes en aluminium. Et toi, tu nous faisais revenir sur terre : « La suite après tel exercice... ». On rechignait, juste un peu. Après ça, comment veux-tu qu'on t'oublie ?

- Je me souviens très bien de nos séances sous les tilleuls. Le château, hélas, fait partie des souvenirs. La dernière fois que j'y suis retournée, c'était pour un mariage, il y a bien longtemps. La dame est décédée depuis... Et maintenant, si tu me présentais ta famille ?

- Voilà Jean, mon mari, Sylvie qui va sur ses quinze ans, et Arnaud qui a eu onze ans en juin.

- Tes enfants sont beaux comme tout. Je vois que le côté asiatique domine, ce qui ajoute un charme supplémentaire. Ta fille doit avoir un cortège de soupirants.

- Ne m'en parle pas. C'est le défilé, à la maison, mais ce sont de gentils garçons. Sylvie est très sélective, même en ce qui concerne les copines.

- Elle a été à bonne école...

- Et toi ? Combien en as-tu ?

- Deux garçons et une fille, plus âgés que les tiens, bien sûr. Ils ont quitté la maison depuis quelques années déjà... Vous voulez peut-être vous installer avant la cohue ?

- Si Sœur Bernadette le permet.

- Vous êtes chez vous, dit la religieuse. A l'annexe, comme d'habitude ?... Alors, je vous laisse vous débrouiller pour les draps et les couvertures.

- Merci, ma Sœur. Et toi, Paule, où vas-tu dormir ?

- J'ai pris la chambre à côté de celle de Madame du Marsay. Et vous ?

- On prendra celle à côté de la tienne. Pour Sylvie et Arnaud, nous avons réservé au second, une chambre de quatre lits, qu'ils partageront avec les enfants de Stéphane. Ils sont à peu près du même âge. Stéphane, le frère de Jean, s'est marié avec Marguerite. Tu te souviens de Marguerite ?

- Marguerite ? Oh oui. C'était le bébé de tout le monde. Elle est arrivée en 1952, je crois. Elle avait à peine trois ans... Dire qu'elle est maman... Elle travaille ?

- Oui, elle est infirmière... Ils habitent Annecy et ne vont pas tarder. On s'est donné rendez-vous vers cette heure-ci, avec Juliette et sa famille. Tu te souviens de Juliette ?

Je n'en aurais pas fini des « Tu te souviens ?... Tu te rappelles ?... » C'était si bon, de se souvenir.

Des voitures roulaient à la queue leu leu dans l'allée de tilleuls, klaxonnant joyeusement. Je plissai les yeux pour essayer d'en deviner les occupants, mais les reflets sur les pare-brise m'en empêchaient. Ils se garèrent en épi entre les arbres et bondirent hors des véhicules.

L'heure de vérité.

- On est si contentes de te voir...

- Tu n'as pas changé...

- Toujours la même...

- Cela fait si longtemps...

- Enfin, on a réussi à te dénicher...

On m'embrassait, on me touchait pour s'assurer que « c'est bien toi », on me passait de l'une à l'autre.

- Marie-Rose... Jeanne... Nina... Colette... Simone... Marianne... Vous êtes venues en force.

- Tu es venue toute seule ?... Viens, on te présente nos maris et nos enfants... et quelques petits-enfants.

Ronde des prénoms, maris et enfants confondus : Serge, Georges, Sylvie, Muriel, Philippe, Océane, Jade, Raymond, François, Romain, Jean-Claude, Alizé, Guillaume...

- Racontez-moi...

- C'est à toi à nous raconter.
- Vous ne voulez pas vous installer avant ?
- Regarde, nos maris n'ont pas perdu de temps.

Les hommes avaient ouvert les coffres et déchargé les voitures. Aidés des enfants, ils portaient sacs et valises vers l'annexe.

- On va se rafraîchir. Tu viens avec nous ? demanda Simone. Après, si tu veux, on ira faire un tour avant qu'il ne fasse nuit.

- D'accord, je vous suis.

Les hommes avaient monopolisé les salles de bains. Nous, les filles, faisons les lits. « Au carré », comme silence, tandis que là, on ne s'entendait plus.

Après tant d'années, c'était comme si on s'était quittées la veille... Nous étions les maillons d'une longue chaîne d'amitié qui avait résisté au temps.

Après que tout le monde se fût rafraîchi, on s'était assis sur les lits pour bavarder, le temps avait passé et le crépuscule s'était installé. Trop tard pour une promenade.

- Si nous allions à Evosges tout de suite, suggéra une voix.

- D'accord !

Le village, situé sur une hauteur, à une dizaine kilomètres de l'Abbaye, avait été un de nos buts de promenades estivales. Invisible de la route, on pouvait cependant le localiser grâce à une immense croix dressée au-dessus des rochers.

- Tu verras comme c'est sympa, dit Marie-Rose. Et la cuisine... Mmm... Que des produits de la région.

- La patron nous connaît bien, dit Jeanne.

- On y vient à l'occasion des assemblées pour dîner, et ceux qui ne peuvent pas loger à l'Abbaye viennent ici, expliqua Simone.

- Et puis, avec notre « tête de viet », pas de risque de nous oublier, souffla Marianne.

Les filles avaient réservé une table dans une auberge ancienne, de pierre et de bois.

La porte à peine poussée, un homme, ceint d'un tablier immaculé, s'était précipité à notre rencontre. Un large sourire éclairait son visage rond.

- Bonsoir Mesdames et Messieurs. Quel plaisir ! Entrez vite vous réchauffer.

- Bonsoir Monsieur !
- Comment allez-vous ?
- Ça s'est bien rafraîchi tout d'un coup.
- Que nous avez-vous préparé de bon ce soir ?

Nous parlions tous en même temps.

- Venez par ici. J'ai rapproché des tables comme ça, vous serez tous ensemble. Installez-vous. Je vous laisse choisir l'apéritif.

Joignant le geste à la parole, il nous avait poussés vers le fond de la salle, devant une grande table carrée recouverte de toile écrue.

Nous étions une trentaine, y compris les enfants. Assise entre deux maris, je retournai discrètement l'ourlet de la nappe pour en admirer le « jour » qui le soulignait : du fait main. Les broderies blanches qui ornaient le centre - des épis de blé - l'étaient également. J'en avais brodé de semblable.

Le dîner avait été somptueux. En apéritif, nous nous étions accordés sur un kir, fait avec du mousseux de Cerdon, un vin de la région, et des jus de fruit pour les enfants.

En nous passant la carte pour les entrées, le patron, qui était également le chef, s'était penché pour annoncer qu'il avait préparé un agneau à notre intention. Oui, celui-là même qui était sur le tournebroche et rôtissait dans la cheminée de pierre. Tué la veille au matin par le fermier voisin, qui lui fournissait également des fromages.

Nos cris de joie avaient fait se retourner les autres convives, qui n'avaient pas caché leur curiosité devant ce rassemblement de visages peu communs dans les environs, qui saupoudraient leur conversation d'un baragouin incompréhensible.

Dans ce coin perdu, les seuls « émigrés » au teint mat étaient les descendants d'Italiens, établis là depuis deux ou trois générations, comme Vitali, le cordonnier de notre enfance. Certains « anciens » parlaient un français laborieux, en roulant les r. De nombreux patronymes en *i* et en *o* pouvaient se lire sur les tombes du cimetière et le monument aux morts.

Après l'apéritif, le repas s'était déroulé « à la bonne franquette ». Selon notre désir, l'aubergiste avait posé les plats au centre de la table, et nous avions fait « comme à la maison ». Il s'était fait aux façons de ces hôtes peu ordinaires, qui lui rendaient visite deux fois l'an, au printemps et à l'automne. Après les pâtés, jambons et saucissons de fabrication artisanale, était venu l'agneau, rôti à point : croustillant sur le dessus, rosé et tendre de chair. Le patron l'avait découpé en tranches épaisses, et chacun s'était servi avec générosité. Les pommes rissolées et les haricots verts qui accompagnaient l'agneau n'avaient pas fait de détour par le supermarché.

La couleur qui rehaussait les teints et l'étincelle qui brillait dans les yeux n'étaient pas dues seulement au feu qui ronflait dans la cheminée ou aux vins du Bugey, mais également à la joie qui animait les cœurs. Le ton montait à mesure que les plats se succédaient. Les mères égrenaient des souvenirs, les enfants écoutaient, ébahis, comme surpris qu'elles eussent été des enfants comme eux, faisant enrager les sœurs ou chipant des fruits en promenade, se sauvant à toutes jambes lorsqu'elles étaient prises sur le fait, et se riant des imprécations des paysans furieux. Les maris, eux-mêmes, découvraient des facettes ignorées de leurs femmes.

- Mais... tu ne m'avais jamais raconté ça... s'étonnaient-ils.

Et elles de répliquer :

- Les surprises... c'est le piment de la vie... comme pour le *nuoc mam*, ça en relève le goût.

Nous avons décidé de ne pas prolonger la soirée au-delà de vingt-deux heures, pour éviter de déranger les sœurs à notre retour. Après avoir couché les enfants, les parents avaient regagné chambres ou dortoirs.

Un groupe de quatre couples avait choisi un dortoir de huit lits : une rangée pour les femmes, une rangée pour les hommes. J'étais sur le point de les quitter, en pyjamas et prêts à se mettre au lit, lorsque le mari de Marie-Rose se plaignit d'un lumbago qui le taquinait depuis le matin.

- J'ai du Baume du Tigre, dis-je. Un petit massage te soulagera. Je descends le chercher.

Lors de mes déplacements, je n'oubliais jamais ce produit miracle, que l'on utilise couramment en Asie pour soigner les petits bobos : maux de tête, crampes, maux de gorge... Je fouillai dans mon nécessaire de toilette et remontai. Marie-Rose repoussa le pot que je lui tendais.

- Non, non, je ne saurais pas... Fais-le, toi.

- C'est facile, tu prends un peu de crème et tu l'étales. Avec du coton...

- Je préfère que ce soit toi qui le fasses.

J'étais gênée, mais Serge s'était mis à plat ventre sur son lit, pas du tout embarrassé. Il était soutenu par le dortoir qui scandait en chœur :

- Paule, un massage ! Paule, un massage !

Je dus m'exécuter.

- Tu vas avoir une sensation de froid, dis-je, lorsque j'eus terminé. Je vais couvrir avec du coton. Voilà... ça va mieux ?

Serge, tâta son dos, s'assit dans son lit, se pencha, se tortilla...

- C'est miraculeux ! Je sens de la fraîcheur, et la douleur a presque disparu.

- C'est vrai ? dit Marie-Rose.

- Regarde... Je peux bouger, je n'ai plus mal.

- Fais attention, tout de même. Allonge-toi... Merci, Paule, pour Serge.

Je me demande si cela se passe ainsi, dans les familles *françaises*, où un geste amical risque d'être mal interprété. Après tout, qui sait ? Après une si longue absence... Mais les liens qui nous unissaient étaient plus forts ceux du sang, et notre complicité telle que l'idée de « chiper » un mari, ou même de l'« allumer », ne saurait nous effleurer.

Le mari de Marianne se souvint tout à coup de sa jambe, encore douloureuse suite à une opération après un accident de voiture ; celui de Jeanne, des séquelles d'une entorse à la cheville ; celui de Colette, d'un rhumatisme au genou ...

Comme des enfants, chacun voulait sa part d'attention... ou simplement me dire : « Tu es des nôtres ». Je souris à cette amitié qui me replaçait dans le cercle...

Comment dormir après ces retrouvailles ? Mon cerveau était en ébullition, un volcan en fusion. La fenêtre était largement ouverte sur la fraîcheur de la nuit, et j'en aspirai avec gourmandise l'air pur.

A part un éclat de rire ici ou là, le calme s'était fait. On devait certainement se chuchoter encore quelque anecdote, avant de sombrer dans le sommeil.

J'avais laissé le « gros de la troupe » au deuxième étage, amusée de voir les couples s'installer dans le dortoir comme de grands enfants : les filles sur une rangée, les garçons sur celle d'en face. J'admirais les maris de s'être laissés embrigader avec tant de bonne grâce dans le clan des « Viets ». Cela n'avait pas dû être facile, au départ, car nous n'avions aucun repère, ou si peu, au niveau familial ou social. Nous avions simplement un immense amour à offrir - sans bien savoir le montrer - à celui qui voulait bien l'accepter... et nous en donner un peu, en retour. Nous n'étions pas difficiles à contenter... et rendions au centuple ce que nous recevions.

En fin de compte, c'étaient les femmes qui avaient fait « s'intégrer » les maris dans le cercle magique, et non vice versa, comme l'avait souhaité Mère Jeanne. Il faut croire qu'ils y avaient trouvé leur bonheur, car ils maniaient avec dextérité les baguettes et appréciaient le *nuoc mam* et le riz.

J'étais la seule non accompagnée. On avait voulu savoir la raison de la séparation, après dix-huit ans.

- C'est simple, dis-je. Il n'aimait pas le riz.

On avait ri, et c'en était resté là. Les confidences, c'est comme on veut, quand on veut. Si on veut... Je m'étais fait un monde, de ces retrouvailles, alors qu'il n'y avait qu'à se laisser porter, faire confiance au Destin.

Je ne quittai pas le ciel des yeux, espérant voir une étoile filante, pour faire un vœu, ou peut-être apercevoir une fée dansant au clair de lune, comme autrefois. Mais les étoiles ne traversaient le ciel qu'en été, et les fées n'étaient visibles que par les enfants.

Je pensai à d'autres nuits...

La disparition du rais de lumière sous la porte de Sœur Grégoiresignalait que la voie était libre.

Débutait alors une vie souterraine, va-et-vient d'ombres furtives zigzaguant entre les lits métalliques, pouffant silencieusement, les mains devant la bouche, lorsque l'on se cognait dans l'obscurité.

On se réunissait autour d'un moignon de chandelle pour de frugales agapes, on vaquait à des occupations que d'autres qualifieraient d'étranges. Tout cela dans un chuchotement complice.

Ici, des farceuses entourant une endormie : en faisant tremper ses doigts dans un gobelet rempli d'eau, on lui suggérait de mouiller son lit. Le lendemain, l'on guetterait sa réaction et l'on s'étonnerait, en toute innocence : ce n'est pas possible, toi qui ne fais jamais pipi au lit...



Plus loin, on mettait un gant de toilette humide sur le front de la dormeuse, une main sur son cœur, et on l'interrogeait : Qu'aurait-on pour dessert au déjeuner demain ? Où irait-on en promenade ? Qui avait fait telle bêtise ?... Puis l'on testait la véracité de ses réponses.

Les étoiles n'étaient pas si brillantes, en ce soir d'automne. En été, le ciel était tout autre : un manteau de velours piqueté de clous d'or. Comme cette nuit-là, il y a si longtemps...

Agglutinées aux fenêtres grandes ouvertes sur la nuit où les étoiles semblaient se détacher en relief, têtes rapprochées pour n'avoir pas à hausser le ton, nous guettions. Qui sera la première à voir...

- Une étoile filante !

- Une âme qui monte au Paradis !

- Vite, un vœu !

- T'as fait quoi, comme vœu ?

- Un vœu, c'est secret. Si on le dit, il ne se réalisera pas.

- Zut ! Je n'ai pas eu le temps de faire le mien.

- Ce n'est pas grave, il y en aura d'autres.

- Ben moi, je vais vous le dire, mon vœu...

- Il ne faut pas...

- Je veux le dire quand même. Voilà, j'ai dit à l'étoile que je voulais revoir ma mère.

- Ton vœu ne va pas se réaliser puisque tu l'as dit tout haut.

- Tant pis. D'ailleurs, je ne sais pas où elle est, ma mère. Peut-être qu'elle est morte. Elle ne m'a jamais écrit jamais.

- Peut-être qu'elle ne sait pas écrire.

- Même si... Elle pourrait demander à quelqu'un. Comme la mère de Julienne... Ou celle de Rosine.

- Tu sais, ce n'est pas si facile. Peut-être qu'elle n'a pas de papier, ni de stylo...

- Même...

Nous restions jusqu'à une heure avancée de la nuit. Qu'importe, c'étaient les grandes vacances !

Des papillons de nuit voletaient autour de nous, attirés sans doute par la lueur de la veilleuse. Nous les chassions, mais ils revenaient sans cesse.

- Qu'ils sont moches !

- Les papillons de nuit, ça porte malheur.

- C'est des diables déguisés.

- Des diables ? dis-je. Mais non, ce sont les âmes des morts...

Pourquoi avais-je dit cela ? Le croyais-je vraiment ?

- Les morts ? Ils viennent la nuit de la Toussaint nous tirer par les pieds. Brr...

- Ça t'est déjà arrivé ?

- Non, parce que je borde bien mon lit.

- Tu vois bien... D'abord, les morts, ce n'est pas méchant si on est gentil avec eux. En Indochine, on prie bien les morts.

- Tu racontes n'importe quoi.

- Pas du tout. Ta mère ne priait pas ses ancêtres ?

- Je ne sais pas.

- Il n'y avait pas un petit autel, chez toi ?... Un endroit avec des photos, des bâtons d'encens, un bol de riz, des fruits...

- Peut-être, je ne m'en souviens plus. Tu sais, on passait notre temps à se sauver d'une maison à l'autre, alors les ancêtres...

- Maintenant que tu le dis..., intercala une voix. Chez moi, ma mère brûlait des bougies rouges... et de l'encens.

- La mienne, murmura une autre, offrait des graines de lotus dans un bol...

- Vous voyez, triomphai-je. Les papillons, ce sont peut-être nos parents ou nos ancêtres qui viennent nous rendre visite...

- T'es folle !

- Mais non. Si ça se trouve, mon père est parmi eux, le tien aussi.

- Tu fais peur, avec tes histoires. Si tu n'arrêtes pas, je vais me coucher. De toute façon, je ne sais même pas qui est mon père.

- Ça ne fait rien, lui te connaît.

Je ne savais pas ce qui ce qui m'avait fait agir ainsi. Par bravade, parce qu'elles étaient toutes d'avis contraire ? Voulais-je m'assurer que ces malheureux insectes, malgré leurs couleurs ternes, n'étaient pas l'émanation du prince des ténèbres ? Après tout, une chenille sortant de sa chrysalide pour devenir papillon, même nocturne, n'était-ce pas une transformation extraordinaire ? Comme une âme sortant de son corps. Quoi de plus naturel pour les décédés d'emprunter leur enveloppe ? Tout au fond de moi, je voulais croire à l'impossible.

Le silence régna un court instant. J'en profitai pour lancer :

- Vous me croirez si un papillon vient sur moi ?

Les filles haussaient les épaules en faisant « Mmm », que j'interprétais comme « Si tu y tiens ».

- Bon, alors regardez... Papa, soufflai-je, si tu es là, viens...

Je n'avais pas fini ma phrase qu'un papillon atterrissait sur mon épaule et s'y accrochait.

- Pouah ! C'est dégoûtant.

- Quelle horreur !

- Ahhh !...

Un claquement sec, du fond du dortoir. Sœur Grégoire avait ouvert son judas et criait :

- Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ? Voulez-vous bien vous coucher !

On referma fenêtres et persiennes sans demander son reste. Bousculade silencieuse avant de rejoindre son lit.

Je m'assis sur le parquet, à la tête de mon lit. Un nouveau claquement indiqua la fermeture du judas. Echine courbée, je glissai sur mes pieds nus jusque sous la veilleuse devant les toilettes.

Le papillon restait accroché à moi. Je tirai légèrement sur la veste de mon pyjama pour l'étudier de plus près sans le déranger. Ses ailes étaient marron clair ourlées de beige et comportaient des taches lie-de-vin et une minuscule pointe de bleu foncé. Il n'était pas doté des couleurs éclatantes de ses frères diurnes, mais il n'était pas *si* laid.

Je regagnai mon lit et m'endormis avec mon compagnon, avec la certitude que mon père avait momentanément emprunté cette forme pour se manifester à moi.

Lorsque Sœur Grégoire sonna le réveil, le papillon avait disparu. Où était-il ? L'avais-je écrasé pendant mon sommeil ? Affolée, je le cherchai partout. Dans mon lit, sous mon oreiller, autour et sous mon lit. S'était-il envolé ailleurs ? Mes deux voisines de lit m'aidèrent. Peine perdue.

C'est en ouvrant les persiennes que je le découvris. Il s'était posé sur le rebord de la fenêtre, ses ailes veloutées sagement repliées sur son corps replet. Il ne bougeait plus, ayant vécu la vie éphémère d'un papillon de nuit. Je le caressai. Un peu de poudre adhéra à mes doigts. A partir de cet instant, je sentis très fortement la présence de mon père à mes côtés.

Malgré le temps, la scène reste vivace. Comme cette autre, une nuit d'hiver...

Assise à mon pupitre en salle d'étude, le cœur au bord des lèvres, j'essayai de me concentrer sur ma leçon pour le lendemain. Impossible. La douleur qui me transperçait annihilait toute pensée. Il n'y eut aucun signe avant-coureur. Le mal s'était abattu sur moi d'un seul coup, la veille au soir.

Comme chaque dimanche, j'avais répété les Vêpres après le petit déjeuner, assisté aux « Remarques » qui suivaient la signature des carnets de notes. La promenade, cet après-midi-là, avait été une torture. Il avait fait si froid ! Plusieurs degrés en-dessous de zéro. La bise tailladait nos joues, nos mains sans gants, passait sous nos jupes et gelait nos cuisses...

Février est impitoyable. Comme les Sœurs. Pour une fois, elles auraient pu nous permettre de jouer dans le préau, bien qu'il ne fût pas chauffé. Elles voyaient bien le temps qu'il faisait. Rien qu'en regardant pelouses et jardins ensevelis sous une épaisse couche de neige recouverte de gel, le bassin transformé en patinoire et le jet d'eau en bloc de glace...

Mais non, la promenade dominicale était sacrée. Qu'il pleuve, neige ou vente, il fallait « s'aérer », comme si nous vivions en ville et non en montagne. Habillées comme elles l'étaient, d'une robe en tissu épais, les sœurs ne risquaient rien.

Et soudain, au souper, une douleur fulgurante m'avait coupé le souffle. Elle ne me quitta plus. Elle persista durant la journée de lundi, m'accompagna à l'école. Descendre et monter le sentier pierreux avait été un calvaire. J'avais espéré que cela « passerait », comme

s'en allaient habituellement mes bobos, mais cela ne passa pas. Au contraire, cela empira.

Je n'avais pas mangé de la journée, et ne comprenais pas pourquoi je continuais de vomir. Il n'y avait plus rien dans mon estomac, et les spasmes n'en étaient que plus douloureux. Ce soir, mon corps n'était que souffrance. J'étais incapable de penser, encore moins de faire mes devoirs. Anéantie, je posai ma tête sur un bras replié sur mon pupitre. Une main pressait mon ventre, dans l'espoir d'alléger la douleur.

De l'autre côté de la travée, ma voisine souffla :

- Hé, Paule ! Ça ne va pas ?

- Ce n'est rien, soufflai-je.

- Tu es toute blanche. Je vais dire à la sœur que tu es malade.

- Non, non, ça va passer.

Surtout, ne pas me faire remarquer. Plutôt mourir qu'encourir le courroux de Sœur Grégoire qui trônait sur l'estrade, à l'autre bout de la pièce. Je fermai les yeux.

- Paule, je lui dis...

Les yeux fermés, je secouai la tête. Parler était au-dessus de mes forces.

- Tant pis, je lui dis. Ça se voit, que tu es vraiment malade.

Sans tenir compte de mes faibles dénégations, Marie-Rose leva le doigt.

- Ma sœur, Paule est malade.

- C'est de la comédie, répondit celle qui avait fait vœu de charité. Concentrez-vous sur vos devoirs, au lieu de vous occuper des autres.

J'imaginai Sœur Grégoire contrariée d'avoir à lever les yeux de son livre de prières.

Marie-Rose ne se laissait pas facilement rebuter, surtout lorsqu'elle pensait avoir raison.

- Mais... Elle est toute blanche, elle va s'évanouir.

- Marie-Rose, pour la dernière fois, mêlez-vous de ce qui vous regarde... Paule, voulez-vous vous asseoir correctement... Qu'est-ce que vous attendez ?

- Mais elle ne peut pas !

La voix de Marie-Rose tendait vers l'aigu. Je percevais le froissement des robes sur les bancs, devinais le mouvement des filles qui se retournaient « pour voir », entendais leurs chuchotements...

Ma voisine insistait. La salle d'étude était en émoi. On commençait à parler tout haut.

Excédée, la religieuse repoussa bruyamment sa chaise, se leva enfin. Elle allait clouer le bec de cette bécasse de Marie-Rose et confirmer son diagnostic : cette mijaurée de Paule jouait la comédie. Une bonne occasion pour la secouer.

- Redressez-vous et asseyez-vous comme il faut.

Elle était tout près, mais la douleur prenait le pas sur la peur qu'elle m'inspirait. Je ne bougeai pas. Ce qui pouvait arriver ensuite m'importait peu. Qu'elle me fiche la paix, qu'elle me laisse mourir tranquille.

- Allez, remuez-vous ! Ce n'est pas l'heure de dormir.

Sœur Grégoire me secoua. Pas de réaction.

- Ah, on veut faire la récalcitrante, on va voir..

Elle attrapa une touffe de mes cheveux et tira pour me faire lever la tête.

Etrange... Ces yeux mi-clos, ce visage livide... Comédie ? Peut-être que... Il valait mieux en référer à l'instance supérieure.

Mère Jeanne téléphona au médecin. A cause du verglas qui rendait la route impraticable, le docteur ne pouvait monter jusqu'à nous. Il ordonna une diète totale et l'application d'une poche de glace sur mon ventre, en attendant que l'on puisse me transporter à l'hôpital.

Dans le noir, le jardinier alla jusqu'au bassin, cassa un morceau du jet d'eau qui avait gelé.

Sœur Claudia, la sœur cuisinière, en fit des glaçons dont elle remplit une bouillotte. Toute la nuit, elle veilla mon délire, rafraîchit mon visage brûlant, passa un glaçon sur mes lèvres sèches lorsque je réclamais à boire. Combien de rosaires avait-elle égrenés durant ces heures interminables, priant que le Ciel m'épargnât ? Entre deux Ave, elle me reconfortait doucement, de sa voix rugueuse d'Alsacienne.

Aux premières lueurs de l'aube, le jardinier sortit l'Aronde beige. Deux religieuses m'accompagnèrent à l'hôpital de Bourg-en-Bresse, où l'on me conduisit directement en salle d'opération. Péritonite aiguë. Infection.

Une main glissa sous mon oreiller la relique de la fondatrice de la Congrégation - la *Bienheureuse* Euphrasie Barbier - implorant un miracle.

Pendant trois jours, mon âme hésita entre l'ombre et la lumière, traversa un tunnel qui déboucha sur une blancheur éblouissante...

Là, Saint Pierre avait ouvert son Grand Livre, l'avait consulté. D'un sourire, il m'avait renvoyée.

- Reviens plus tard, m'a-t-il dit.

C'était un 13 février. J'avais dix ans.

Je quittai l'hôpital un mois plus tard, mes cuisses percées par les doses bi-quotidiennes de pénicilline, le ventre serré dans un épais bandage. On n'avait pas recousu ma plaie, à cause du drain qui évacuait l'infection...

A mon retour, les filles me reprochèrent - amicalement - les prières supplémentaires, pour ma guérison.

J'appris ainsi que j'avais été aux portes de la mort, et que notre aumônier - le peintre aux Madones bleues - m'avait administré l'Extrême-Onction.

Comédie... ?

Tout cela est bien loin. Il est l'heure de me mettre au lit. Je fermai les volets sur la nuit.

Ce matin, un branle-bas de combat à l'étage supérieur m'avait tirée des limbes. Dans mon demi-sommeil, je maudis mollement mes voisins. Que se passait-il ? C'étaient plutôt des gens calmes, d'ordinaire.

En position fœtale dans le lit qui faisait un grand creux en son milieu, je me sentais comme le ver à soie

dans son cocon. Je serrais les paupières, essayant de rattraper les dernières volutes du rêve qui s'enfuyait.

J'étais si bien. Aucune envie de remuer un doigt, même pour consulter ma montre. Le remue-ménage persistait : cavalcade au-dessus de ma tête, voix d'adultes et d'enfants mêlées, rires. Quelle heure pouvait-il être ? Je tendis le cou, par-dessus l'énorme bosse de l'édredon. Une lueur grisâtre d'avant-jour filtrait à travers les lames des persiennes. Le jour n'était pas levé.

J'enfouis ma tête sous les couvertures, pestant contre les empêcheurs de dormir, les briseurs de rêves. Mais, au fait... Ce grand lit creux, cet oreiller tout mou, l'édredon bossu... Je n'étais pas chez moi... Tant pis, on verra bien après, le temps de... mmm... encore un peu... quelques minutes, quelques secondes...

On frappa à la porte.

- Paule, tu es réveillée ?

Zut ! Répondre ou faire la morte ?... La demi-morte invita, d'une voix nasillarde :

- Tu peux entrer.

Je me retournai sur le dos, dévoilant le haut de mon visage. La porte communicante s'ouvrit sur une Rosette pimpante.

- Désolée, tu dormais ?

- Non, un coup de flemme. On est si bien dans ces vieux lits, avec une tonne de couvertures... Tu es déjà prête ? On dirait que tout le monde est tombé du lit.

- Les enfants ont l'habitude de se lever de bonne heure pour l'école, alors, week-end ou pas... Surtout aujourd'hui, ils sont tellement excités de se retrouver. Tu n'entends pas la corrida, là-haut ? Arnaud est venu dans notre chambre vers six heures. Tu penses, si on l'a viré vite fait.

- Je ne suis plus dans la course, avec les miens qui sont en fac et vivent leur vie. Tu t'imagines, ma troisième, mon « bébé », a vingt ans ! Mon aîné va être appelé pour le service militaire... Un de ces quatre matins, je vais me retrouver grand-mère sans avoir eu le temps de dire *ouf* !... A propos, quelle heure est-il ?

- Neuf heures moins le quart.

- Pas possible ! Il fait encore nuit.

- C'est à cause de la brume. Elle est si épaisse qu'on voit à peine au-delà de la cour. N'oublie pas, c'est l'automne. Mais elle va se lever. Je crois qu'on aura une belle journée, comme hier. Tu veux que j'ouvre tes volets ?

- Oui, merci. Je saute dans la douche et je vous rejoins pour déjeuner.

- Ne te presse pas. Le petit déjeuner est servi jusqu'à dix heures. Dans le préau. Je monte voir les enfants pendant que tu te prépares, puis on descendra tous ensemble. Jean doit être en train de rigoler avec toute la bande.

La bande... Les parents, aussi gamins que leurs enfants.

- D'accord, à tout de suite.

Le petit déjeuner à peine avalé, le déjeuner s'annonçait déjà. Des dames vietnamiennes étaient venues de Lyon de bonne heure pour le préparer, bénévolement. Installées dans un coin du réfectoire provisoirement converti en cuisine annexe, elles s'activaient en papotant joyeusement. Des odeurs alléchantes s'échappaient de la cuisine, odeur de *nem* croustillant dans la friture, celle du riz parfumé, le vrai, que l'on achète « chez le Chinois » par sacs de 50 kilos.

En attendant ceux qui habitaient non loin et arriveraient pour le déjeuner, on se dispersa par petits groupes.

Je proposai.

- Le brouillard commence à se lever. J'ai envie de faire le tour du propriétaire, qui veut venir ?

- Moi... Moi...

- Si on allait au cimetière avant ?

- Bonne idée. On n'aura pas le temps, cet après-midi.

Bras dessus, bras dessous - Marianne, Jeanne, Simone et les autres... -, avec quelques maris et les enfants, nous passâmes sous la voûte des tilleuls aux branches dégarnies, foulant aux pieds leurs feuilles jaunes et rousses.

La tombe de Mère Jeanne, avec sa stèle de granit gris anthracite, était bien entretenue. Instant d'émotion... Notre pensée allait vers cette cérémonie qui avait eu lieu dix ans auparavant, sur la pelouse entre les tilleuls et le vieux cèdre, face à l'Abbaye habillée de glycine mauve, éclaboussée de soleil... Sur le catafalque, le coussin de velours sur lequel se détachaient ses médailles...

Sacrée petite bonne femme !

Mère Jeanne avait été un lien avec notre Indochine, elle qui nous avait, contre vents et marées, amenées à bon port, s'était battue pour faire de nous des filles « bien », même si nous n'étions pas d'accord avec ses méthodes et principes d'un autre siècle. Elle avait veillé à notre éducation, poussant celles qui le *pouvaient* vers des études longues, dirigeant les autres, qui *arrivaient moins bien* vers des professions manuelles. Certaines ne lui ont jamais pardonné son rigorisme, mais il nous fallait reconnaître que, sans elle...

- Pour la Toussaint, il faudrait...

- On pourrait voir au *Petit Nice*...

- Oui, des plants de chrysanthèmes, des blancs...

- Et de la bruyère, ça tient longtemps.

On allait constituer une cagnotte. Nul doute, sa tombe serait la plus fleurie du cimetière.

On revint sur nos pas. En quittant l'Abbaye, la route montait, ruban grisâtre qui serpentait entre des prés en friche avant de se perdre dans les bois qui contournaient la propriété. Dans le pré, à droite, un vieux pommier offrait des fruits verts rachitiques, pas plus gros que des clémentines.

Ils étaient identiques à ceux que nous chapardions, coupions en quartiers avant de les faire sécher au soleil, enrobés du sel « volé » à la cuisine. Nous nous régaliions

de ces délices racornis, qui nous rappelaient une prune acidulée du Vietnam, préparé de cette façon, dont on suçait le noyau comme un bonbon...

Un soleil pâle, disque blanc frère jumeau de la lune, essayait de se dégager de la brume. Marchant bras dessus, bras dessous, mains dans les poches ou bras ballants, nous reprenions en chœur les chansons qui avaient scandé nos marches : « *C'est si simple d'aimer, de sourire à la vie* », « *Ne pleure pas, Jeannette* », « *Sur la route de Louviers* »... Chansons d'autrefois, dont les paroles nous revenaient spontanément.

Jeanne commença « *Les trois cloches* », puis s'arrêta :  
- Qui se souvient de Jacqueline ?

Tout le monde se rappelait sa voix puissante. Jacqueline était une « grande », plus âgée que nous, une des premières rapatriées. Elle résidait à l'autre maison des sœurs, à Toulon, et nous rejoignait pour les grandes vacances. En d'autres temps, elle eût pu viser une carrière lyrique.

Nos chemins ne se sont jamais croisés depuis, mais je me rappelle sa voix, qui nous avait fait vibrer en ce soir d'août. Exceptionnellement, on nous avait autorisées à construire un feu de camp sous les tilleuls. Assises autour de ce bivouac, nous avions chanté, ri, plaisanté. Jacqueline avait clôturé la soirée par cette chanson des Compagnons de la Chanson.

Tête levée, comme offerte à la nuit étoilée, Jacqueline avait chanté en solo, à la lueur des flammes dansantes qui avaient sculpté ses traits à grands coups d'ombre et de lumière. Son visage n'était plus celui que nous connaissions, mais celui d'une idole étrange aux yeux clos. Son âme était toute dans les paroles de cette chanson, aux accents, tour à tour, joyeux ou graves...

Ce soir-là, nous avions regagné nos dortoirs en silence, sans que les sœurs n'aient eu à le commander.

En pensant à Jacqueline, nous avons repris la chanson en chœur, en continuant notre promenade. A l'endroit où les arbres étaient moins touffus, nous pouvions voir le pré et son séquoia, et l'Abbaye, tout en bas. Il nous fallut plus d'une heure pour faire le tour de la propriété. Nous rentrâmes par le portillon. Comme autrefois.

A notre arrivée, des filles étaient en train de mettre le couvert dans le préau, aidés par les maris. Les enfants couraient dans tous les sens.

Le déjeuner fut copieux, agrémenté par des vins apportés par les uns et les autres. Tandis que nous dévorions ce repas qui valait largement l'écot versé, nos cris et nos rires frappaient les murs, rebondissaient comme des balles de ping-pong. Les visages étaient animés, la joie dans les regards.

Soudain, dominant le brouhaha, une voix demanda :

- Hé, les filles, vous vous souvenez de la « Fête des Oignons » ?



- Ce n'était pas cette fois où on n'avait rien à manger ?

- Ah, oui... Les oignons bouillis à l'eau...

- Quand même, en plein hiver... Nous servir de cette chose horrible que les cochons eux-mêmes auraient refusée.

On se rappelait ce sinistre souper, où nous nous étions couchées le ventre creux. Après la lavasse qui n'avait de soupe que le nom - de l'eau où surnageait de la poussière de son -, nous étions restées perplexes devant le plat suivant - des oignons tièdes -, attendant une « suite » qui ne vint pas. Même celles qui se targuaient de manger n'importe quoi avaient fait la grimace, après y avoir goûté.

Sœur Prisca avait fait le tour des tables.

- Alors, vous ne mangez pas ?

Dénégations silencieuses. Nos visages étaient éloquentes. Les assiettes furent vidées dans l'énorme bassine de fer-blanc qui retourna - pleine - à la cuisine. La pomme ridée du dessert ne réussit pas à combler nos estomacs exigeants. Nous nous crûmes délivrées... jusqu'au souper du lendemain. La scène se renouvela. Au troisième soir, aux oignons on avait ajouté une vinaigrette et du sel. Affamées, nous les avons mangés.

Par dérision, nous avons baptisé ces soirs de disette la « Fête des oignons ».

Après ce rappel, nous appreciâmes encore plus le déjeuner d'aujourd'hui : salade de soja, nems, rouleaux de printemps, poulet à la citronnelle, porc au caramel, riz cantonais, nouilles sautées... Le tout « fait maison » ce matin même. Le repas se termina en milieu d'après-midi, puis il y eut le café et le « pousse-café ».

Après, tout alla très vite, trop vite. Parce qu'on avait deux/trois cents kilomètres à faire et que, demain, il fallait retourner travailler, et il faut aussi penser aux enfants. Tout le monde, même les hommes, avait mis la main à la pâte, pour débarrasser et porter plats et couverts à la cuisine. On avait utilisé des assiettes en carton, pour éviter à la sœur cuisinière un surcroît de travail, bien que la cuisine fût équipée d'un lave-vaisselle.

Puis chacun avait emballé un peu de ce qui restait des agapes : quelques nems, des beignets d'ananas, des bonbons aux graines de sésame... Pour prolonger, ce soir encore, chez soi, la joie des retrouvailles.

Dans la cour, on s'était regroupé.

- Allez, une photo de famille.

- Viens devant, là...

- Et toi, côté de moi...

- Pas vous les mecs, juste les filles... Serge, tu veux bien prendre la photo ?

- Volontiers. Poussez-vous un peu... oui, comme ça, c'est bien... Qu'on voie bien l'Abbaye. On sourit...

Puis on s'était dit adieu, sobrement. Une bise sur chaque joue, comme dans le temps, lors des départs ou des retours de vacances. Les effusions, on n'y était pas habituées.

Entre deux embrassades, les invitations avaient plu comme giboulée en mars :

- Dis, Paule, tu as promis de venir me voir, hein ?
- As-tu bien noté mon adresse ?
- Avec le TGV, tu en as pour trois heures à peine.
- Si tu as envie de soleil, j'ai un appartement à Saint-Raphaël.
- Et moi, à Antibes.
- N'oublie pas, hein ?
- Allez, une autre bise...

Pour la route.

Comme un vol d'hirondelles, on s'était précipité vers les voitures, qui avaient démarré en rangs serrés. On se pressait pour regagner le nid familial avant la nuit.

Au milieu de l'allée de tilleuls, mon bras levé s'agitait encore, alors que la dernière voiture venait d'être avalée par le portail ouvert.

A qui étaient ce visage flou, derrière la custode, et cette main levée en un ultime au revoir ?

Je me sentis comme abandonnée, après le tourbillon des dernières vingt-quatre heures... Mais non, mon cœur était plein de l'amitié retrouvée.

J'avais du temps, avant de descendre à la gare. Que faire ? Je me souvins de l'invitation du Père François.

- Et ces retrouvailles ? me demanda-t-il en ouvrant la porte de son appartement.

- Au-delà de mes espérances, répondis-je. C'était comme si on s'était quittées la veille. De vraies gamines. J'ai été surprise de voir des « petites » se souvenir de moi, alors que je connais à peine leurs noms.

- Je prends mes clés et j'arrive.

J'étais époustouflée par le travail accompli par le vieux prêtre. Dix ans à creuser et creuser encore, avec du matériel rudimentaire et, au cœur, la certitude de mettre à jour des merveilles. Merveilles que je découvrais sous un jour nouveau, telle cette salle voûtée située sous l'Orangerie, qui avait fait office de débarras pour le bric-à-brac dont les sœurs ne savaient que faire.

- Cette salle est magnifique... Elle ressemble à s'y méprendre à la chapelle souterraine des Bénédictins de Ligugé...

- Le plus ancien monastère d'Occident, fondé par Saint Martin au IV<sup>ème</sup> siècle.

- J'y vais de temps à autre pour me requinquer, quand j'ai le moral à zéro. Leur grande chapelle est trop moderne, à mon goût. Par contre, cette chapelle souterraine toute simple, avec ses pierres à nu, comme ici... On prie sans s'en rendre compte.

- Notre abbaye n'est pas si ancienne, mais elle a eu son heure de gloire. On en trouve trace dans une lettre de l'archevêque de Lyon à Charlemagne,

- Ah oui ?

- Les moines l'ont occupée jusqu'à la Révolution. Ensuite, elle a été vendue comme bien public. Ici, nous sommes dans le chauffoir des moines... Voyez ces ouvertures.

Ce sont des conduits menant au dortoir, situé au-dessus, à l'emplacement de l'actuelle Orangerie. Un autre conduit diffusait la chaleur à l'infirmierie.

- Un chauffage central, en quelque sorte. Ils étaient drôlement futés, les moines !

La pièce adjacente et la suivante - notre ancienne resserre à pommes de terre et fruits divers - avaient été nettoyées et restaurées.

Dans la pièce centrale, la maquette d'un château était en évidence.

- Ah... Vous admirez mon œuvre. C'est le château de Cornillon, dont j'ai retrouvé les plans dans les archives de la mairie.

- Un si beau château... Quel dommage ! Ils ont dû drôlement s'acharner, les sans-culottes, pour démolir des murs pareils.

- Quel gâchis, en effet. Venez, je vais vous montrer la crypte.

- A propos de Cornillon... dis-je, tandis que nous nous dirigeons vers la crypte. Vous vous souvenez de cette photo de nous en « rang d'oignons »... et des grandes marches qui ornaient le côté gauche de l'Abbaye, sur lesquelles on nous a fait poser ?

- Oui, très bien.

- L'année d'après, Mère Jeanne a voulu faire construire le préau à cet emplacement. Une fois les marches démolies, on a découvert une petite entrée, qui devait mener quelque part... mais où ? Le tunnel était bouché au bout de deux ou trois mètres. Est-ce que cela aurait pu être un souterrain reliant l'Abbaye au château ?

- Peut-être... Pourquoi pas, puisque c'est l'abbaye - très riche à l'époque - qui avait fait construire le château, et l'avait cédé plus tard aux comtes de Savoie. Je vais voir si on en trouve trace dans les archives...

C'était la première fois que je pénétrais dans cette crypte, dont je n'avais aperçu, à travers la grille fermée et dans la pénombre, que l'autel de marbre blanc, à demi couvert de mousse. Les colonnes et les murs, dégagés de leur gangue, laissaient voir les pierres blondes et les sculptures, si anciennes que l'on avait peine à les deviner.

- Je fais un travail de fourmi, car je ne dispose pas de fonds, comme pour un monument classé. Je ne cesse de relancer les archéologues de Lyon, pour les inciter à venir. Je ne désespère pas voir, un jour, reconnaître les vestiges de l'ancienne abbaye... J'ai pu, enfin, faire installer l'électricité.

Grâce aux matériaux glanés ici et là, et à l'ingéniosité de son maçon bénévole, des lampes avaient été disposées de façon à mettre en valeur les pièces principales, sans les gâcher par une lumière crue. On distinguait les sculptures, érodées par les siècles.

- Mon Père, vous pouvez être fier de vous.

Le compliment lui fit plaisir.

Pour clôturer la visite, il m'ouvrit les portes de son atelier, un réduit sombre, jouxtant la buanderie. Des

sculptures de toutes tailles étaient disséminées à travers la pièce. Des tronçons de bois brut attendaient la main de l'artiste.

- Que faites-vous de vos œuvres ?

- J'en vends, pour financer mes travaux sur l'Abbaye... Tenez, je vous offre celle-ci. C'est une reproduction d'une sculpture de la crypte. Elle est en buis, un bois très dur, difficile à travailler... Et celle-ci...

- On dirait un moine.

- C'en est un... en châtaignier. Il est brut, il faudrait le poncer avec du papier de verre, et le cirer.

Il ne voulut accepter aucun paiement.

En traversant le salon de l'annexe pour monter à l'étage, je m'arrêtai devant un tableau : la Baie d'Along dans son manteau de brume. Travail d'amateur, sans rien qui pût retenir l'attention mais qui me retenait. Quelque chose d'indéfinissable...

Je l'avais pourtant vu hier. Et là, sans prévenir, le vernis qui, pendant des décennies, avait enseveli une partie de moi, ce vernis craqua. Comme des eaux trop longtemps contenues par les vannes d'un barrage, des mots franchirent mes lèvres : *ma, mê, nhâ...* maman, mère, maison... Était-ce le fait d'avoir entendu le charabia des filles, français parsemé de vietnamien, comme autrefois ? Le flot me submergea. Ma langue *maternelle* était là, à fleur de mémoire. A moi d'en cueillir les mots, pour en faire des guirlandes de phrases.

La sœur hôtelière avait tenu à me conduire à la gare dans la vieille 4L de la Communauté. Juste à l'heure pour le train en direction de Lyon. La gare étant fermée le dimanche, je passai par un portillon pour atteindre le quai.

Une demi-heure, pour la correspondance avec Paris. Sur le quai de Lyon Part-Dieu, on faisait les cent pas pour secouer cette humidité qui vous transperçait jusqu'aux os. Mes mocassins n'étaient pas de taille à lutter contre le froid, qui prenait possession de mes orteils et les engourdissait sans remords. Je me mis à l'abri près d'un soutènement métallique, battant discrètement un pied puis l'autre. L'air de *La bataille de Reischoffen* m'effleura. Je souris intérieurement.

La brume tamisait les éclairages. Les voyageurs, engoncés dans leurs manteaux, avaient des allures de fantômes. Dos rond, cols relevés, ils soufflaient dans leurs mains gantées qui laissaient transpirer de minces filets de buée.

Une voix électronique annonça le retard du train en provenance de...

- Pourvu que le nôtre soit à l'heure, souffla mon voisin dans un jet de vapeur, j'ai une correspondance à Paris.

Le cou dans les épaules, les mains retenant mon col sur mon nez, je lui lançai un regard de biais, et hochai la tête. Il parla à nouveau, mais ses mots se perdirent dans le fracas d'une nouvelle annonce électronique.

...Dans le temps, lorsque je partais en Languedoc pour rejoindre Mamy dans sa gentilhommière, je changeais de train à Perrache.

J'avais quatorze ans, pour cette première fois où j'avais voyagé seule. Le départ étant prévu pour vingt-deux heures, j'avais quitté l'Abbaye de bon matin et passé la journée au couvent de Lyon, avec d'autres filles en route pour leur colonie de vacances. Elles m'enviaient de partir au soleil et, par-dessus tout, *chez quelqu'un*.

- Tu en as de la chance... Nous, c'est la campagne, toujours la campagne.

- C'est tout de même un changement, sans les sœurs.

- Tu parles d'un changement ! Une colonie, c'est une pension sans classe, c'est tout.

- Et la sieste ! On n'est plus des bébés.

- Vous avez raison, mais c'est mieux que de ramasser des patates, dis-je.

- Là, tu marques un point.

Mère Jeanne, selon probablement les directives de nos tuteurs, essayaient par tous les moyens de nous *intégrer*. Ainsi, nous n'étions pas plus de deux dans les pensions que nous fréquentions, afin que fussions « immergées » dans le flot de nos camarades françaises. En été, nous étions envoyées en colonie de vacances. A dix-sept ans, nous effectuions une formation pour devenir monitrices de colonie de vacances.

L'été précédent, Mère Jeanne en avait placé chez des fermiers. Avait-elle su que nous avions été une aubaine pour ces gens, somme toute pas déplaisants ? Avait-elle négocié le tarif de notre séjour ? Ou avions-nous bénéficié du vivre et du couvert contre le ramassage des patates ?

Après déjeuner, le paysan nous avait entassées dans sa camionnette et présenté la corvée comme un jeu avec, en finale, la récompense d'une barre de chocolat.

Nul doute, Scarlett O'Hara aurait tué quiconque se serait interposé entre elle et ce merveilleux champ, dont les sillons retournés offraient cette manne fabuleuse. Nous n'étions pas Scarlett, et considérions les sillons qui s'étendaient à perte de vue comme autant de lignes ennemies. A nos pieds, les sacs en toile de jute attendaient d'être remplis.

Je découvris avec surprise des espèces inconnues de pommes de terre : à peau rosée et chair dorée, et les nouvelles, lisses et presque sans « yeux », contrairement à celles de l'Abbaye, masses terreuses que j'avais charriées par cageots entiers, de la cave jusqu'à la cuisine. Une cinquantaine de mètres qui m'avaient paru sans fin.

Cette expérience paysanne ne se renouvela pas car, dès l'année suivante, mes étés se passeraient en Languedoc.

... Pour ce premier voyage vers le Midi, Sœur Basile avait chargé une aide-ménagère de me conduire à la gare de Perrache. Je ne sais comment nous descendîmes de Fourvière, traînant une valise qui contenait tout ce que je possédais. Mon trousseau ne pesait guère, au regard des deux paires de draps en épais coton et de mes affaires de classe. N'habitant plus l'Abbaye en permanence, je n'avais nulle part où me « poser ». Comme l'escargot et sa coquille, je trimballais tout lorsque je quittais une pension.

Etait-ce à cause de ce bagage que Josépha avait décidé de prendre de la marge ? Billet en main, elle m'avait emmenée sur les quais. Il faisait sombre et les trains semblaient parqués pour la nuit. Après avoir marmonné qu'il nous faudrait patienter une heure, elle s'était tue. Je n'étais pas rassurée, mais ne voulus en rien l'indisposer. Josépha n'était guère loquace et son air renfrogné n'appelait pas la confiance. Elle me rappelait vaguement ma mère. Ainsi, nous tenions-nous debout, dos au mur, ma valise entre nous, comme deux enfants perdues.

Une ombre se profila, et l'homme nous aborda.

- La petite voyage seule ? C'est très dangereux... D'ailleurs, il faut une visite médicale avant de monter dans le train. Je suis médecin. Confiez-la moi, je ferai le nécessaire et l'installerai confortablement.

Josépha regarda l'homme. Son allure soignée et son costume avaient dû jouer en sa faveur. Assurément, ce devait être un médecin, puisqu'il l'avait dit. Heureuse de se débarrasser d'une corvée, elle me laissa.

Je suivis docilement l'homme qui avait empoigné ma valise et se dirigeait vers une plate-forme située dans la pénombre. Il ouvrit la porte d'un wagon.

- Nous serons bien ici.

Il monta, posa ma valise et me tendis la main. J'hésitai devant le marchepied. Tout était si sombre.

- Allez, viens. Les gens vont arriver et il n'y aura plus de place.

Il avait dit cela gentiment. Habitée à obéir sans discuter, je fis ce qu'il me demanda.

Il m'installa confortablement... après.

Si Mère Jeanne avait su... Elle qui avait refusé, un an auparavant, de me laisser partir en vacances avec mon cousin Louis, pour la raison qu'il n'était pas marié !

Elle le connaissait, cependant, pour avoir lu les lettres qu'il m'adressait et l'avoir accueilli un week-end à l'annexe, après son service militaire en Allemagne, week-end au cours duquel elle l'avait enrôlé comme enfant de chœur. Un ancien pensionnaire de Don Bosco, quelle occasion !

Elle avait été conquise par sa générosité - il avait « dévalisé » les pâtisseries de la ville et donné un coup de main à la cuisine - et répétait à qui voulait l'entendre « Cet homme est un saint ». Fait remarquable, venant d'une femme peu portée sur les compliments.

Malgré ces références, et le fait que les vacances auraient lieu chez un couple d'amis, elle était restée sur ses positions. Mes vacances en Corse s'évanouirent aussitôt que formulées. Mère Jeanne se méfiait de tout, jusqu'à nous interdire des jeux ou conversations à deux : « Lorsque l'on est deux, le diable est au milieu », disait-elle.

Mamy avait écrit à Mère Jeanne, sur le papier à tête de la clinique privée qu'elle dirigeait. Une invitation en bonne et due forme, que Mère Jeanne s'empressa d'accepter, trop heureuse de remettre une de ses filles entre les mains d'une personne de qualité, qui m'ouvrira son cœur sans me connaître.

Mamy et son visage énergique, ses cheveux poivre et sel ramenés sur la nuque en chignon emprisonné dans un filet... Mamy, parcourant ses jardins, un panier à son bras, coupant des fleurs encore humides de rosée... Mamy, m'initiant à la musique classique et à l'opéra... Mamy, la dévouée, qui ne se résigna à la retraite qu'à quatre-vingts ans passés...

Et nous deux, un matin d'août, levées avant le soleil, grimpant dans la garrigue pour, justement, le voir se lever, en petit-déjeunant dans le thym et la lavande... ou lisant à la lueur d'une lampe à huile ou à butane, les soirs où le générateur électrique était tombé en panne.

Mamy m'avait ouvert son cœur en même temps que sa maison.

Mamy n'est plus, mais elle restera à jamais la plus extraordinaire - et la meilleure - personne que j'aie jamais connue, alliant l'intelligence du cœur à celle de l'esprit. Je n'ai qu'un seul regret, c'est de n'avoir pas su lui montrer mes sentiments, mais je suis sûre qu'elle l'avait lu entre les lignes que je lui adressais de mon pensionnat.

...Le train arriva juste à temps, nous laissant quelques minutes à peine pour embarquer.

J'occupais le dernier siège, côté fenêtre, sans voisin immédiat. Je m'installai confortablement et fermai les yeux, refusant la lumière crue des néons et la voix invitant à la voiture-bar.

Le TGV trouait la nuit en ronronnant comme un gros chat. J'écoutai ce bourdonnement qui m'isolait et m'enfermait peu à peu dans une demi-somnolence, d'où s'échappèrent en ribambelle des mots désuets : glycine... Orangerie... chapelle... crypte... buanderie... cour d'honneur..., mots qu'on aurait cru sortis tout droit d'un roman de Dely.

Ces mots appartenaient-ils à mon passé ? Avais-je réellement vécu cette vie d'un autre siècle, à l'écart du monde jusqu'à mon mariage ?

Vie étrange, en effet... Lorsque je pense à l'explication que m'offrit sœur Grégoire pour le phénomène naturel de la menstruation : j'expiâmes le péché de notre mère Eve. Chaque mois, je culpabilisais pour une faute que je n'avais pas commise.

Il y avait de quoi être paranoïaque, avec le spectre de la religion brandi à longueur de journée. Dans mon esprit, Dieu était une sorte de vieillard grincheux qui passait son temps à guetter la moindre faute, et dont l'œil me suivait partout, comme il avait suivi Caïn. Je me sentais coupable d'avance, sans raison, sous la menace permanente d'une réprimande, comme avec Sœur Grégoire.

Aussi, pour m'assurer n'avoir aucune tache grise sur la conscience, je me confessais chaque samedi après la douche, inventant au besoin des péchés véniels pour être pardonnée d'avance.

Avec ce bagage pesant, je m'étonne de m'en être si bien sortie. J'ai dû, il est vrai, mettre des bouchées doubles pour rattraper les autres, celles qui avaient eu la chance d'une vie normale.

... Le train siffla sur deux tons - dit-on « siffler » pour cette nouvelle génération de trains ? - en croisant un « confrère ». Quelques secondes, des éclairs de lumière et le souffle de la vitesse puis, à nouveau, le néant.

Je collai mon nez contre la vitre, transformée en miroir par les ténèbres extérieures, me demandant si j'avais bien fait de refuser les invitations des filles.

- Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, là, tout de suite...

- ... pour quelques jours, ou plus...

- Le temps que tu voudras...

- On a une chambre d'ami.

J'avais dit non à tout le monde... Me retrouver seule, pour laisser passer l'excitation des premiers instants, « digérer » les retrouvailles.

Qui sait, après tout ce temps... ? A nouveau, le doute me reprenait.

J'avais eu tort de m'inquiéter. Après une période de réflexion, j'avais rendu visite aux filles, que mes années de recluse à Paris, coupée d'elles par un mari casanier et, il faut le dire, un peu raciste sur les bords, m'avaient rendue appréhensive.

J'avais commencé par Jeanne, mon amie de toujours, puis le train m'avait conduite en Savoie, en Auvergne, sur la Côte d'Azur, en Belgique, en Angleterre...

Elles avaient rencontré leur « moitié d'orange » à leur mesure et se sont épanouies à leur contact, heureuses de déverser leur trop-plein d'amour sur la famille qu'elles avaient créée. Les mères de famille qu'elles étaient devenues, mûries par les hasards de la vie, étaient restées un bloc uni, un clan indestructible, où chacune avait sa place, comme les pièces d'un puzzle.

- Tu sais, on est comme des mecs qui ont fait la guerre ensemble, me dirent-elles, les unes après les autres.

Que je vous aime Jeanne, Nina, Marie-Rose, Simone, Marianne, Colette, Juliette... toutes autant que vous êtes. Oui, nous l'avons faite, la guerre, notre guerre, avec



des armes silencieuses, et nous en sommes sorties, sinon indemnes, du moins *vivantes et fortes*.

Si je ne parle pas vietnamien comme vous, si je n'ai pas votre teint mat et vos cheveux en « baguettes de tambour », nous sommes pourtant semblables, l'âme forgée dans le même alliage, ciselée par la même souffrance.

J'étais retournée à l'Abbaye quelques fois, en général au printemps, pour un week-end en solitaire, et à l'automne, pour notre rassemblement annuel.

Puis j'avais cessé mes visites.

L'Abbaye a été dépouillée de sa glycine, et ses tilleuls étêtés. Quel dommage.

La Supérieure est une bourgeoise rigide et snob, qui n'apprécie pas trop les *nhà qué*, je crois. Elle nous connaît *de loin*.

- Ce qui l'intéresse, lorsque nous venons, me disent les filles, c'est le prix des chambres.

Pauvre Mère Jeanne ! Elle nous aurait accueillies à bras ouverts, nous et nos familles, à *Sans Souci*, le chalet qu'elle avait fait construire à notre intention, au-dessus de la buanderie.

Le Père François lui-même n'avait pas trouvé grâce aux yeux de cette nouvelle Supérieure. Au cours d'une de mes visites, il m'avait confié - je peux le citer, il n'est plus - qu'entre elle et lui « ce n'est pas le grand amour ». Le Père François a, depuis, rejoint les ombres des moines de l'Abbaye, très certainement frustré d'avoir été rappelé *là-haut*, alors que ses travaux n'étaient pas terminés. J'espère qu'un jour les « archéologues de Lyon » qu'il avait sollicités, trouveront un instant dans leur agenda pour retourner à l'Abbaye.

Pendant longtemps, j'ai occulté la rigueur des années de pension, ma solitude, soutenant *mordicus* à qui voulait l'entendre que mon enfance fut bonheur, et l'on me croyait, sur la foi de ma bonne humeur.

J'ai appris le décès de Sœur Grégoire. J'ai maintes fois essayé de me remémorer au moins une occasion où elle aurait été moins dure envers moi, aurait eu un mot gentil, je n'en ai trouvé aucune. Le souvenir de ses mesquineries - que me rappellent parfois les filles - s'est estompé au fil des ans, mais ne s'effacera pas. J'éprouve de la pitié pour cette femme pas belle qui, peut-être, avait pris le voile, faute de « galant » pour l'épouser.

Après vingt années de séparation, nous nous étions retrouvées, ma mère et moi. Cela n'a pas marché entre nous. J'avais essayé de comprendre sa froideur à mon égard. Je ne lui en ai jamais voulu de m'avoir laissée partir. Elle avait ses raisons. Qu'elle repose en paix.

J'ai fait face à mes souvenirs de ce temps d'enfance, dévoilant cela qui est resté longtemps en retrait. Jour après jour, j'ai renoué les fils, retissé la trame de mon passé. Je peux, enfin, en parler sans douleur, comme s'il

s'agissait de la vie d'une autre, une histoire que je raconterais...

Je suis retournée au Vietnam. Seule, c'est-à-dire sans les filles. Certaines avaient pris de l'avance sur moi et voyagé en groupe. D'autres refusent d'y penser.

Mon premier retour fut une croisière. J'avais revu le pays de mes ancêtres sur la pointe des pieds, le redécouvrant par petites touches, au gré des escales : pousses vertes dans les rizières du Nord, moissons dorées dans le Sud, un buffle placide que chevauche un gamin rieur, un marché coloré, une pagode au toit cornu...

Pour la première escale en terre indochinoise - nous avons embarqué à Hong Kong -, les autorités avaient permis au *Mermoz* de s'ancrer pour la nuit dans la Baie d'Along. Souvenir impérissable d'un réveil matinal, au milieu d'îles et de rochers nimbés de brume qu'un dragon, dit la légende, fit surgir de l'Océan par un fantastique coup de queue.

A mes compagnons de voyage curieux, me demandant :

- Que ressentez-vous ? Après combien... ? Quarante-huit ans ?

J'avais répondu, avec sincérité :

- Rien, c'est comme si j'étais partie la veille.

Mon étonnement avait été égal au leur. La fille prodigue rentrait à la maison, sans bruit... et sans larmes.

Au cours des escales, les mots m'étaient revenus, comme une chanson endormie au fond de la mémoire. Dans les boutiques, les vendeuses avaient regardé avec surprise cette dame blonde prononcer timidement quelques mots avec *l'accent*, cet accent qui ne s'attrape que lorsqu'on est tombé dedans.

Etonné, avait été ce marchand ambulancier, de la voir réclamer du *chè dau dên*, un dessert de haricots noirs, apprécié des seuls initiés, et de le déguster là, assise au bord du trottoir, en compagnie des gens du coin qui riaient en se poussant du coude.

A Saigon - Ho Chi Minh Ville à présent -, une autre vendeuse s'était exclamée :

- Vous avez l'accent du Nord !

- Je n'ai pas seulement l'accent, *je suis* du Nord, avais-je répondu.

Regard appuyé de la vendeuse. Bien sûr, il y avait quelque chose, là, au coin des yeux.

J'avais entrepris mon second voyage l'année suivante, en compagnie de deux amies œuvrant pour une ONG. Nous avons sillonné le pays du nord au sud pour visiter les familles démunies, parfois si retirées qu'il nous avait fallu emprunter un sampan et traverser un bout de jungle pour les atteindre.

Derrière ces misères et ces souffrances qu'aucun écran de télévision ou magazine ne pourrait décrire, j'avais vu cette fierté, et cette volonté, qui font que l'on sourit quand même, que l'on avance quoi qu'il advienne.

Je m'étais retrouvée en eux.

D'autres retours ont suivi. Pour le cinquantenaire de Dien Bien Phu. Puis avec ma fille, pour lui faire

connaître le pays de ses autres ancêtres, ces Lê auxquels elle se sent confusément liée.

La boucle est bouclée. Les fantômes de mon passé sont partie intégrante de mon présent, les vivants comme les autres, ces ancêtres qui me visitèrent un soir de désespérance. J'avais imploré leur aide, et ils étaient venus... Ombres vivantes, vêtues de soie précieuse.

Je ne suis plus un vilain petit canard. J'ai un *plus* que ceux que j'ai enviés autrefois n'ont pas : je suis le confluent de deux nations, de deux cultures.

Mes deux *moi* - l'européenne, et l'autre, la mandarine - cohabitent harmonieusement. Quoique... Je me demande si l'asiatique, parfois...

La « Chinoise Verte » a fait la paix avec elle-même.

- Zen, dit ma fille.

## EPILOGUE

Je suis restée enfouie dans ma maison des bois comme dans un cocon. A plusieurs reprises, j'ai interrogé mon répondeur, à Paris. Aucun nouveau message. J'étais soulagée.

Pendant ces deux semaines de réclusion, j'ai revécu ces étapes de mes jeunes années comme s'il s'était agi de la vie d'une autre. Je suis étonnée de notre capacité d'endurance, à mes compagnes et à moi, face à la douleur, physique et morale, et de celle d'occulter les moments difficiles. Je crois que ma force vient de là, cette force qui m'a permis de me sortir du plus profond des gouffres.

Anne est revenue plusieurs fois me rendre visite. Elle n'a plus fait allusion à mes confidences, mais a insisté :

- Si tu te sens seule, viens à la maison, à n'importe quelle heure. Nous restons ici pour les vacances. Jacques et moi avons décidé de refaire le crépi extérieur et d'élargir la pelouse. On va demander à Bastien de débroussailler un peu, côté bois.

Je leur ai rendu visite quelquefois, pour le thé ou le dîner, ou pour apporter un plat que j'avais préparé pour le déjeuner dominical. Je ne sais si Anne a parlé à son mari. Elle est discrète. Peut-être a-t-elle mentionné la disparition imminente de ma mère, pour expliquer mon humeur moins gaie que de coutume.

Je ne suis pas revenue sur mon refus de rencontrer ma mère. Je ne sais si j'ai eu tort ou raison. Je ne me sens pas coupable.

J'ai téléphoné à Jeanne pour lui en faire part :

- Si tu te sens en paix avec toi-même, c'est le principal. Pour tout dire, si j'avais été à ta place, j'aurais réagi de même.

Cela m'avait réconfortée.

- Que vas-tu faire à présent ? Veux-tu venir chez nous ?

- Je vais passer une quinzaine chez mes amis d'Aix-en-Provence. J'ai besoin d'entendre les cigales, de me vautrer dans la garrigue et de m'enivrer de lavande et de thym sauvage.

- Je devine ton sourire. C'est que tu vas mieux... Appelle-moi quand tu veux. Bonnes vacances...

A mon retour à Paris, une épaisse enveloppe kraft demi-format m'attendait. En quelques mots laconiques, Lucette m'annonçait le décès de ma mère, partie sans avoir repris conscience. Etaient jointes quelques photos, dont j'avais déjà un exemplaire : mon frère enfant de troupe à Dalat, ma mère et mon demi-frère au jardin botanique de Saïgon, la photo prise la dernière fois où je vis ma mère et ma demi-sœur encore bébé... Mes frères et ma sœur ont-ils assisté à ses funérailles ?

Je ne suis pas triste. Seulement, parfois, je me demande... Qu'aurait été ma vie si ma mère... ?